MON
BONNET
DE NUIT.

TOME SECOND.

MON

BONNET

DE NUIT.

Par Monſieur MERCIER.

Ouvrage qui doit ſervir de ſuite au Tableau de Paris *du même Auteur.*

Nullus dies ſine linea.

TOME SECOND.



A NEUCHATEL,

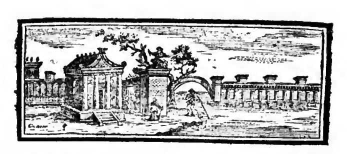
De l'Imprimerie de la Société Typographique.



M. DCC. LXXXIV.







MON BONNET DE NUIT.

OREILLER.

Quand la lumiere est éteinte, que la tête est sur l'oreiller, & qu'en se regardant au fond de l'ame, on n'y découvre rien qui puisse offenser nos semblables, comme alors un baume délicieux se répand dans tout notre être! Le sommeil est presqu'un rêve céleste.

Il n'est jamais plus doux, plus tranquille qu'après un jour où l'on a fait quelque bien, ou lorsqu'on peut s'avouer à soi-même qu'on l'a employé à des occupations graves & solides.

Le moment où la tête se place sur l'oreiller est celui où la conscience rend ses arrêts: la tête qui a conçu quelque mauvais dessein, paroît enveloppée d'épines; l'édredon le plus doux se durcit sous la tête inquiete du méchant. Pour être heureux, il faut être bien avec son oreiller; car tous les soirs il peut nous faire des reproches que nous entendrons.

L'entretien de l'oreiller avec l'homme en place; l'homme du monde, l'intrigant, l'auteur satyrique, auroit quelque chose de piquant. Que de révélations secretes! & que ne nous diroient pas l'oreiller des rois & celui des ministres!

C'eſt le moment où la vérité nous parle ; car notre conſcience, quand nous voulons bien l'écouter, nous dit à-peu-près ce que nous ſommes.

Le pere de Néron diſoit : *Je connois Agrippine, je me connois ; il eſt impoſſible que l'enfant qu'elle mettra au monde ne ſoit pas un monſtre.*

On eſt heureux ou malheureux le ſoir par ſouvenir. La mémoire nous rappelle nos fautes & nos négligences : ce qui doit nous faire penſer à les éviter ; car elles ne nous perdront point de vue ; elles écarteront le ſommeil, elles paſſeront juſque dans nos rêves, elles les rendront fatigans, afin de nous enſeigner qu'il n'y a de repos & de bonheur que dans l'harmonie d'une ſage conduite & dans l'exercice d'une tendre charité.

Les autres nous devinent ; mais c'eſt nous qui nous voyons : nous ſavons qui nous ſommes. *Ne vous tenez pas à la ſentence des hommes*, dit Montaigne, *tenez-vous à la vôtre.*

C'eſt l'oreiller qui nous avertit de ce que nous devons faire le lendemain : celui qui ſaura bien interroger ſon oreiller, en recevra de ſages réponſes. S'il repouſſe notre tête, avertiſſement charitable ; mais s'il la reçoit en paix dans ſes moëlleux contours, on peut achever le deſſein que l'on a conçu.

Heureux qui peut ſe dire, la tête ſur l'oreiller : Perſonne n'a à me reprocher ſon affliction, ni ſon malheur, ni ſa captivité ; je n'ai fait de bleſſure à la renommée de qui que ce ſoit ; j'ai reſpecté la propriété, gage du repos des familles, & le ſalaire de l'ouvrier n'eſt point reſté chez moi le ſoleil couché, ſelon l'expreſſion de l'Écriture. Ces témoignages de la conſcience, ces jouiſſances intimes de l'ame procurent un ſommeil délicieux, & un réveil plus doux encore.

Il n'eſt pas à dédaigner, l'ouvrage que l'on peut relire ſoi-même, la tête ſur le chevet, & long-tems après l'avoir compoſé. L'ame ſe retrouve dans la ſituation où elle étoit en écrivant ; mais elle ſe voit beaucoup mieux, elle ſe juge elle-même.

Si l'on a reſpiré la paix, la concorde, l'ordre, on

aime à se reconnoître ; ce qu'a dicté la passion du moment paroît puérile & misérable : mais si l'on a été assez heureux pour avoir sacrifié la vengeance, l'écrit console, fortifie ; on se pardonne toutes les fautes dont on n'a à rougir que devant les muses. L'auteur qui a été bon tel jour, se retrouve bon encore ; il ne sent point ce trouble qui attend l'auteur dont l'œuvre hérissée des pointes de la malignité a déchiré son adversaire par l'arme du ridicule.

Le satirique & le misantrope ne reliront jamais leurs productions, même triomphantes, applaudies, avec la même volupté que goûtera l'auteur honnête en reportant la vue sur des écrits où la critique trouvera sans doute beaucoup à reprendre, mais que la saine morale pourra avouer.

Minuit sonne, heure solemnelle ! La nuit faisant disparoître la terre de mes regards, semble me mettre en possession des cieux. Ces millions de soleils & de mondes que l'Éternel a semés avec tant de profusion, donnent à l'homme le loisir d'observer les loix immuables auxquelles ils sont assujettis.

C'est à la nuit que les Cassini & les Galilée sont redevables de leurs plus belles découvertes. Et toi, infatigable Messier, la comete qui alloit passer devant un monde assoupi, rencontre ton œil vigilant. Sentinelle attentive des merveilles célestes, tu es là pour la reconnoître, l'annoncer, la classer parmi les grands corps qui flottent dans l'éther.

Tous les êtres privilégiés qui cultivent leur raison, veillent plus ou moins ; le silence & la tranquillité de la nuit favorisent les méditations, & tiennent lieu de ces ténebres volontaires auxquelles des sages de la Grece se condamnoient autrefois, pour ne voir que la vérité.

La nuit est la bienfaitrice commune de tout ce qui respire : c'est pendant son regne qu'il y a une plus grande somme de bonheur répandue sur la terre : les passions violentes sont interrompues, les travaux écrasans ne fatiguent plus l'espece humaine : le prisonnier chargé des fers du despotisme plane loin de son cachot,

& accuſe ſon tyran devant les mondes aſſemblés. L'odieuſe inégalité qui eſt entre les hommes a ceſſé, pour ainſi dire ; la volupté enivre de ſes charmes les jeunes époux, & répare les crimes de la guerre.

O nuit ! alonge encore pour moi tes heures ſilencieuſes ; favoriſe mes paiſibles travaux, & laiſſe-moi verſer ſur le papier les ſentimens & les idées qui plaiſent à mon ame recueillie !

ATTENDRISSEMENT.

C'Eſt le ſentiment le plus heureux dont l'ame humaine ſoit ſuſceptible ; ce ſentiment délectable eſt mixte ; point de plus grande volupté que celle de s'attendrir. Un attendriſſement perpétuel ſeroit l'état le plus délicieux pour l'homme.

Qui fait goûter les traits ſublimes des poëtes & des orateurs ? Celui qui s'attendrit en voyant les magnifiques objets de la nature, qui pleure de joie à la renaiſſance de l'aurore, ou dans un temple où la voix religieuſe des adorateurs va frapper la voûte ſimple & ruſtique.

L'attendriſſement eſt la ſituation de l'ame qui diſpoſe le plus aux vertus ; il n'y a point de volupté comparable à celle de ſe ſentir les yeux humides après avoir ſoulagé l'infortune : c'eſt le doux attendriſſement enfin, qui approfondit le bonheur.

L'attendriſſement eſt loin de tout être dégénéré, il eſt méconnu du libertin ; mais comme l'univers s'embellit pour celui qui, étranger à la froide ironie, à la méchanceté inſultante, s'abandonne aux images douces, aux idées nobles & intéreſſantes !

Prenez telle idée que vous voudrez. Quand vous l'aurez bien analyſée, raffinée, quinteſſenciée, il faudra la réduire en ſentiment, ſi vous voulez qu'elle ſoit connue & adoptée. Elle aura beau être claire, vive &

nette ; ſi elle ne touche pas le cœur de l'homme, elle reſtera ſans effet.

La poéſie deſcriptive, par exemple, n'eſt rien près de celle de ſentiment. Ovide, au commencement du ſecond livre des Métamorphoſes, fait une deſcription pompeuſe du palais du ſoleil, qui éblouit l'œil de l'imagination ; mais tout magnifique, tout étincelant qu'eſt le ſéjour que nous décrit le poëte, on traverſeroit bientôt cette éclatante & ſuperbe demeure pour en ſortir, ſi tout-à-coup on n'entendoit les craintes, les alarmes du pere de Phaéton, ſur la demande indiſcrete de ſon fils. C'eſt ſa tendreſſe, la force du ſentiment qui l'anime, quand il prodigue ſes conſeils au jeune téméraire qui fait pâlir l'éclat du palais, & qui fixe toute notre attention ſur la douleur d'un pere qui gémit en apprenant le danger que va courir le tendre objet de ſes inquiétudes.

Dans cette multitude de morts dont l'Iliade eſt remplie, la chûte de ces hommes qui ſoulevent des rocs, qui manient des lances peſantes, qui font trembler de leur voix le rivage des mers, n'excite point la compaſſion.

Mais quand on voit Simoïſius, dans la fleur de la jeuneſſe, enlevé par l'amour de la gloire à une mere tremblante, à un pere alarmé ; quand on voit ce jeune époux qui à peine a eſſayé des plaiſirs de l'amour, forcé de s'arracher aux embraſſemens d'une épouſe déja accoutumée à ſes careſſes ; lorſqu'on ſe figure ce jeune-homme qui n'a pas encore vu les combats & qui va s'expoſer à un trépas prématuré ; que bientôt on le voit rougir ſes armes de ſon ſang, &, trompé par la fougue imprudente de ſon âge, mourir de ſa propre valeur ; alors nous plaignons le ſort des guerriers ; nous déteſtons les batailles ; nous pleurons ſur les victimes des combats.

L'homme eſt doué d'une ſympathie qui le fait entrer dans les intérêts de ſes ſemblables. C'eſt par cette paſſion généreuſe qu'il eſt touché de ce qui les frappe, & qu'il ne peut reſter ſpectateur indifférent de leur peine :

il en est récompensé, car le plaisir le plus doux accompagne fidélement la pitié. Comme ce n'est pas un raisonnement, mais un instinct, don sacré de la main bienfaisante du Créateur, il pénetre intimement l'ame, il la touche profondément ; & comme il veut être senti, il échappe ici à la discussion.

La fibre maligne du cœur humain est bien plus profondément cachée que la fibre sensible. Heureux qui s'attache à pincer celle-ci ! Un oncle en mourant fit écrire ces paroles sur son testament : *Je laisse à mon neveu onze assiettes d'argent ; il sait bien pourquoi je ne lui legue pas la douzieme.* Ce trait fera rire l'homme malin ; mais il attendrira le cœur honnête & indulgent. Quelle douce réprimande, quelle caractere de bonté dans ce reproche ingénieux ! Pourquoi n'y voir que la faute du neveu ?

Le genre mélancolique au théatre fait une impression plus profonde sur l'imagination que l'agréable ; c'est que nous redoutons encore plus la douleur que nous n'aimons le plaisir. Quand la douleur n'est qu'en tableau, nous avons l'avantage d'être émus sans sentir pour nous-mêmes & pour les autres les angoisses pénibles de la crainte ; nous exerçons puissamment la pitié, ce sentiment exquis de la nature humaine, & qui en fait l'excellence. Nous l'exerçons ce tact délicat & profond avec une certaine volupté qui nous dit à nous-mêmes que dans cet instant nous sommes bons & sensibles.

On a reproché à quelques auteurs dramatiques d'avoir tracé des tableaux dont les couleurs étoient sombres. Ceux qui leur ont fait ces reproches, ne connoissoient ni l'art théatral, ni la structure du cœur humain. Les douleurs d'illusion nous plaisent, parce que nous repliant sur nous-mêmes, nous appercevons aisément l'illusion, & que nous goûtons la volupté des larmes, tout en nous disant que cette grande calamité est imaginaire ou passée.

Quand l'ame se fond d'attendrissement, alors s'ouvre le fleuve des pures délices ; sa source est dans le cœur de l'homme ; une pierre froide & dure quelquefois l'en-

vironne. Poëtes, percez cette enveloppe, & vous ferez mieux que d'interroger la fibre maligne du cœur humain.

LA PENSÉE.

LA penſée voit tout & ne ſe voit pas : elle embraſſe le monde entier, & elle échappe à elle-même. Quel phénomene que notre propre exiſtence! Comment ne s'étonne-t-on pas vingt fois le jour d'exiſter ? Comment l'habitude nous familiariſe-t-elle avec ce ſentiment que nous avons reçu involontairement & qui nous échappera de même ?

Les idées abſtraites exiſtent comme les idées phyſiques. J'ai nettement en moi la perception de telle choſe que je ſens & que je ne conçois pas : je ne me borne point à écouter mes ſens qui me trompent ſi fréquemment ; je deſcends dans le fond de mon être, j'apperçois une faculté qui me découvre des choſes certaines & inconcevables : l'eſpace, la durée, la force créatrice ont beau être enveloppés d'obſcurité ; je ne puis les mettre en doute : plus je creuſe en moi, plus je me repréſente pluſieurs idées qui n'ont aucun rapport avec cet univers matériel ; & la profondeur de ma raiſon va toucher des objets dont mes ſens ne m'offrent aucune image.

La diſtance n'arrête point ma penſée ; il y a un rapport entre notre planete & celle de Saturne, puiſque je m'y tranſporte ; j'exiſte dans le paſſé, j'exiſte même dans l'avenir : tout eſt un, puiſque j'embraſſe ce tout par la penſée.

Il y a eu un plan initial, je le ſens : le coup qui a fondu la maſſe de l'univers & qui lui a imprimé l'ordre & la vie, part d'une Intelligence unique : tous les phénomenes phyſiques ont été produits par un ſeul & même acte. Les périodes de la vie humaine ne ſont que des développemens ; & quand, dans le plan général, tout

eſt lié, quand la projection des aſtres n'eſt point un pur caprice, croira-t-on que le moral ait été livré au hafard ?

L'éternité : quel mot terrible & magnifique ! J'exiſte, j'ai commencé ; il eſt donc un principe de mon exiſtence : ce principe doit être éternel, car il faut que je cherche dans l'infini une ſource premiere de tout ce qui eſt, & je ſuis réduit à nier mon exiſtence ou à croire un principe qui n'a jamais commencé.

Si l'homme eſt foible lorſqu'il raiſonne ſur les matieres, il eſt ſublime lorſqu'il les ſent : ſon eſprit eſt étroit, mais ſon cœur eſt ſans bornes.

Oui, je conçois mieux l'univers ſans un Dieu, qu'un Dieu qui ordonneroit au néant de nous ſaiſir tous au ſortir de la vie. La connoiſſance d'un Être ſuprême ne feroit alors que notre déſeſpoir ; ſa grandeur feroit ſans juſtice, ſa ſageſſe ſans bonté, & la vertu ne feroit plus qu'une belle chimere à qui l'homme imprudent auroit fait d'inutiles ſacrifices.

MONDE.

On pourroit définir ainſi le monde : C'eſt un vaſte théâtre, dont les hommes ſont les comédiens ; le haſard compoſe la piece ; la fortune diſtribue les rôles ; les femmes accordent des rafraîchiſſemens aux acteurs, & les malheureux font rouler les décorations, portent & mouchent les chandelles.

Le monde polit plus qu'il n'inſtruit : il ne faut point être dans le tourbillon du monde pour être ſpectateur ; il faut être à une certaine diſtance : c'eſt ainſi que, pour bien voir la marche d'un régiment, il ne faut point porter le fuſil, mais être ſur la ligne où il défile.

Avec un peu d'eſprit & beaucoup de monde, vous brillez plus qu'un homme de beaucoup d'eſprit ſans monde : pour l'acquérir cet uſage du monde, il faut une certaine aiſance ; ſans elle, vous ſerez hors d'état de

cultiver ces ſociétés où ſe rencontre l'élite des différentes conditions.

Sans fortune, quelque mérite qu'on ait d'ailleurs, on ſera privé des moyens de percer dans le grand monde, d'en connoître les mœurs, d'en prendre le ſtyle ; enfin, de voir par ſoi-même les hommes d'un certain rang, leurs vertus, leurs vices, leurs ridicules.

La richeſſe met de bonne heure un jeune-homme dans le monde : par elle, il ſera en état de développer ſes talens, de briller dans tous les exercices, d'apprendre les langues, de voyager, de jouir enfin du loiſir néceſſaire pour ſe livrer entiérement à telle ſcience ou à tel art.

Mais les hommes du monde exagerent l'éloge qu'ils font du ton répandu parmi eux : ils diroient volontiers qu'il n'y a du tact, de la pénétration & de l'eſprit, que dans leurs cercles. D'après ces prétentions excluſives, ils s'imaginent pouvoir deviner d'avance la carriere de tout homme qui a paru au milieu d'eux.

Tel qui expire ſur l'échafaud, n'a pas commis tant de déſordres dans la ſociété, que tel qui vit dans le grand monde. Celui-ci eſt un débauché, un calomniateur, un fourbe. Il a tous les vices ſur leſquels les loix n'ont aucune priſe. Il n'aſſaſſine pas ſur le grand chemin ; mais il diſtille dans toutes les maiſons les poiſons d'une langue envenimée ; il flétrit toute réputation ; il ridiculiſe toute vertu ; il ſeme la diſcorde entre freres, époux, amis. Chaſſé d'un quartier, il va dans un autre porter le même eſprit. Sa méchanceté eſt réfléchie, & il en fait une étude. Il ne peut être puni que par le mépris ; & le mépris, dans une grande ville, eſt comme l'air infect qu'on y reſpire : on s'y fait.

INSECTES.

La magnificence du Créateur se manifeste sur-tout à mesure que l'être est plus petit; elle redouble dans les insectes : ils ont reçu en partage plus de sens ; ils possedent des instrumens plus fins, plus incroyables, plus merveilleux; les métamorphoses successives qu'ils éprouvent, annoncent en eux un principe composé, qui opere & varie ces formes étonnantes.

Tous les miracles de l'Intelligence reposent sous la mousse ; nous les foulons aux pieds, & ils nous auroient été inconnus sans le microscope.

Charles Bonnet a suivi un travail peu connu dans notre capitale, occupée d'ariettes : ce travail est digne de nos hommages. *Qu'est-ce que Dieu ?* Il peut repondre à cette question du catéchisme : C'est le créateur des insectes. Et nous, orgueilleux humains, que sommes-nous de plus devant lui ?

Si tout-à-coup la nature, soulevant le voile dont elle s'enveloppe, nous laissoit voir à nu le jeu de ses ressorts, les rouages de sa machine immense, sa structure intime, sans nous priver du plaisir de considérer à loisir les moyens dont elle use & le but vers lequel elle tend ; quel changement subit dans toutes nos idées! Quel renversement de tous nos systêmes ! Où en seroit notre pauvre science ? Elle seroit plus risible que l'ignorance même.

Ce qui rend les systématiques si hardis à prononcer, à publier leurs idées, c'est qu'ils savent bien que la nature sera toujours voilée, & qu'elle ne donnera jamais un démenti formel à toutes leurs assertions.

Mais pour cela doit-on abandonner son étude ? Non. Plusieurs efforts de l'homme ont du moins été récompensés. De curieuses & utiles découvertes nous ont

prouvé qu'elle laisse de tems en tems échapper quelques secrets ; & ce qu'un siecle ne saisit pas, le siecle suivant l'apperçoit.

Telle expérience qui semble oisive & morte, liée à une autre, jetera un trait de lumiere. Il ne faut ni désespérer de notre impuissance, ni concevoir l'orgueil d'embrasser une trop vaste étendue.

Il y a de l'audace sans doute à intituler un livre, *Systême de l'Univers* ; il y a de la sagesse à suivre pas à pas le flambeau de l'expérience & à ne pas s'en écarter. Celui qui annonce une *Théorie universelle*, comme s'il avoit assisté au jour de la création, croit parler à des enfans crédules ; & toute son éloquence ne lui ôte pas je ne sais quelle physionomie voisine du charlatanisme.

Que le systême soit hardi, qu'il soit élevé, j'en admirerai le plan ; mais vouloir débrouiller ce chaos en quelques pages, vouloir endoctriner le siecle présent & le siecle futur avec le rêve de l'imagination, c'est s'exposer au reproche de tout homme né avec du bon-sens, à qui les mots n'en imposent pas.

Tout est beau dans l'univers, & tout nous instruit, l'étoile & l'insecte, le météore embrasé & la fleur printaniere. Ces rochers pendans en précipices, ces cimes désertes, ces gouffres ouverts où se perdent les torrens écumeux, ces carrieres bizarrement figurées excitent l'intérêt & fixent l'œil de l'imagination.

Ta beauté, ta richesse, ô nature ! épuise les sens de l'homme. Pourquoi sont-ils bornés, lorsque tes attraits sont inépuisables ? Ton souffle pur reproduit le plaisir accordé à la vive curiosité ; qu'ils sont courts les momens que tu laisses à nos études ! Nature ! être ravissant & mystérieux, quelle langue saura t'interroger ? Quelle plume saura te décrire ?

Tu critiques le plan de l'univers, foible & audacieux mortel ! Gémis si tu souffres, mais n'éleve pas ton imbécille raison contre un aussi sublime ouvrage ; parle avec timidité de ce qui est au-dessus de toi. As-tu une idée intuitive du monde ? Peux-tu embrasser ce qui est ?

Attends que ton être se développe, se perfectionne, & qu'il passe par tous les degrés nécessaires pour le former à l'état auquel il peut prétendre.

SENS INTÉRIEURS.

Nous avons un sens ou des sens intérieurs bien distincts des sens extérieurs. Ce qui le prouve, c'est que la folie loge souvent dans le sens intérieur; & l'on ne peut la guérir, tandis que les sens extérieurs restent dans la plus parfaite intégrité.

Quelquefois les sens externes sont malades sans que le sens intérieur en soit affecté. Le naturaliste Bonnet, privé de la vue, médite ses ouvrages, puis les dicte avec clarté, précision, & sans y changer un mot. Les années ôtent à l'homme de lettres l'usage de ses sens, & son ame conserve encore son exquise sensibilité.

La différence des caracteres vient peut-être de l'inégalité des rapports qui se trouvent entre les sens externes & les sens internes.

Le grand vice de l'organisation fait les insensés; les légers défauts sont les caprices.

Il paroît que, dans le corps humain, chaque partie influe sur le tout, & le tout sur chaque partie.

Comment un homme seroit-il somnambule, sans l'énergie & la présence des sens internes qui le guident, & avec lesquels il voit, il entend, il marche, il écrit, il lit?

Qui ne sent pas qu'il y a en nous l'homme extérieur & l'homme intérieur? L'image frappe les sens externes, & le principe interne se détermine alors.

Voilà pourquoi l'instinct trompe moins que la pensée, parce que toute pensée peut être une image imparfaite, & que l'instinct est un sentiment vif.

Il n'y a personne qui n'ait éprouvé dans un évanouissement une tranquillité d'esprit ineffable & incompréhensible : des noyés, des apoplectiques, rappellés à la vie,

vie, ont manifesté des plaintes ameres, parce qu'on les avoit arrachés d'un état paisible & délicieux. Le moment de la mort pourroit être une espece d'extase; & plusieurs naturalistes qui ont observé les mourans dans les hôpitaux, sont fondés à croire que l'ame dans l'agonie, en perdant toute communication avec les choses de ce monde, se plonge dans des délices inconnues. Il semble que ce soit un avant-goût de son état futur. Le sens intérieur, plus libre, dégagé d'une partie de ses liens, jouit d'un plein exercice. Je ne puis croire que la nature, mere tendre, nous abandonne dans cette crise; elle doit redoubler ses bienfaits à l'instant où nous nous séparons d'elle.

Pourquoi telle sensation dans le corps produit-elle telle émotion dans l'esprit? Je ne le conçois point, & j'aurai plutôt fait d'en admirer l'effet que d'en vouloir pénétrer la cause.

Il n'est pas donné à notre capacité d'embrasser cette grande suite de causes qui, enchaînées les unes aux autres, remontent à la premiere.

L'histoire & la marche des sensations humaines n'ont point encore été tracées. Qui a pu découvrir la premiere image qui nous a vivement affectés, & qui a déterminé en conséquence la série de nos goûts? Dans le printems de nos jours il est des plaisirs qui, par leur nouveauté, ont un charme impérieux; il est des actions pour lesquelles on sent un dégoût inexprimable; le tems, en émoussant nos fibres, n'efface pas entiérement la sensation, elle se prolonge jusque dans les années reculées de la vieillesse.

D'où naissent les antipathies qu'on ne peut définir & que la raison ne peut corriger, si ce n'est de l'impulsion primitive, fortement empreinte dans nos sens?

Une montagne escarpée paroît plus épouvantable à l'un qu'à l'autre, parce que le premier a failli rouler dans les abymes: l'eau fait frissonner celui qui a été sur le point de se noyer; le feu fait frémir celui qui a échappé à l'embrasement d'une maison; il redoute l'étincelle qui échappe d'un flambeau: les rois ne con-

noiſſent pas de plus grands criminels que les ſéditieux.

Les ſenſations premieres déterminent la ſuite de nos actions, & notre mémoire a oublié l'événement ſiniſtre, que notre inſtinct en garde un profond ſouvenir.

FLEUVES.

LEs fleuves ſont les peres nourriciers des états. Ils étalent la fertilité ſur leurs bords; ils engraiſſent les terres; ils ſervent le commerce; ils abreuvent les beſtiaux; ils donnent du poiſſon; ils facilitent les voyages. Sans eux il n'eſt guere de villes riches & peuplées. Il eſt très-facile d'étendre les bienfaits qu'ils peuvent rendre, & d'empêcher les maux qu'ils peuvent cauſer : maux bien foibles en comparaiſon des biens qu'ils répandent. Le Nil dompté créa l'abondance & fit la gloire de la ſuperbe Égypte. Le Pô, le Rhône, la Loire & la Garonne compoſeroient à eux ſeuls quatre royaumes opulens, ſi l'art venoit à perfectionner ces magnifiques dons de la nature.

MAIN.

C'Eſt à la main de l'homme que l'univers eſt redevable de la foule des arts, depuis le toucher ſavant des inſtrumens de muſique, juſqu'au frappement du marteau. Néceſſité, agrément, tout eſt dû à cet organe étonnant qui diſtingue l'homme : par lui il a pénétré dans les entrailles de la terre, il a mis les montagnes de niveau avec les collines, il a creuſé un lit à la mer, lui a oppoſé des digues; par lui enfin il regne ſur le globe aſſujetti.

L'écriture, tracée de la main de l'homme, survit au renversement des empires, & par cet usage devient quelque chose de divin. L'intelligence de l'homme ne périt pas; elle s'accroît au contraire : l'ame d'un sage va embraser de son feu patriotique celui qui doit venir au monde mille ans après lui.

Anaxagore l'a dit : c'est la main qui fait la sagesse de l'homme; sans elle, son ame lui seroit inutile.

Le mouvement de la main est aussi éloquent que celui des yeux; c'est l'idiôme commun à tous les peuples, la langue universelle. La main appelle, renvoie, promet, menace, craint, interroge, nie, doute, flatte, déteste, désigne les nombres, exprime les caracteres de la joie, de la tristesse, du repentir; les mains enfin parlent, quand la langue ne peut rien dire.

La main de l'homme l'emporte encore sur la trompe de l'éléphant.

C'est le fer ensuite qui est le véritable sceptre avec lequel il commande à la nature. Heureux s'il ne l'eût pas tourné contre lui-même!

Ils avoient bien raison ces habitans du Nouveau-Monde, lorsqu'ils ont donné la préférence au fer, en livrant une grande quantité d'or pour un instrument aussi précieux qu'une serpe, une beche, un hoyau.

C'est le fer qui entame la pierre, la rend souple & obéissante comme la cire, qui creuse la mine, éleve l'édifice, lie les parties du vaisseau qui fend les mers; c'est le fer qui fertilise les guérets, coupe les moissons, & fait les opérations salutaires sur le corps humain.

Tandis que nous admirons les merveilles de l'horlogerie, le sauvage reste en extase devant l'invention simple & utile d'un clou. Avec ce métal dur & tenace, que l'homme tourne comme il veut, l'assujettissant d'abord pour le faire agir sur les corps les plus rebelles, il a opéré des travaux qui ont occasionné des changemens sur notre globe; il a applani des montagnes, élevé des vallons, enchaîné l'océan, percé des isthmes, fait disparoître des forêts, creusé

des lacs, changé le cours des fleuves & celui des vents.

Qui n'a pas été curieux de voir, dans une affinerie, une masse de fer énorme, qu'on tourne en tous sens, posée sous un épouvantable marteau qui pese plus de huit cens livres, & dont les coups s'entendent à plus d'une lieue de distance? L'homme semble se jouer, à l'aide d'un courant d'eau, de ces masses de fer : il les dompte, les assouplit; il fait passer la barre par des filieres, & la métamorphose en un fil qui approche de la ténuité des cheveux..

MARIAGE.

LA jeune vierge voit en perspective l'état d'épouse & de mere : son cœur lui représente un jeune-homme aimable, à qui elle s'unira, & avec lequel elle remplira ces devoirs qui ne l'effraient point. Elle se promet bien de payer sa tendresse du plus complet retour; car elle ne doute pas que l'amour seul ne détermine le choix de l'homme qui jetera les yeux sur elle.

Cependant elle est renfermée dans un couvent, sous le prétexte de lui donner une éducation convenable; l'autorité paternelle attend que les circonstances favorisent sa cupidité ou son ambition; le mariage de la jeune personne est une affaire; le pere négocie loin d'elle, & sans qu'elle en sache rien, la vie entiere & la destinée de sa fille. Au lieu d'un amant qui auroit peu à peu captivé son cœur, on lui présente un inconnu, un homme indifférent; on lui ordonne de passer dans ses bras, & de se donner à lui sans réserve. La timide jeune fille n'a que trois jours pour accoutumer sa tête à ce changement étrange. La voilà livrée à un mari dont elle n'avoit jamais entendu prononcer le nom; elle fait le serment de l'aimer toujours, & elle ne le connoît pas : il l'emmene, son contrat à la main.

Elle entre dans une famille étrangere : il faut qu'elle vive avec des êtres qui ont entre eux des intelligences suivies, tandis qu'elle sera seule avec sa candeur, sa naïveté, son cœur aimant & sensible.

Ainsi, une union dont dépend la félicité de la vie entiere, & qui ne devroit être fondée que sur le rapport intime des caracteres, est abandonnée au hasard. Des considérations d'intérêt passent avant tout ; & ce marché, quoique fait au nom des loix & de la religion, a quelque chose de dur & de bizarre.

On crie contre la corruption des mœurs, & l'on ne voit pas qu'il faut que l'homme ait une bonté naturelle au-dessus de toutes les mauvaises institutions, puisque l'ordre existe encore après tant d'atteintes. On blâme les femmes, & l'on devroit seulement louer celles qui, contre le choix de leur cœur, respectent leurs liens, & sont fidelles au serment qu'un pouvoir irrésistible leur a fait prononcer.

La loi qui dans les mariages fait respecter les degrés de parenté, est une loi aussi sage qu'elle est antique & générale. On la retrouve chez toutes les nations policées ; elle est le premier lien de la société, dont le but a été d'empêcher chaque famille de se suffire à elle-même, & de mêler les races, afin qu'elles ne fussent pas étrangeres l'une à l'autre, & que fondues ensemble, elles formassent l'état social, assemblage d'individus faits pour se servir & se protéger mutuellement.

Par ce moyen les fortunes, au lieu d'être stagnantes, circulent, portent la vie dans les rameaux desséchés, & l'intérêt personnel perd l'activité qui le rendoit dangereux. Les intérêts se rapprochent, & les mœurs y gagnent. Elles deviennent plus douces, on n'est plus étranger à une famille dans laquelle on peut entrer : l'inégalité des rangs se fait moins sentir, & les racines de la sociabilité s'étendent. Il n'y a plus de haine entre les citoyens, dès que les barrieres qui séparent les races tombent, & qu'on peut s'allier à des hommes qui, distingués par leur rang, attendent les caresses de la fortune, ou qui, favorisés de la fortune,

veulent faire un échange avec les avantages de la gloire & de la renommée.

La dot des filles de Scipion ne fut payée qu'en monnoie de cuivre.

SATYRIQUE.

VOyez-vous cet insecte ailé qui tourbillonne autour d'un flambeau ? C'est l'image d'un satyrique qui fait cent tours, & qui finit par être écrasé d'un coup de mouchette.

J'ai lu dans un journal ces petits vers adressés à un satyrique : ils m'ont paru devoir être conservés.

Langue maudite,
Plume proscrite,
Vis donc de fiel
Faute de miel.
Dans ton délire
Perce & déchire
Nos doux agneaux ;
Mais sur ton dos
Crains les vestiges
Des jeunes tiges
De nos ormeaux.
De tes égaux
C'est le partage,
Quand ils font rage
Dans nos troupeaux.
Mépris les fauve
Quelques momens ;
Mais bête fauve
Vit peu de tems.

Le satyrique en un clin-d'œil devient adulateur : c'est le rôle habituel de ces misérables écrivains qui usurpent le titre d'hommes de lettres.

Qui ne rougit pour l'auteur, en lisant ces vers louangeurs qui tapissent les journaux, & qu'on prendroit

pour une ironie sanglante, si le génie mendiant du poëte ne perçoit pas à travers ces strophes platement pompeuses ?

Les versificateurs flattent ou déchirent par habitude. Tantôt ils déménagent l'olympe pour parer de tous les attributs célestes le buste d'un homme en place ; tantôt ils rassemblent les traits les plus mordans contre le ministre qui leur refuse une pension.

Quoi de plus insipide & de plus honteux que tous ces vers qui vont caresser la vanité, l'amour-propre & l'orgueil, & qui attribuent de l'élévation, de grandes vues, de nobles sentimens à ceux-là même qui n'ont eu que des idées foibles & bornées, de petits intérêts, des opinions communes, des inclinations vulgaires ?

De même que le vautour évente une charogne, ainsi l'adulateur sent de loin un homme en faveur ; il s'attache à ses pas, le flatte, le trompe & le caresse encore. Croyez que ce sycophante touche de très-près au métier infame de satyrique.

Des journalistes ont irrité bêtement des gens de lettres. Ils ne sentoient pas que des écrivains lus avidement, n'avoient besoin que de tailler une plume, laquelle iroit les percer d'un trait profond, apperçu de tous les témoins de leur honte. Que l'orgueil est foible & sot, quand il ose se jouer au génie !

TALION.

CHez plusieurs peuples anciens, la loi du talion a été regardée comme une loi sacrée. Elle est l'ouvrage de l'instinct, & la raison la confirme à plusieurs égards. Quoi de plus naturel qu'une punition égale à l'offense ?

Cette loi perd de sa majesté, quand elle demande un œil pour un œil, un bras pour un bras. Cette justice diminutive est grossiere & barbare ; mais la peine de mort décernée contre l'assassin me paroît de toute équité.

Cette loi a été combattue par des écrivains qui ont mis peut-être la foiblesse à la place de la vraie sensibilité. Un malheureux qui tombe sous les coups d'un assassin, n'appelle-t-il pas alors tout le genre humain à son secours? Ne se dit-il pas : C'est de la main d'un homme que je reçois ces coups cruels; tous les hommes doivent me venger; c'est l'ennemi de l'espece; il a méconnu en moi son semblable; il est plus affreux que le loup, le tigre, la panthere; & malgré mes cris, mes plaintes, mes prieres, mes gémissemens, il s'est acharné sur sa victime.

Ne seroit-ce pas une fausse pitié dans le législateur, que d'avoir quelques graces en réserve pour celui qui a outragé l'humanité en se rendant coupable d'un homicide volontaire? Quoi! il n'a point respecté sur le front de l'homme l'empreinte fraternelle qu'y a mis la main du Créateur? La pitié n'a rien dit à son ame? Un retour sur lui-même ne l'a pas averti qu'il déchiroit un être sensible?

La pitié qui respecteroit la vie d'un assassin ne seroit-elle pas une cruauté contre les foibles, exposés à la férocité de l'homicide? Pour sauver un particulier, on exposeroit la société à des malheurs renaissans.

Cet homme assassiné n'avoit-il pas un pere, un frere, un ami, une mere? N'ont-ils pas reçu le contre-coup de la douleur, plus affreux peut-être que le trait qui a déchiré son flanc? Et on laisseroit respirer l'assassin qu'ils peuvent rencontrer, & dont la seule vue rouvriroit les blessures les plus sensibles au cœur humain? Non : quiconque a trempé sa main dans le sang de l'homme, n'est plus digne d'habiter parmi les hommes; le jour qui les éclaire n'est plus fait pour lui. Le talion est la grande loi de la nature; il faut que l'homicide soit contenu par la crainte de souffrir lui-même ce qu'il a fait souffrir à autrui.

Appliquez au vol la loi du talion, & vous sentirez combien elle étoit sage & humaine. Elle maintenoit la proportion entre la peine & le délit; proportion que la législation moderne a rompue.

Sous l'empereur Adrien, lorſqu'on étoit ſur le point de prononcer quelque peine contre un coupable, on comptoit combien il avoit d'enfans, & ſelon le nombre on relâchoit de la rigueur du châtiment; on ſongeoit à l'homme qui avoit ſervi l'état en les procréant, & qui peut-être avoit été entraîné à un trop grand amour de l'argent, par la néceſſité de pourvoir aux beſoins de ſa famille. Cette diſtinction vraiment politique & humaine me paroît émanée de l'eſprit qui dicta la loi du talion; elle manque à notre code.

BULLETINS.

Lorſque les Romains faiſoient la guerre à Carthage, à Mithridate, aux Gaulois, ils n'avoient pas à Rome tous les huit jours des bulletins pour leur enſeigner que l'armée avoit tourné à droite ou à gauche, qu'elle occupoit une plaine ou un monticule. Craſſus & Céſar n'envoyoient pas au ſénat des couriers à toute bride; les nouvelliſtes preſſés ne s'aſſembloient point dans un café pour annoncer qu'on avoit changé quelques piquets.

Le peuple attendoit tranquillement l'iſſue de la guerre, ſans ces jugemens précipités qui donnent chaque jour au général éloigné une phyſionomie différente. Le chef à qui l'on avoit confié les intérêts de la patrie, chargé de ce dépôt honorable, ne revenoit que pour demander le triomphe.

Les tailleurs & les aubergiſtes de Rome n'entroient pas dans une échoppe pour y lire, à raiſon d'un ſol, *l'Hiſtoire générale des événemens politiques.* Ils diſoient: Nous examinerons la phyſionomie du général quand il expoſera ſa conduite, & nous verrons ſi, porté dans le char triomphal, revêtu d'une robe de pourpre brochée en or, il tiendra une branche de laurier à la main droite.

On ne faifoit pas la guerre aux fouverains pour leur enlever une petite portion de leur domaine, ou pour piller quelques meubles inutiles de leurs palais : il s'agiffoit d'être traînés, eux & leurs enfans, au char du vainqueur, & la tête découronnée, de repaître les avides regards de la populace romaine ; car Rome n'apprenoit l'iffue d'une guerre que par la défaite complete ou la victoire. Le général ne rentroit dans fes murs que pour la honte ou pour la gloire. Plufieurs fe précipiterent fur leurs épées, plutôt que de montrer à l'œil du fénat un front malheureux.

Les foldats n'étoient pas rejetés dans la foule après avoir fixé la victoire : ils accompagnoient par cohortes ou compagnies le général triomphateur, portant auffi en main des branches de laurier.

C'étoit ce général triomphateur qui pouvoit rendre compte des plaifirs que donne la gloire, lorfqu'il traînoit à fa fuite les armes du monarque détrôné, & qu'il s'avançoit aux acclamations de fon armée chantant les louanges du vainqueur. Quel jour, quelle gloire pour un mortel! Les farcafmes injurieux d'un vil fatyrique rehauffoient encore le laurier qui ombrageoit fa tête.

Point de gazettes chez le peuple romain. *Il eft vainqueur, il eft vaincu ;* voilà à quoi fe réduifoient les nouvelles politiques. Point de ces phrafes tortueufes, menfongeres, infignifiantes, qui obfcurciffent pendant fix mois la vérité, & qui enlevent également au guerrier la réprobation & l'eftime.

Rome recevoit la fatale nouvelle & n'en devenoit que plus fiere, ou bien elle étoit témoin, pendant trois jours confécutifs, du triomphe accordé au général : elle voyoit paffer les dépouilles du monarque qu'on étoit allé vaincre aux extrêmités de l'univers. Ses tableaux, fes ftatues, fes vafes, fon argent, fon or monnoyé, tout défiloit en détail fous les regards du peuple-roi ; & l'on vit au triomphe de Paul-Émile, après les tapis, les bronzes, les coupes & le buffet d'or de Perfée, ce malheureux monarque marcher lui-même envi-

ronné de ses enfans & couvert d'un manteau noir. Pour comble d'humiliation, l'on voyoit son bandeau royal sur un char vuide & qu'il avoit monté autrefois, couronner ses armes nues & flétries.

Le triomphe, chez les Romains, n'étoit pas une seche représentation. Cent vingt taureaux gras, aux cornes dorées, ornés de guirlandes & de rubans, tomboient en sacrifice, & les soldats en partageoient les tranches, ainsi qu'ils partageoient l'argent monnoyé, les urnes, les cuvettes & les flacons du monarque dépossédé.

La guerre alors étoit une chose sérieuse; il s'agissoit de vaincre, ou d'être captif. Le terrible Mithridate céda lui-même au génie de Rome.

Aujourd'hui nous ne connoissons plus les triomphes; mais nous avons les bulletins : on enrégistre un *vent arriere*, un *calme plat*, un ruisseau franchi, un village occupé; & tous les cinq jours on rend compte à l'univers, en style prolixe, de ces graves événemens qui n'instruisent personne, & que le peuple reçoit en outrageant le bon-sens & en défigurant la géographie.

POUDRE A CANON.

COmme la chaîne des événemens est imperceptible à toute prévoyance humaine! Un moine, en cherchant des médicamens, trouve par hasard la composition de cette fatale poudre. Cette découverte change les destinées de plusieurs royaumes, cause la mort de plusieurs millions d'hommes, assure la conquête d'un Nouveau-Monde. Quelle chaîne immense de calamités publiques & particulieres émanent de cette cause fortuite! Est-ce le hasard qui a tout fait, & qui a mis entre les mains des hommes, ou le salpêtre meurtrier, ou la pomme de terre salubre, ainsi qu'il écrit sur les billets de la vie humaine, *tiare* ou *mandille*, *roi* ou *mendiant*.

Un philosophe devroit, tous les ans à certain jour

marqué, faire des imprécations ſolemnelles contre l'inventeur de la poudre à canon; il devroit maudire, au nom de l'humanité, l'homme qui a apporté ſur la terre ce fléau deſtructeur. Il a tué la valeur, en lui ôtant l'eſpoir de trouver un aſyle invincible. Il n'y en a plus devant ce nouveau tonnerre, tantôt tombant des cieux, tantôt s'élançant d'un abyme caché. Les remparts où ſe refugioient l'héroïſme & la liberté, tomberont en poudre & ouvriront une large voie à la tyrannie opulente qui pourra faire tirer cent mille boulets de canon contre les murailles d'une ville. La liberté de l'homme eſt donc devenue une chimere, tant qu'une étincelle pourra mettre en feu tous les arſenaux de l'Europe.

Lorſque l'homme combattoit avec le fer, l'audace, le courage, la force du bras, l'amour de la liberté pouvoient opérer des prodiges; mais que faire contre du canon pointé par des géometres? Qui poſſede une fois ce tonnerre, le poſſédera long-tems. L'attirail qui accompagne ces machines meurtrieres eſt trop vaſte, trop compliqué, pour pouvoir être remis à l'impétuoſité d'un peuple qui ſe ſouleve & ſe venge. Quelle différence, d'avoir du canon à fondre, ou de tirer ſubitement l'épée du fourreau!

Les plaies les plus légeres des armes à feu ſont affreuſes. Elles impriment ſur le tiſſu ſenſible de la peau déchirée en tous ſens, de longues & cuiſantes douleurs. Le brave voit ſon bras emporté par un boulet qu'un canonnier lui a envoyé à deux lieues de diſtance; une file de guerriers tombe à la fois ſous une direction accidentelle; un régiment entier eſt enſeveli vivant par le jeu d'une mine.

Sans la poudre à canon, le Nouveau-Monde n'eût pas été conquis & ravagé, ſes habitans auroient repouſſé leurs barbares conquérans. Depuis, la ligue formidable de pluſieurs ſouverains ne ſe feroit point établie, & ils n'auroient pas dédaigné le fer, entre les mains de ceux qu'ils opprimoient, comme une défenſe inutile.

Cette invention déteſtable a encore été perfection-

née de nos jours par des hommes qui ont calculé de ſang-froid les moyens d'écraſer ſubitement une ville à l'aide d'une machine infernale.

Mais tous ces efforts deviendront à la fin inutiles : on ſaura combien chaque ſouverain peut avoir de bouches à feu ; on calculera d'avance le réſultat de telle guerre ; & le monarque qui a le moins de canons, conviendra qu'il a perdu la partie à ce jeu bizarre & cruel ; il en ſera quitte pour la payer de l'argent de ſes ſujets.

Le citoyen paiſible voit des magaſins à poudre s'embraſer tout-à-coup, & détruire les fondemens de la ville qu'il habite. Tandis que la foudre du ciel, en traverſant notre athmoſphere, prend rarement plus d'une victime & nous fait voir des jeux plus capricieux que meurtriers, un traître, avec quelques grains de cette poudre fatale, enleve avec fracas une aſſemblée qui danſe à ſix pouces du foyer artiſtement préparé.

Avec la poudre à canon l'homme eſt plus cruel, parce qu'il eſt plus de ſang-froid. Les anciens faiſoient tout avec leurs bras ; la réſiſtance pouvoit allumer la fureur : le bras qui avoit ſoulevé la baliſte & la catapulte, laquelle lançoit des pierres de quatre cens livres, & des fleches groſſes comme des arbres ; le bras qui avoit fait avancer ces tours énormes, chargées de combattans & munies de ponts-levis qu'on rabattoit ſur les murailles des aſſiégés ; ce bras, une fois vainqueur, pouvoit abuſer de la victoire qui lui avoit tant coûté : mais parmi nous un lâche canonnier tue de loin le plus grand homme de guerre, écraſe un bataillon ſurpris, fait voler des bombes qui percent les toits d'une ville endormie. Environné d'une vapeur épaiſſe qui lui dérobe les objets, il n'apperçoit pas lui-même toute la deſtruction qu'il cauſe.

Ne doit-on pas frémir, lorſqu'on voit des géometres accourir au milieu des batailles, & tracer d'une main indifférente les moyens d'anéantir une partie de l'humanité, ſous prétexte qu'un mont, qu'un fleuve, qu'un traité les ſépare de ceux que l'on va maſſacrer, en at-

tendant que le même fecret revienne contre fes inventeurs ? *L'Art de l'Artillerie*, voilà ce qu'on lit à la tête d'un livre. Cet art, pour le mal qu'il nous fait, ne devroit pas être mis au nombre des fciences.

O vous, qui poffédez quelques horribles fecrets de cette efpece, qui avez l'art de déchirer plus complétement la fenfible humanité, je me jette à vos genoux, ayez pitié de l'homme, ayez pitié de vos femblables, ayez pitié de vous-mêmes ! Renfermez ces fecrets déteftables ; fongez que l'invention que vous allez publier, retombera peut-être fur vous, fur vos enfans. Le tyran qui emprifonna dans le taureau d'airain fon barbare inventeur, fut jufte une fois. C'eft pour une légere penfion, que l'on médite ces crimes contre le genre humain : il n'a point de penfion à donner, lui ; mais qui l'aura refpecté, jouira fans remords des récompenfes qui attendent l'homme de bien.

Au refte, cet anathême doit plutôt retomber fur les mains qui fe fervent de cette poudre, que fur la poudre même. Quelle invention heureufe, quand elle ne fera appliquée qu'au befoin des hommes ! Elle facilitera leurs travaux ; elle déplacera en un clin-d'œil des maffes énormes ; elle arrachera du fein des carrieres ce qu'on ne pourroit extirper qu'à l'aide des années ; elle détruira dans le centre de l'Afrique les bêtes féroces & carnacieres qui difputent à l'homme l'empire du globe ; elle tracera dans nos fêtes ces fillons lumineux qui effacent le brillant des étoiles ; elle fervira à nos fignaux, dont l'art encore dans l'enfance pourroit fe perfectionner.

Si l'on pouvoit diminuer fon inflammabilité, le péril de nos magafins à poudre cefferoit ; la poudre eft fur-tout dangereufe, parce qu'elle eft très-inflammable. Si l'on trouvoit le fecret de ne l'enflammer qu'à volonté, nous aurions la force, & nous aurions perdu le danger.

Sans la crainte, trop bien fondée, qu'on n'étendît les défaftres qui accablent la race humaine, l'or fulminant auroit des effets bien plus furprenans que la poudre, & pourroit nous être d'un plus grand fecours dans nos

travaux. Le globe nous feroit fûrement affujetti, & l'on perceroit l'ifthme de Suez & celui de Panama.

On vouloit derniérement appliquer l'électricité aux mines, de maniere qu'on eût été maître de déterminer l'explofion à telle ou telle feconde : heureufement que ce fecret dangereux eft mort dans le filence.

HOMME VAIN.

L'Orgueilleux humilie dans telle occafion fon femblable ; mais il ne fatigue pas inceffamment comme l'homme vain, cent fois plus infupportable. Celui-ci fe répand par-tout, fait fouffrir tous ceux qui le rencontrent, & par malheur il ne bleffe point affez profondément pour qu'on foit tenté de fe venger en le puniffant. On le laiffe paffer, on fourit de pitié, & il va martyrifer d'autres fociétés, comme un infecte incommode qui vole & pique.

Il n'en eft pas de même de l'orgueilleux : il donne le fignal à l'orgueil de celui qu'il attaque, & c'eft du moins alors un combat.

Voyez ce poëte fifflé & non corrigé, qui veut que les autres l'admirent autant qu'il s'admire lui-même. Sa phyfionomie, fes manieres, fon ton, tout vous annonce qu'il eft pêtri d'une fotte & profonde vanité. Examinez-le de près ; vous verrez l'arrogance en perfonne ; il vous offenfera plus que ne le feroit l'homme brutal & groffier. Vous lui pardonneriez l'orgueil, s'il étoit fait pour en avoir : vous ne lui pardonnerez pas d'être fi platement vain.

ESPRIT DE PARTI.

La vérité eſt par-tout : mais voulez vous la trouver ? ſéparez-la de l'eſprit de parti qui l'offuſque ſi ſouvent. Quand vous verrez une ſecte quelconque, ſoyez bien ſûr que l'erreur eſt à côté de la vérité, & que celle-ci ne ſera plus reconnoiſſable.

La vérité eſt ſimple, & ne dépend point de l'autorité. Elle écarte le ton de la diſpute, & rien n'eſt plus éloigné d'elle que la paſſion & la hauteur.

La communauté d'opinions ſera toujours l'enſeigue des eſprits médiocres ; ils deviennent des eſpeces de ligueurs dès qu'ils s'aſſemblent : les plus ſots remplacent leur inſuffiſance par un ton fanatique ; ils ſe croient invincibles, parce qu'ils ſont unis. Ils ſe trompent, parce qu'il eſt impoſſible que dans un corps il n'y ait pas des foux, des imbécilles, des ignorans. Ces hommes veulent jouer un perſonnage ; ils proferent des ſottiſes, des abſurdités ; ils exagerent les principes de la ſecte ; & le corps qui les a reçus devient ſolidaire de leur ineptie ; les querelles s'engendrent, les drapeaux & la livrée du corps ſont bientôt ridiculiſés ; les gens ſagès paient pour les erreurs, les diſparates & l'exagération des imprudens.

La ſecte encyclopédique, la ſecte économique, la ſecte académique, en formant une ligue offenſive & défenſive, n'ont-elles pas donné lieu à l'attaque, & n'invitoient-elles pas les gens ſenſés à diſſoudre par le ſifflet ces prétentions ſi étranges dans le ſiecle où nous vivons ? Plus les têtes s'aſſemblent, plus elles ſe rétréciſſent. Cette obſervation de Monteſquieu eſt applicable à tous ces petits ſynodes modernes qui annonçoient que la *ſcience*, la *doctrine* & le *bon goût* n'étoient que parmi eux : l'eſprit de cotterie a tué bien vîte l'eſprit du bien général, dont ils ſembloient être animés.

N'eſt-il

N'eſt-il pas plus avantageux, quand on ſe ſent des forces, de marcher ſeul dans la carriere à ſa libre fantaiſie, de ne pas ſuivre ces bannieres vagabondes, faites pour rallier les eſprits moutonniers, & de chercher paiſiblement la vérité, ſans s'imaginer que telle ſociété, proſternée devant tel chef, en poſſede le privilege excluſif?

Si l'on veut être équitable envers tout le monde, ſi l'on ne veut pas commettre de groſſieres erreurs, il ne faut point adopter de parti.

DIALOGUE DES MORTS.

Entre un Faquir & une Veſtale (*).

LE FAQUIR.

DE quoi m'a-t-il ſervi de m'enfoncer pendant quarante ans des cloux dans les feſſes; de dormir debout, ſuſpendu à une corde, de me balancer ſur les flammes, de regarder le bout de mon nez juſqu'à ce qu'il s'illuminât? Je croyois monter tout droit au paradis du ſaint prophete, & là, ſerrer dans mes bras les Houris aux yeux bleus. Me voilà bien attrapé! Je n'ai ni femme, ni corps; je ne ſuis plus qu'une pauvre ombre errante, qu'un ſouffle de vent promene de côté & d'autre; & je n'ai plus même les deſirs que je réfrénois, le tout pour mieux goûter les jouiſſances céleſtes.

LA VESTALE.

C'eſt bien à vous de vous plaindre! Fûtes-vous enterré vivant? On a ſans doute attendu votre mort pour ordonner votre ſépulture.

LE FAQUIR.

Vous étiez donc tombée dans une furieuſe ſyncope?

(*) M. de la Dixmerie a déja traité ce ſujet; mais nos dialogues comparés n'offrent aucun trait de reſſemblance.

LA VESTALE.

Non : un sénat qui se disoit législateur de la terre ; & un peuple qui avoit triomphé d'elle par les armes, me condamnerent à ce supplice.

LE FAQUIR.

Vous aviez donc trahi l'état ?

LA VESTALE.

Non.

LE FAQUIR.

Qu'aviez-vous donc fait ?

LA VESTALE.

Ah, ce que j'avois fait !...

LE FAQUIR.

Vous hésitez ?

LA VESTALE.

Il y a certaines choses qui coûtent toujours à dire....

LE FAQUIR.

Pourquoi ? Ce que nous avons fait là-haut avec nos corps ne nous regarde plus ici-bas ; c'est une espece d'enveloppe que nous avons déposée, & qui nous devient étrangere. Avouons de bonne foi nos sottises passées. J'ai été un imbécille pendant toute ma vie, macérant, fustigeant, tailladant mon pauvre corps qui n'en pouvoit plus, mais...Vous ne paroissez pas en avoir fait autant.... Allons, ne rougissez point, dites-moi tout ; qu'importent les petites taches du vêtement qui ne nous appartient plus ?

LA VESTALE, *poussant un soupir.*

Connoissez-vous Rome ?

LE FAQUIR.

Non.

LA VESTALE.

Comment ! Elle a cependant conquis le monde entier.

LE FAQUIR.

Le monde entier ! Il s'en faut de quelque chose ; je vous proteste que je n'ai jamais entendu parler de cette Rome. Mais qu'y a-t-il de commun entre cette ville & votre extraordinaire sépulture ?

LA VESTALE.

J'étois née dans cette cité maîtresse de l'univers. Elle attachoit sa conservation à certains boucliers tombés du ciel, & à l'entretien d'un feu descendu par le même chemin.

LE FAQUIR.

Voilà une singuliere superstition pour un peuple que vous me représentez comme dominant la terre par ses loix & par ses armes !

LA VESTALE.

L'entretien de ce feu sacré, déposé dans un temple ; étoit confié à de jeunes filles. Je fus choisie pour veiller auprès de cette flamme céleste ; & comme on croyoit l'empire en danger si elle venoit à s'éteindre, la loi punissoit de mort notre négligence. Il nous étoit de plus ordonné de demeurer vierge, sous peine d'être enterrées toutes vives.

LE FAQUIR.

Ah ! j'apperçois à présent, madame, très-distinctement pourquoi vous êtes descendue au tombeau avant que d'être morte. Mais j'admire fort ce peuple conquérant, qui attachoit ses grandes & superbes destinées au frêle sceau de la virginité.

LA VESTALE.

Il faisoit tout pour nous faire oublier ce sacrifice. Rangs, dignités, honneurs, richesses, tout nous étoit accordé. Les premieres places au spectacle nous étoient consacrées. Les haches & les faisceaux nous précédoient, & ceux des consuls se baissoient en notre présence. Si sur notre passage s'offroit un criminel, notre rencontre déterminoit sa grace, & le sauvoit du supplice.

LE FAQUIR.

Voilà de beaux privileges. Mais au milieu de ces honneurs & de ce respect universel, vous ne vous crûtes donc pas dédommagée ?

LA VESTALE.

Malgré la loi redoutable, la honte, la mort la plus cruelle dont j'étois menacée, je devins... sacrilege.

LE FAQUIR.

La violation de votre ferment avoit donc pour vous un attrait bien vif, madame ?

LA VESTALE.

Les fatellites, les bourreaux, la défolation de Rome, de ma famille, des pontifes, les fulminations du ciel & de la terre, tout difparut devant les larmes enflammées de mon amant... Il rifquoit autant que moi.

LE FAQUIR.

Ah! je n'ai plus rien à dire....

LA VESTALE.

Quand je promis d'être chafte, le calme alors rempliffoit mon ame, & l'innocence où je vivois ne pouvoit m'enfeigner l'étendue du facrifice. Bientôt dans la folitude le voile de l'enfance fe déchira, je fentis un vuide infupportable : mon imagination perçoit les murs du temple, & loin de fa trifte enceinte alloit choifir l'objet qu'elle fe plaifoit à orner de toutes les perfections. Mes devoirs me parurent aufteres. Environnée des hommages de la patrie, j'ambitionnois la liberté obfcure de la derniere citoyenne. Je ne vis plus enfin dans ce feu inextinguible, placé fur l'autel de Vefta, que l'emblême de la flamme inutile qui brûloit mon cœur.

LE FAQUIR.

Vous étiez du moins plus éclairée que moi. Je fus dupe le premier de toutes ces extravagances dont je devins la victime Je fus martyr de bonne-foi, ce qui eft affez rare. Mais parlez-moi de votre amant... Le nom de ce facrilege... Il m'intéreffe.

LA VESTALE.

Il s'appelloit Valerius. Je le vis un jour au temple, attentif à me confidérer ; il me sembla qu'un trait de flamme paffoit dans mon cœur ; je furpris un regard, & je fus comme éclairée d'un jour nouveau, comme environnée d'une nouvelle exiftence. La nature me parut embellie, je refpirai pour la premiere fois l'avant-goût du bonheur. Dès que je foupçonnois mon amant dans l'enclos du temple, je marchois avec plus de graces

& de fierté ; caché dans la foule, il me contemploit ; souvent des acclamations s'éleverent autour de moi dans ces jours de solemnité, & cette foule profane ignoroit pour quel œil je me plaisois à développer la noblesse de mes pas & à ajouter à la pompe du culte dont mon amant étoit le dieu secret. Mais quand la foule étoit écoulée, que le temple se fermoit, tout s'obscurcissoit autour de moi ; je n'avois plus une ame que pour sentir les frissons de la mélancolie & les traits du désespoir. Je frappois de mes cris étouffés ces murailles solitaires. J'aime, me disois-je ; & Valerius au sein de Rome, environné de beautés faciles & séduisantes, dédaignera un triomphe qui doit lui coûter ; il n'aura pas le courage d'affronter pour moi la mort : les charmes de toutes les Romaines lui sont offerts ; elles se le disputent, elles l'entraînent tour-à-tour. Faut-il donc ignorer s'il m'aime, & suis-je condamnée à vivre dans cette cruelle incertitude ?

LE FAQUIR.

Votre amant en disoit peut-être autant de son côté.

LA VESTALE.

Il m'avoit deviné, & dès ce moment il fut digne de moi... Au premier jour de fête il se rendit au temple ; mes compagnes & moi rangées en ordre, nous portions les vases sacrés, & parcourions l'enceinte du sanctuaire à pas lents ; un voile léger nous permettoit de voir sans être absolument vues. Valerius s'étoit placé à la premiere file des rangs serrés de la foule : arrivée devant lui, je lui jetai un regard à moitié éteint sous le voile ; pour réponse il porta la main sur son cœur, & dans un instant indivisible, je vis ses yeux briller comme l'éclair, & devenir humides de larmes ; les miens se couvrirent de ténebres. Je serrois, défaillante, le vase qui faillit échapper de ma main ; mais la joie & l'espérance remplirent mon cœur : orgueilleuse & satisfaite, je m'avançai d'un pas plus ferme jusqu'aux marches de l'autel, & je ne doutai plus qu'il n'osât tout entreprendre.

LE FAQUIR.

Vous m'intéressez, prêtresse. Moi qui n'ai point voulu parler d'amour pendant ma vie, vous m'en faites écouter les peintures après ma mort. Je sens que c'est toujours quelque chose : allons, racontez-moi la fin de l'aventure.

LA VESTALE.

La nuit suivante, j'étois de garde dans le temple : on y passoit la nuit entiere en présence du feu sacré, pour lui fournir son aliment. Cette flamme unique & tremblante éclairoit cet enclos majestueux : quand la flamme pâlissoit, les voûtes plus profondes inspiroient un effroi religieux ; mais dans cette imposante solitude, il me sembloit voir l'image de mon amant errer & se multiplier autour de moi : je tendois les bras vers le ciel, poussant quelques cris inarticulés, n'osant lui offrir mes coupables vœux ; & par un sentiment contraire, embrassant la statue de Vesta, je lui criois : O déesse ! si je t'offense, fais que les glaces de ce marbre que je presse passent dans mon être ! Je brûle & j'appartiens à un autre dieu. Que t'importe que le feu sacré soit alimenté constamment par la main d'une vierge ? Pourquoi mes hommages deviendroient-ils moins purs en partagant mon cœur entre ton culte & l'amour ?... En prononçant ces mots, j'entendis un certain bruit dans les voûtes du temple ; je tournai la tête, & à l'une des travées qui s'ouvrent, j'apperçus un homme prêt à franchir l'élévation qui nous séparoit. Je veux crier ; ma voix s'arrête ; il glisse le long d'une corde, & tombe de tout le poids de son corps sur ses genoux. Je frémis ; je crois qu'il vient d'ensanglanter le pavé du temple. Je cours à lui, je le releve ; il ne pouvoit parler. Pendant quelque tems il s'appuya la tête & les mains sur une colonne : mon cœur étoit déchiré ; mais bientôt revenu à lui, nous errons les mains entrelacées dans les vastes détours de cette solitude : nos paroles, nos bouches, nos cœurs se confondent ; l'ivresse & le délire de l'amour m'ôtent l'idée & des lieux où je suis & du dépôt qui m'est confié. Égarée dans des transports nou-

veaux, enivrée de ma joie, & plus encore de celle de mon amant, les heures fuient; l'avenir & le passé, tout disparoît. Valerius est le dieu du temple; & toute entiere à lui, je n'apperçois pas que les ténebres m'environnent de toutes parts, qu'elles augmentent, qu'elles vont couvrir l'étendue du lieu sacré : la flamme incertaine jette un dernier éclat; j'apperçois le danger, je m'arrache des bras de mon amant, je cours; la flamme pâlit, vacille, semble renaître un instant; mais son rayon expire comme j'arrive à l'autel. Une légere fumée qui s'exhale, m'annonce le supplice & la mort. Je cache mon trouble. Valerius arrive sur mes pas; il prend ma main déja froide & glacée, il me soutient mourante. J'implorois Vesta, j'implorois l'amour... Valerius d'un souffle hardi interroge le foyer éteint. Dieux! il n'étoit donc pas criminel, puisque tout-à-coup je vis le feu sacré se rallumer, briller, & renaître de sa cendre.

LE FAQUIR.

Combien vous remerciâtes Vesta!

LA VESTALE.

Combien je remerciai l'amour! Valerius me parut plus adorable; le danger que j'avois couru me le rendoit plus cher encore; je le pressai dans mes bras, & les larmes de la reconnoissance, pour la premiere fois, égalerent celles de l'amour.

LE FAQUIR.

Vous ne fûtes pas ingrate, à ce qu'il me paroît?

LA VESTALE.

Hélas! au milieu des témoignages de la plus vive tendresse, mes plaisirs étoient altérés; je sentois déja l'horreur de la séparation. L'aurore alloit paroître, & j'eus besoin d'un courage surnaturel pour le chasser du temple. Le septieme jour ramenoit mes fonctions de prêtresse....

LE FAQUIR.

Qui vous étoient devenues cheres?....

LA VESTALE.

Je lui assignai le même lieu, la même heure; il étoit

bien fûr du même amour : comme j'aurois voulu pouvoir anéantir l'intervalle qui plaçoit ces heures lentes & cruelles entre des momens fi courts & fi délicieux !

LE FAQUIR.

Vous m'avez fait frémir au moment du danger, lorfque la flamme vacilloit : & comment ofâtes-vous affronter de nouveau le péril fept jours après?

LA VESTALE.

Ah ! Faquir, tu n'as jamais aimé, je le vois ; tu n'as vu les Houris que par l'élan de ton imagination. Apprends donc ce que tu n'as jamais conçu, apprends que le defir, la jeuneffe, la nouveauté des objets avoient pu me féduire, m'engager au premier pas : mais l'amour fit le fecond ; l'amour avoit pris dans mon ame un caractere d'impatience & de fureur auquel je m'abandonnois. J'étois fiere d'aimer : un fentiment fi nouveau rendoit tous les objets qui avoient quelque rapport à mon bonheur, comme remplis eux-mêmes du feu dont j'étois pénétrée. J'appellois le feptieme jour ; je regardois le foleil, accufant fa lenteur : j'aurois voulu le précipiter au couchant, & lui faire accomplir, dans un feul jour, la révolution de ces jours longs & mortels. Ah ! Faquir, il m'eft permis, fans doute, d'expofer toute l'étendue d'une foibleffe que j'ai fi cruellement expiée.

LE FAQUIR.

Je ne ceffe d'admirer, madame, combien vous fûtes une anti-veftale.

LA VESTALE.

Place-moi loin de ce temple affreux, & je fuis amante, & je fuis époufe, & je fuis mere.....

LE FAQUIR.

C'eft bien dit. Et moi, qui me fuis feffé pendant quarante-cinq ans, quel bien cela a-t-il fait au monde ? J'ai cru pieufement que c'étoit là de la vertu. On étoit donc à Rome auffi fou que dans mon pays ; cela confole du moins, & je m'imagine que l'épidémie doit être univerfelle.... Enfin Valerius revint-il le feptieme jour ?

LA VESTALE.

Hélas, oui! pour son malheur & pour le mien.

LE FAQUIR.

Comment?

LA VESTALE.

On avoit eu des soupçons, on avoit épié ses traces.

LE FAQUIR.

Ah! je tremble pour lui; c'est bien pis que le feu éteint.

LA VESTALE.

Vesta fut vengée, Faquir.

LE FAQUIR.

Voilà une cruelle déesse... Pourquoi aussi s'en forger de semblables?

LA VESTALE.

Elle régnoit avant moi, & en venant au monde je lui fus soumise. Ah, Faquir, plains-moi! Je m'abandonnois aux ravissemens qui suivent l'amour heureux & satisfait. L'effroi, la douleur, la crainte étoient loin de mes esprits. Calme & fortunée, je reposois dans ce silence attendrissant, où la volupté moins vive & plus douce semble nous identifier à l'objet qu'on adore. Nos ames à l'unisson, se retrouvoient avec les mêmes pensées & les mêmes sentimens. Ah, comment vous peindre l'horreur qui vint succéder à notre état! Des cris lugubres & prolongés font retentir la profondeur du temple; des satellites, armés de flambeaux, en chassent les ténebres; des prêtres courroucés...

LE FAQUIR.

Des prêtres! Ah, c'est fait de vous! Je vous vois dans le caveau fatal.

LA VESTALE.

L'abattement de mes désolées compagnes, leurs reproches écrits sur leur front, l'indignation dans tous les regards, & plus que tout cela, mon amant enchaîné, se débattant en vain, me jetant le dernier regard: considérez tous ces objets: ils assiégerent à la fois mes yeux, mon oreille, mon cœur; je vis toute la consternation qui, des limites étroites de ce temple, alloit

s'étendre sur Rome & sur l'empire ; on eût dit qu'il touchoit à sa ruine. On me dépouille de mes ornemens de prêtresse ; on ne les touche plus qu'avec horreur ; tous les ordres de l'état n'envisagent que les plus effroyables désastres ; toutes les affaires, tant publiques que particulieres, sont suspendues ; on eût dit que Valerius, en m'assujettissant à ses loix, avoit rompu le talisman qui soutenoit l'empire & l'univers.

LE FAQUIR.

Il étoit bien singulier, pour un peuple aussi grave, d'avoir choisi un pareil talisman.

LA VESTALE.

Bientôt l'arrêt de mort est prononcé par la voix de tous les pontifes qui me condamnent à descendre vivante dans une espece de caveau, où, par une piété cruelle, on déposoit du pain, de l'eau, du lait & une lampe funebre, comme pour faire goûter à la victime les apprêts de sa mort & la prolongation de son supplice. Conduite au lieu de ma sépulture, la foule n'osoit se trouver sur mon passage ; tout m'abandonna, amis, parens : je ne me trouvai environnée que de prêtres, de juges, de bourreaux qui, mornes & silencieux, baissoient à terre leurs regards. Le grand-pontife, sur le point de me faire descendre l'échelle fatale qui devoit me séparer des vivans, voulut m'exhorter & me parler de ses dieux ; je lui imposai silence. « Barbare, arrête, lui dis-je ; ne me touche pas : je descendrai sans ton secours dans les entrailles de la » terre : là, je n'entendrai plus parler de tes rites sanguinaires. Est-ce à toi d'oser juger l'amour ? Je » meurs, puisque Valerius doit mourir. J'ai transgressé » les loix de Vesta, mais celles de la nature sont plus » anciennes & plus sacrées. Si dans l'âge de l'inexpérience j'ai porté aveuglément les chaînes de la superstition, j'ai pu les briser dans l'âge de la raison & » du sentiment. Allez, le feu que vous entretenez » mourra sur les autels de Vesta ; mais l'amour ne s'éteindra jamais, parce qu'il est allumé par la main du » grand Auteur de la nature. Voilà le feu que j'ai

» chéri, que j'ai conservé avec soin, qui ne m'abandonnera qu'en mourant, ou plutôt qui survivra à » ma cendre. »

LE FAQUIR.

Ce discours ne toucha point les prêtres?

LA VESTALE.

Non. Je descendis dans la fosse qui m'attendoit : on combla l'ouverture. Jugez de ce que j'éprouvai en voyant la terre s'ébouler autour de moi, & m'ensevelir dans un caveau étroit, près d'une lampe qui ne devoit s'éteindre qu'avec ma vie. Ce qui me reste à vous dire ne peut s'exprimer. Mourir lentement, souffrir mille fois le trépas, passer du désespoir à l'anéantissement, & de l'anéantissement au désespoir, souffrir ainsi pour le crime d'avoir aimé ; quels momens! Mais dans les longs accès de cette douleur, je n'ai jamais maudit l'amour : l'amour étoit dans mon cœur, & sembloit calmer mes horribles souffrances. Je murmurois le nom de Valerius, & mon plus grand tourment étoit d'ignorer son sort. Mon remords étoit d'avoir fait son malheur ; je me pardonnois le mien, & je ne cessai de m'occuper de Valerius qu'en cessant d'exister.

LE FAQUIR.

Il faut oublier le passé, puisqu'il est assez égal à présent d'avoir été là-haut heureux ou malheureux. La vie n'est plus pour nous qu'un songe à moitié effacé. Qu'aucun souvenir fâcheux ne trouble la paix dont nous jouissons. Laissez cette misérable Rome & ses prêtres pour ce qu'ils sont. Croyez-vous qu'il y ait encore là-haut des Vestales?

LA VESTALE.

Pensez-vous qu'il existe encore des Faquirs?

LE FAQUIR.

Oui. Adieu, prêtresse.

SCIENCE.

LA fcience eſt néceſſaire à l'homme pour vaincre ſa foibleſſe, ſa miſere, & contrebalancer les maux dont la nature l'a rendu tributaire. La ſcience eſt un recueil d'obſervations & d'expériences utiles : la ſcience n'eſt point le luxe de l'eſprit, encore moins cette oiſive curioſité qui s'attache à de petites choſes. La ſcience a un caractere grave, réfléchi, & veille aux beſoins de l'humanité : elle a formé le premier inſtrument du labourage, ainſi que le nouveau téleſcope.

D'où vient l'imperfection des loix? De l'ignorance. D'où vient le deſpotiſme des princes? De l'ignorance. D'où viennent les maux de la ſuperſtition? De l'ignorance. D'où vient la médecine ſyſtématique & meurtriere, qui empoiſonne ou abrege nos jours? De l'ignorance. Elle eſt donc notre véritable ennemie : elle fait de l'homme le plus ſtupide, le plus malheureux des êtres ; car l'inſtinct des animaux eſt préférable à cette raiſon non perfectionnée, qu'environnent les nuages de l'erreur & du préjugé.

L'homme eſt un être ſuſceptible du plus haut degré de perfectibilité ; c'eſt ce qui le diſtingue. Qu'on ouvre l'hiſtoire des peuples ignorans, que d'idées folles & malheureuſes ! Voyez tous ces ſacrifices de victimes humaines ; voyez les ſauvages dévorer la chair du capitaine Cook.

Si des peuples qui cultivent les ſciences ne ſont pas exempts de certains déſaſtres, c'eſt que les ſciences ne ſont pas encore aſſez répandues, que la partie qui gouverne n'eſt pas aſſez éclairée, & garde encore l'empreinte des ſiecles barbares.

La ſcience eſt utile aux mœurs, c'eſt-à-dire, à l'art de vivre avec ſes ſemblables. La probité fine & délicate exige la connoiſſance d'une multitude de devoirs.

Le bien qui a été fait eſt dû à la ſcience dont nous

appercevons l'aurore : le mal qui fubfifte eft dû à l'ignorance.

Qu'eft-ce que l'exiftence d'un Samoyede, d'un Lapon ? Ces peuples, par leur mifere exceffive, touchent à leur deftruction, & leur chétive nourriture n'eft que la fuite d'un combat cruel & journalier.

L'ignorance non-feulement déshonore, mais encore affoiblit des empires qui, n'ayant qu'une demi-légiflation, n'ont qu'une moitié de profpérité & de puiffance. La Turquie, la Perfe, l'Inde, tous ces vaftes & beaux climats renferment des ames fans lumieres & fans élévation, & la tyrannie anarchique erre, le glaive en main, au milieu de ces champs favorifés par la nature, fait couler à fon gré le fang d'une multitude d'efclaves qui végetent comme des moutons, en attendant l'heure d'être égorgés.

La France, l'Allemagne, la Suiffe, la Hollande, l'Italie, l'Angleterre éprouvent des fecouffes politiques : mais les habitans de ces contrées font infiniment plus tranquilles, plus libres, plus heureux que dans le refte du globe. Le philofophe néanmoins eft toujours prêt à les appeller des demi-barbares, parce qu'ils n'ont pas encore perfectionné, autant qu'ils le pouvoient, l'art de vivre en fociété ; mais il efpere que les lumieres ameneront une plus grande fomme de bonheur.

Devant les lumieres répandues dans une nation, on voit difparoître la cruauté, & l'autorité la plus fiere fe tait, lorfqu'elle eft dépourvue de raifon. Le peuple le plus ignorant & le plus fuperftitieux eft encore le plus méchant & le plus cruel.

LES LARMES

DE MILTON,

SUR LA PERTE DE SA VUE.

Imitation du troisieme chant du Paradis perdu.

MA bouche te salue, ô lumiere sacrée,
Divine effusion de l'essence incréée,
Sublime intelligence, ineffable clarté,
Qui d'un Être infini contient l'immensité!
Fleuve majestueux, qui nommera ta source?
Tu devançois les tems, les soleils & leur course.
Lorsqu'à la voix d'un Dieu l'on vit fuir le chaos,
Quand l'univers sortit du gouffre de ses eaux,
C'est toi qui couronnois ce trône inaccessible
D'où tonnoit, en créant, cette voix invisible.
Je sors du noir abyme, & je monte vers toi;
Je fuis ces lieux obscurs, ces lieux remplis d'effroi.
Long-tems enseveli dans une nuit profonde,
Je redresse mon vol aux limites du monde.
Je sens ton doux aspect, ô soleil bienfaisant;
Image du très-Haut, astre vivifiant!
Mais hélas! la splendeur de ta vive lumiere
Se cache pour jamais à ma triste paupiere.
Des mortels fortunés tu seras le flambeau,
Mes yeux seront couverts d'un éternel bandeau.
Emporté par le feu d'une ivresse sublime,
Je cherche ces vallons dont tu dores la cime.
O muses! guidez-moi dans ces bois toujours verds,
Où repose ce chantre aimé de l'univers.
Aveugle comme moi, dans une nuit obscure,
L'esprit reproduisoit les traits de la nature;
Malheureux comme lui, puissé-je dans mes chants,

Pour partager sa gloire, égaler ses accents!
Mais, que dis-je? ô Sion! ô céleste montagne!
Redis-moi ces accords que la harpe accompagne.
Tes prophetes sacrés, remplis d'un feu divin,
Y puisoient un génie au-dessus de l'humain.
La sombre nuit s'envole & fait place à l'aurore;
Le regne des frimats cede au regne de Flore.
Après l'affreux hiver renaît le doux printems;
Mais ce n'est plus pour moi qu'il renaît tous les ans.
Mon œil ne jouit plus de la douce verdure,
De nos prés émaillés séduisante parure.
Ces nuages d'argent qui flottent dans les airs,
Ce coloris brillant dont se peint l'univers,
Cette blancheur des lis, ce vif éclat des roses,
Et ces fleurs sous mes pas nouvellement écloses,
Ne m'offrent plus d'attraits, ne charment plus mes yeux;
Je nage dans le sein d'un néant ténébreux.
O regrets! du très-Haut le chef-d'œuvre & l'image,
L'homme, son temple auguste & son plus cher ouvrage,
Me dérobe ce front serein, majestueux,
Où son ame se peint, noble fille des cieux.
Pompe de l'univers, riche magnificence;
Livre heureux, où l'esprit va puiser la science,
Nature, œuvre du Dieu qui prouva sa grandeur!
Tes trésors variés sont pour moi sans couleur.
Mortels, vous me fuyez! Privé de la lumiere,
Je ressemble à ces morts que couvre la poussiere.
Sous un nuage épais l'univers éclipsé
Est un tableau brillant pour moi seul effacé.
Oh! comment enfanter de sublimes images?
L'éternel Artisan me voile ses ouvrages.
Quand mes yeux sont plongés dans cette obscurité,
Daigne verser en moi l'immortelle clarté,
O céleste lumiere! ô pure & sainte flâme!
Éclaire mes esprits, illumine mon ame;
Et, soutenant mon vol au séjour éternel,
Dis-moi ce que jamais ne vit l'œil d'un mortel.

DE LA ROYAUTÉ

ET DE LA TYRANNIE. SONGE.

JE rêvois que j'étois errant, fugitif, déguifé fous de vils habits, manquant d'afyle & prefque de pain. Je traverfois tantôt des villes fuperbes, tantôt des villages ruinés; je ne tendois point une main fuppliante, je confervois ma fierté; le pain dont je me nourriffois étoit le fruit de mes travaux, & je le mangeois avec le fecret contentement de fentir que je me fuffifois à moi-même. Dans cet état d'humiliation, & non de baffeffe, je méditois fur les devoirs des fouverains, fur les moyens de rendre un peuple heureux. Au fein du malheur, mes penfées étoient plus élevées, plus droites & plus pures. Souffrant, j'appercevois mieux ce que l'homme doit à l'homme; je contemplois le riche, & je difois en moi-même : O malheureux, l'or t'a fait une ame métallique! De quelle foule de fentimens te prive ta trifte opulence! Chaque jour tu t'endurcis, & moi les larmes que je répands font chaque jour plus délicieufes; dévore lâchement la fubfiftance commune, tandis que l'utile exercice de mes bras affermit la fanté de mon corps & celle de mon ame. Si jamais tu es doué du don de fentir, alors tu rougiras en ma préfence.

Las, fatigué, j'entrai fous le toit d'un laboureur, où quelques indigens, de mœurs fimples & pures, m'offrirent une natte pour y repofer. Je me formois fur ce miférable lit une douce image d'un véritable roi, rendant fes peuples heureux, maître de lui-même, & chéri de tous fes fujets; c'eft le malheureux qui fonge le plus fréquemment au pere de la patrie. Cette aimable chimere me faifoit oublier mes maux.

Je partis, après avoir remercié mes hôtes, & le lendemain je me trouvai dans une efpece de forêt fort rude

à

à traverser ; je m'égarai. J'errois dans le plus chaud du jour, lorsque j'apperçus sur une éminence quelques chênes pressés qui formoient un petit bois touffu. J'y portai mes pas pour tâcher de découvrir de ce lieu quelque route. J'y vis une femme d'un âge avancé, mais d'une santé ferme & vigoureuse : elle étoit assise sur une colonne rompue ; son front couvert de cicatrices, n'en étoit pas moins fier, moins redoutable ; quelques cheveux blancs épars flottoient sur ses épaules, & ses rides imprimoient le respect. Je marchai vers elle, & j'allois lui adresser la parole, lorsqu'elle me dit : Je t'attendois, toi qui connois le courage, toi qui as combattu l'adversité ; ces mains endurcies au travail me plaisent ; ce n'est point à des mains efféminées que je dois remettre un pénible emploi ; la force de l'ame tient à un corps robuste. Tu vois auprès de moi l'héritier d'un vaste empire ; il doit être souverain d'un riche pays, commander à un peuple docile, vaillant & fidele. Quels pieges pour son orgueil ! Mais il peut aujourd'hui connoître la vérité, & je lui dois un grand exemple. C'est toi que les dieux ont choisi pour le conduire au sommet de cette montagne escarpée que tu découvres d'ici. C'est là qu'un tableau fidele doit se présenter à ses regards. A ton approche, tous les obstacles tomberont ; il verra comme il doit régner ; & s'il méprisoit cette leçon vivante... Mais il ne la méprisera point.

A ces mots, je pris le jeune prince par la main ; il me la tendit lui-même d'un air doux & affable. L'orgueil ne me fit point accepter ce noble emploi ; mais je me disois : Ah ! je puis enfin montrer la vérité à ce prince que j'aime : qui sait si mes paroles ne germeront point dans son cœur, s'il ne les opposera pas un jour au langage empoisonné des courtisans ? Qui sait si je ne pourrai pas sauver mes malheureux compatriotes des horreurs de la misere qui m'environne aujourd'hui ? Un seul homme peut opérer le bonheur de vingt millions d'hommes. O touchante perspective ! la physionomie du jeune prince étoit noble, intéressante ; son front portoit une certaine empreinte de mélancolie douce qui, à son âge,

annonçoit une ame forte, peut-être déja épouvantée de l'étendue de ses devoirs. Il jeta sur moi un regard de bonté & me dit : Ami que les dieux daignent me donner, tu te rends l'interprete du peuple ; je dois t'écouter favorablement ! Tu soupires ? Tu me plains, sans doute, d'être un jour destiné à régner ! Je veux, de ce moment, rechercher le commerce des sages ; je veux puiser dans leurs leçons la force de commander aux autres & à moi-même : que leur expérience m'instruise. Apprends-moi de bonne heure à mépriser la mollesse, à sévir contre la flatterie, à la reconnoître, quelque déguisée qu'elle soit. Si je me trouve entraîné malgré moi vers cette pente facile & malheureuse, où tombent tant de souverains, que j'aie le bonheur de trouver un homme ferme & sensible, dont l'ame vraiment libre ose me tirer de mon assoupissement ; qu'il produise à mon oreille l'accent vainqueur de la vérité ; qu'il ne craigne point de me déplaire : je chérirai sa franchise....

Prince, lui répondis-je, lorsque vous serez assis sur le trône, il ne sera plus tems d'entendre cette vérité que vous cherchez ; elle se voilera sous le vêtement de l'éloquence même : elle ne sera plus qu'un vain son, qu'un inutile appareil... Profitez des momens que les dieux vous accordent, & songez qu'ils ne reviendront jamais. Qu'est-ce que ma foible voix ? Eh ! lorsque vous percez les flots d'un peuple attentif à lire sur votre visage quelques indices de ses futures destinées, considérez les regards avides qui fondent sur vous de toute part : ils vous parlent hautement, ils vous parlent éloquemment, ils vous crient : O toi, qui seras dépositaire de notre bonheur, daigne étudier tes devoirs pour les remplir un jour. En ce moment, l'homme vertueux vous contemple, & voudroit faire passer dans votre ame le feu généreux qui l'anime. L'homme instruit voudroit vous donner toutes ses connoissances, le philosophe sa modération & ses lumieres, le sage son héroïsme & la simplicité de ses mœurs, & le malheureux dit tout bas : O ciel ! donne-lui mon cœur, & l'heureuse facilité de répandre des larmes. Sentez de bonne heure le prix

de ces regards ; écoutez cette voix de la multitude ; elle doit augmenter dans tout cœur bien né, l'amour de la gloire & la crainte de la honte.

Le jeune prince me ferra la main fans me répondre. Nous marchâmes quelque tems, & nous nous trouvâmes au haut d'une montagne élevée : d'un côté elle étoit bordée de précipices affreux, & fous nos pieds un fleuve mugiffant fe perdoit avec un bruit horrible dans un abyme ouvert, & retentiffant au loin d'un fracas formidable.

Cette montagne portoit fon front dans la nue ; de forte qu'en la confidérant d'en-bas, on n'y diftinguoit qu'un fommet : mais du même pied s'élevoit une double cime, dont l'une étoit féparée de l'autre par une fort grande diftance. D'un côté étoit le féjour de la Royauté, de l'autre celui de la Tyrannie. Chacune de ces cimes avoit un fentier par lequel on y montoit : l'un étoit fûr, fans péril ; les acclamations du peuple accompagnoient les pas de ceux que le ciel avoit choifis pour le franchir. L'autre étoit pénible, difficile, fanglant : l'audace, l'imprudence, fource des plus affreux revers, étoient les feuls guides des ambitieux qui, pour leur malheur, ofoient y mettre un pied téméraire.

Ces deux cimes paroiffoient réunies à l'œil qui les contemploit de loin : mais de près la différence fe faifoit fentir ; elles paroiffoient extrêmement éloignées. Celle de la Royauté s'élevoit dans un air pur, au-deffus des nuées, des orages & des tempêtes. L'autre fe trouvoit dans la région des tonnerres, plongée entiérement dans l'épaiffeur des nuages ténébreux que perçoient les feux terribles de la foudre.

Je dis au jeune prince que je conduifois par la main : Le ciel permet que vous apperceviez des différences cachées aux monarques imprudens ; approchez, voyez cette femme d'une taille majeftueufe & d'une figure charmante, affife fur ce trône éclatant, vêtue d'une robe blanche ; fon fceptre eft un caducée de paix. De même que le foleil vivifie la terre, ainfi fes regards protegent les empires, y portent la félicité & l'abon-

dance ; elle eſt adorée des gens de bien, elle leur inſpire la confiance, & les méchans ſont les ſeuls qui la haïſſent.

A ſa vue, le reſpect fit rougir le jeune prince. Il lui rendit ſes hommages, tels qu'un fils bien né les doit à une mere vénérable ; elle étoit pleine de graces & de majeſté, ſon viſage ne changeoit jamais. La colere ou la vengeance n'en défiguroient point les traits ſacrés ; ſon regne étoit celui du ſiecle d'or, la clémence étoit ſa vertu diſtinctive ; elle étoit ſatisfaite d'occuper un trône, parce que c'étoit la plus belle place dans l'univers pour faire le plus de bien poſſible. Elle aimoit les ames libres, auſſi avoit-elle des héros pour ſujets. L'honneur, le mérite, la vertu, tels étoient ſes courtiſans. Près d'elle on voyoit la gloire & le repos ; le fort lion repoſoit à ſes pieds ; des monceaux d'or & d'argent environnoient ſon trône ; la déeſſe en formoit un fleuve d'un cours libre, qui, également diſtribué, arroſoit les parties les plus éloignées de ſon royaume : mais elle étoit moins touchée de ces métaux que des beaux fruits de la terre, qu'elle cueilloit avec une joie ouverte ; elle les conſidéroit comme les ſeules & véritables richeſſes ; & tandis que les monumens pompeux des arts s'offroient en foule à ſes regards, elle les arrêtoit avec bien plus de complaiſance ſur un citoyen qui, appuyé ſur le ſoc de la charrue, traçoit dans les champs un ſillon fertile. Ses ſujets formoient un rempart impénétrable autour de ſa perſonne, & les armées ennemies fuyoient devant eux, comme les corbeaux fuient devant le roi des airs.

Le jeune prince me demanda enſuite quelles étoient les femmes dont la Royauté étoit entourée. Qu'elles ſont belles ! s'écria-t-il ; qu'elles ont de douceur & de nobleſſe ! Celle qui eſt aſſiſe à droite, lui dis-je, dont le regard annonce tant de candeur & de fermeté, c'eſt la Juſtice. Voyez avec quel zele & quelle promptitude elle ſecourt cet homme foible contre les attentats de cet homme robuſte ; voyez comme elle punit ce dernier ſans courroux & ſans haine. Conſidérez à ſes côtés cette

femme si noblement vêtue, à l'air ouvert, au sourire gracieux; c'est la Paix, l'aimable Paix: assise sur un faisceau de lances brisées, elle présente un miroir à la Fureur sanglante, qui frémit en contemplant ses propres traits. Plus loin, cet homme dont les bras sont si nerveux, dont le corps paroît plein de force & de courage, qui porte des cheveux blancs, s'appelle *Nomos;* tout ploie sous son sceptre, grand & petit, riche & pauvre. Inflexible en son équité, il traîne au supplice ce satrape exacteur; il fait tomber cette tête odieuse, qui n'avoit roulé que des projets sanguinaires; il veille sans cesse, & son œil ne peut se fermer, qu'aussi-tôt la confusion & le trouble ne prennent la place de l'ordre & de l'harmonie. C'est le seul ministre de la Royauté, elle ne peut en avoir de plus fidele; c'est le seul conseil qu'elle écoute, elle ne peut en écouter de plus sage: la déesse éclairée s'appuie sur son bras, & n'ose rien entreprendre ni rien résoudre sans lui. Ses oreilles s'ouvrent à la plainte; elle considere moins l'éclat du rang, que l'importance du dépôt, & sa couronne n'a de majesté qu'autant qu'elle sert au bien de l'état.

Le jeune prince contemploit toutes ces choses avec la plus grande attention. Je le laissai se remplir de ce spectacle, content de voir qu'il imprimoit avec plaisir dans sa mémoire ce qui pourroit servir un jour à la félicité d'un peuple entier. Au fort de ses réflexions, je le saisis précipitamment par le bras. Descendons, lui dis-je; venez voir cette autre déesse, pour laquelle tant d'hommes sont si follement passionnés, qu'ils commettent mille forfaits sans remords, qu'ils s'égorgent misérablement les uns les autres, qu'ils se dressent toutes sortes de pieges, les fils contre leurs peres, les peres contre leurs enfans, les freres contre leurs freres. Insensés! ils desirent comme un bonheur le plus grand des maux, ce pouvoir arbitraire, source de tous les égaremens & de tous les malheurs.

D'abord le chemin nous parut bien ouvert; mais à mesure qu'on avançoit, les abymes s'ouvroient à nos côtés; nous nous engageâmes dans des routes tortueuses,

qui toutes aboutiſſoient à d'affreux précipices; les ronces & les épines retardoient notre marche. Bientôt les ſentiers ſe montrerent arroſés de ſang & couverts d'hommes égorgés; le jeune prince voulut reculer. Jamais, dit-il, je ne paſſerai par ce chemin horrible; mon cœur ſe ſouleve.... Les dieux le veulent, lui répondis-je, vous n'y paſſerez que pour le contempler; & l'émotion terrible & ſalutaire qu'il vous cauſera, vous ſera à jamais utile.

Nous parvînmes au ſommet : nous trouvâmes la Tyrannie aſſiſe ſur un trône qu'elle avoit affecté ridiculement d'exhauſſer. Elle compoſoit ſon viſage & ſon geſte, & faiſoit tous ſes efforts pour reſſembler à la Royauté. Elle s'imaginoit que ſon diadême étoit plus riche & plus reſpectable, parce qu'il étoit ſurchargé d'or, de diamans, & peint de mille couleurs : elle croyoit ſon trône ſuperbement affermi ſur des colonnes de marbre & d'ivoire; mais ſa baſe peu ſolide étoit mobile & chancelante; elle s'enorgueilliſſoit puérilement de ſa pourpre, de ſon ſceptre, de ſa couronne; elle ne voyoit que cet appareil extérieur qui enfloit ſon cœur, comme un enfant qui, étant paré, s'eſtime plus grand.

Tout reſſentoit autour d'elle l'orgueil, l'oſtentation, la molleſſe, la prodigalité, le luxe inſolent. Elle tenoit un faiſceau de ſceptres, mais avec un effort qui lui donnoit un air de gêne & de contrainte ridicule. Elle voulut nous ſourire gracieuſement; mais ſon ſourire forcé nous découvrit ſon ame fauſſe, petite & cruelle; ſon geſte n'avoit rien de noble; tout en elle, malgré ſes faſtueux habillemens, annonçoit quelque choſe de bas; la terreur ſe peignoit dans ſon regard effaré. Elle ne faiſoit rien avec aſſurance, rien avec dignité; elle affectoit de traiter avec hauteur & mépris ceux qui l'approchoient, croyant que tel étoit le caractere de la grandeur; mais elle ſe rendoit encore plus odieuſe que redoutable.

Nous la conſidérâmes long-tems; elle ne reſtoit pas un inſtant tranquillement aſſiſe. Tantôt elle ſe levoit,

le front pâle, & croyant déja sentir le fer vengeur pénétrer dans son cœur; tantôt ses yeux étinceloient d'une rage secrete, & elle frémissoit elle-même des crimes qu'elle alloit ordonner. Elle accumuloit bassement l'or dans son sein, puis le répandoit avec profusion sur les plus viles créatures, complices & ministres de ses attentats. Le lendemain, elle se précipitoit en brigand, sur une troupe indigente; elle extorquoit la plus vile monnoie, l'enlevant sans remords, quelque mince que fût la somme.

Sa cour étoit celle des furies. Nous vîmes la Cruauté, la Violence, l'Injustice & le Fanatisme secouant sa torche ardente. Ce dernier la favorisoit pour augmenter sa propre autorité; & cette autorité une fois établie, il menaçoit la Tyrannie elle-même, & lui disputoit le sang des peuples. Toute cette troupe conjurée contre elle, en se déchirant de leurs mains impies, cherchoit à lui faire sentir tous les maux dont elle devoit être la victime. La crainte, l'inquiétude, la défiance, la fureur écartoient de ses yeux les pavots du sommeil; elle sacrifioit ses esclaves à sa famille, les finances à ses fantaisies, l'état & sa cour à sa personne. Une tête de Meduse couvroit sa poitrine; la moindre association la faisoit trembler; & dès que deux citoyens se parloient à l'oreille, elle les séparoit. La Flatterie, toujours debout, lui parloit à l'oreille, & lui insinuoit son poison actif. Plus il étoit grossier, plus il paroissoit fait pour plaire à cette vile déesse. J'apperçus Machiavel caché derriere son trône, & qui lui parloit tout bas.

Elle frappoit des coups redoublés sur une multitude enchaînée & gémissante. Ces malheureux se débattoient toujours, sur le point de trancher leurs liens avec le fer.

Prince, m'écriai-je, voyez laquelle des deux déesses vous semble préférable. Ah! la premiere, me répondit-il, me charme & m'enchante; elle attire avec complaisance le regard des dieux; elle mérite les hommages des mortels: mais celle-ci me fait horreur, & sa scélératesse m'inspire une indignation si forte, que si votre bras veut seconder mes foibles mains, nous allons la

précipiter du haut de ce rocher... O noble transport ! vertueux héroïsme ! Prince, attendez encore, attendez, & la justice des dieux ne tardera pas à se manifester. Hélas ! quelquefois la vertu nous égare. Nous voulons hâter ce que le ciel conduit avec une sage lenteur ; il fait descendre la Tyrannie sur la terre pour en châtier les crimes. Mais il n'est plus d'Hercule, à qui l'empire de l'univers soit confié. Ce demi-dieu, protecteur du genre humain, parcouroit le globe, non pour y exterminer des animaux cruels (car la férocité des lions, des tigres, des pantheres, des hiennes n'est rien auprès de l'exécrable abus du pouvoir), mais il voyageoit pour terrasser les tyrans assis sur les trônes, pour frapper ces monstres couronnés qui corrompent les doux bienfaits de la nature, qui font gémir des miliers d'hommes sous la voûte éclatante du firmament, au milieu des trésors de la terre, & parmi les miracles de la création. Par tout où il trouva la Royauté, il l'honora, il la combla de louanges, il apprit aux hommes à la chérir comme la protectrice aimable & souveraine des états, comme la rémunératrice de la vertu, comme l'effroi du crime. C'est par là qu'Alcide mérita les respects du monde entier ; c'est par là qu'il est digne de servir de modele à celui que le ciel favorisera du bonheur de pouvoir l'imiter.

En descendant, je fis remarquer au jeune héros que la côte de la montagne où étoit assise la pâle Tyrannie, étoit escarpée tout autour, & creusée en-dessous jusque sous le trône. Tout-à-coup nous entendîmes de grands cris, & nous vîmes cette partie peu à peu s'ébranler, se détacher & fondre avec un bruit horrible dans les abymes qui l'environnoient, comme un rocher énorme, élevé sur l'Océan, tombe & perce en un clin-d'œil la vaste profondeur des mers. La Tyrannie & ses filles abominables furent écrasées dans cette chûte soudaine & rapide. Mille acclamations d'alégresse & de joie, élancées vers les cieux, annoncerent la délivrance de la terre.

Cette route nous avoit beaucoup fatigués. Le jeune

prince me dit : Mon estomac est à jeun ; je voudrois pouvoir appaiser ma faim ; je ne vois que des rochers. Je lui montrai quelques cabanes lointaines. Marchons, lui dis-je, de ce côté ; nous pourrons y trouver ce que nous desirons. La déesse m'avoit fait ma leçon, & j'avois mes vues. Je fis entrer le prince dans la premiere cabane qui se présenta. Il apperçut trois enfans en bas âge & demi-nus, qui suçoient à l'envi l'un de l'autre une pomme sauvage. Avez-vous du pain à nous donner ? leur demandai-je. Pour toute réponse, ces enfans répandirent des larmes. Eh quoi ! poursuivit le prince étonné, interdit, effrayé, point de pain ici ! D'où vient cette affreuse misere ? Alors une voix languissante sortit du fond ténébreux de cette chaumiere, & dit : Nous savons bien labourer la terre, en faire sortir les moissons ; nous savons supporter les travaux les plus rudes & qui renaissent avec chaque soleil ; nous entassons le bled dans les greniers publics : mais nous ne mangeons point de pain ; ou si nous en mangeons, il est noir, mal pêtri & formé de cette partie grossiere qu'on destine aux plus vils animaux.

Eh quoi ! dit le jeune prince, ces campagnes sont abondamment fertiles, le courroux du ciel n'est point descendu sur la terre, aucun orage destructeur n'a renversé les épis nourriciers ; je vois des pyramides de bled répandues dans ces vastes plaines.... Des hommes, reprit la voix gémissante, plus cruels que l'intempérie des saisons, nous voient le front pâle, les membres exténués, sans songer à nos besoins, & ils nous parlent encore de leurs besoins imaginaires, enfans de leur dure & misérable vanité. Plus nous sommes malheureux, plus nous sommes loin d'eux ; ils ne redoutent ni les accès de notre désespoir, ni l'instant du trépas qui finira nos peines & nos services, bien sûrs de retrouver dans la foule nombreuse des indigens, beaucoup plus d'esclaves qu'ils n'en sauroient perdre. C'est à force de nous surcharger de travaux, & de diminuer notre nourriture, que ces grands composent leur opulence, dont ils jouissent sans remords &

qu'ils consument dans une amere dérision sur notre état.

O ciel ! s'écria le jeune prince en pleurant ; & il se jeta dans mes bras. Où m'as-tu conduit ? Sans doute c'est parmi les malfaiteurs qui expient les crimes contre la société. Non, ce ne peut être ici que le séjour des criminels... Ils ne sont point coupables, repris-je ; mais l'indigence est regardée du même œil que le crime. Voyez cette chaumiere ouverte à tous les vents, ces vils meubles échappés à des mains barbares, ce triste foyer où fument quelques feuilles desséchées ; approchez, & touchez de vos mains cette paille humide & à demi pourrie.... Vous frissonnez. Là repose une mere qui a nourri de son lait ces mêmes enfans qui un jour verseront tout leur sang pour vous..... Arrête ; je t'entends, s'écria le jeune prince, en se cachant le visage des deux mains. O ciel ! accorde-moi les moyens de réparer d'aussi funestes désastres.

Le ciel, repris-je, favorise les desseins généreux, il leur prête une force victorieuse ; & le monarque qui possede les qualités d'un souverain, est presqu'assuré de voir ses projets heureusement couronnés. Un jour, vous serez assis sur le trône ; on vous fatiguera les oreilles de mille maximes politiques ; souvenez-vous alors que vous avez eu faim, & que vous avez trouvé des malheureux hors d'état de vous présenter de quoi l'appaiser. Établissez l'impôt sur le luxe, & non sur les besoins de la vie ; qu'il frappe directement la tête dure du riche, & non la tête sensible du pauvre ; que votre objet soit de faire jouir chaque particulier de la richesse de l'état, & que cette richesse ne soit point assise sur la misere commune. Les moyens s'offrent en foule ; la gloire, la grandeur, la puissance d'un royaume, vains mots qui disparoissent auprès des noms sacrés de liberté, d'aisance, de bonheur des sujets. La duplicité cherchera des raisons spécieuses pour plâtrer la vérité ; elle est ici ; elle vous parle entre cette femme mourante & ces innocens qui languissent. Que cette image aussi forte qu'elle est vraie ne sorte jamais de votre mémoire ; opposez-la sans cesse à ces détours subtiles &

recherchés, qui ne font que l'invention du fourbe & celle du méchant. Dites, en voyant une table fastueuse : il est des hommes qui souffrent la faim ; dites avant de reposer votre tête sur le duvet : il est des hommes qui n'ont que la terre pour lit, & ces hommes m'ont rendu dépositaire de leur bonheur. Alors, le trait actif & pur de ce sentiment généreux qui naît dans les grands cœurs, embrasera votre ame toute entiere ; alors la félicité des peuples coulera de votre bouche, avec vos paroles vivifiantes ; & vous sentirez la joie de relever une famille obscure qui vit à deux cens lieues de vous, qui ne vous a jamais vu, & qui vous bénira comme elle bénit l'Être-Suprême, sur les seuls témoignages de sa bienfaisance. Songez que vous serez un grand roi, & que vous en aurez accompli tous les devoirs, lorsque votre œil aura percé sous le chaume obscur, où vit l'homme laborieux, & que vous aurez répandu autour de lui la subsistance qui lui est bien due, après avoir assuré celle de vos sujets. Cent batailles gagnées, tous les monumens pompeux des arts, toutes les productions du génie ne vaudront pas, aux yeux de Dieu & des hommes, cette gloire facile, simple & pure. Voilà la gloire véritable, & toute autre est fausse, illusoire & passagere. Que vous dirai-je de plus? l'état est une chaîne immense dont vous formez le premier anneau ; si vous ne voulez pas qu'elle soit rompue, que votre anneau soit uni fortement au dernier ; alors nulle puissance ne pourra briser cette étroite alliance ; elle triomphera du tems, parce que les générations qui succéderont à la génération présente, hériteront de son amour, de son respect & de son dévouement, seuls gages de votre félicité : une égale & mutuelle confiance du souverain & du peuple, telle est la base éternelle des empires.

J'achevois ces mots, lorsqu'une ombre perça la terre & parut devant nous. Cette ombre étoit voilée ; mais elle portoit un diadême. Elle dit à ce jeune héros, d'un ton majestueux & qui n'avoit rien d'effrayant : O vous qui devez occuper le trône que j'ai occupé, écou-

tez les avis d'un monarque & d'un pere. J'avois de la fermeté dans le caractere, de la hauteur dans l'esprit, de la grandeur dans les projets : j'étois naturellement fier, passionné pour la gloire ; mais je n'en avois pas des idées parfaitement justes ; j'ai pris pour la gloire ce qui n'en étoit que le fantôme ; j'ai travaillé pour la splendeur de la nation : je l'ai reconnu trop tard, j'ai moins fait pour son bonheur. Que n'ai-je préféré l'utilité ? Cette ambition qui séduit tous les rois, m'a aveuglé. Il me manquoit ces principes de gouvernement que l'orgueil n'a jamais trouvés, & qui ne se découvrent qu'à ceux qui ne sont point nés pour le trône. Que ne suis-je né du moins dans le siecle éclairé où vous devez régner ! Je n'aurois eu qu'à appliquer au systême du gouvernement ces principes féconds, tous détaillés, tous présentés avec cet éclat que ne soupçonnoit pas même le siecle où je vivois : j'aurois moins erré sur le choix des moyens ; j'aurois donné moins d'attention à ce qui ne méritoit que le mépris ; j'aurois senti ma force véritable. Je l'ai ignorée, & cependant j'ai été long-tems vainqueur & redoutable. Les revers m'ont appris ce que les hommes m'avoient caché ; j'ai découvert dans l'adversité ce que soixante années n'avoient pu m'apprendre. J'ai vu qu'il falloit au trône une base raisonnée ; il étoit trop tard ; la mort vint déchirer mon diadême. Si les dieux renouoient le fil de mes jours, au lieu de porter le nom de grand, j'ambitionnerois celui de sage ; je connoîtrois qu'il est un art de régner, que cette étude profonde ne se puise point dans les cours, mais dans les pensées des hommes qui aiment le genre humain & qui ont plaidé sa cause à la face de l'univers. Vous devez être un jour à la tête du plus heureux gouvernement ; vous aurez à conduire un peuple actif & docile, quelquefois fier, jamais intraitable, brave, fidele, toujours bon, adorant ses rois, même avant de les connoître ; c'est à vos regards à féconder ses talens & ses vertus. Un coup-d'œil du maître suffira pour les enflammer d'un feu nouveau ; vous n'aurez qu'à vouloir, & vous remuerez tous les cœurs...

Le jeune prince s'inclina pour embrasser cette ombre sacrée ; mais aussi-tôt elle rentra dans le sein de la terre. Tout ému, il se rejeta dans mes bras, comme pour recevoir quelque consolation de l'immense fardeau déposé entre ses mains. Je lui dis : Prince, l'histoire fidelle de ce grand roi, bien méditée, est un phare lumineux pour tous ses successeurs ; ses fautes sont éloquentes. Que puis-je y ajouter ? Vous êtes dans un champ où la raison a fait croître de grandes vérités ; les grandes vérités une fois connues, excitent dans les cœurs bien nés une certaine chaleur mêlée d'admiration & d'amour. En les adoptant, vous aurez préparé à la législation la route la plus sûre & la plus facile. Qui est-ce qui parle avec force au peuple ? Qui est-ce qui le fait obéir ? Qui lui rend la soumission chere & lui en fait un devoir sacré ? Qui l'oblige à faire sans effort les sacrifices les plus rares ? C'est la raison publique, c'est elle qui parle & qui persuade. Voilà le maître absolu qui doit monter sur la tribune ; chaque citoyen saisira pour lors avec avidité ce qui sera relatif aux intérêts de la patrie, & les esprits seront éclairés, les cœurs puissamment remués, & les volontés entraînées par une puissance d'autant plus forte qu'elle n'aura rien d'arbitraire.

Consultez cette volonté générale ; faites sentir moins votre pouvoir que celui de la loi. Les lumieres sont généralement répandues, & vous devez vous en féliciter. Rien de si facile à bien gouverner qu'un peuple qui pense ; il a des principes, il connoît ses devoirs, il est une barriere qu'il ne rompt jamais. Vous êtes maître d'exalter en lui le sentiment vif de l'honneur, & de le porter aux plus grandes choses ; pour cet effet, que vos regards distinguent les talens avant les richesses, les vertus avant la naissance, le commerce & l'industrie avant les arts frivoles. Respectez dans chaque citoyen le courage, l'intégrité, & cet enthousiasme que lui inspire l'amour du bien public ; qu'aucun état ne soit avili, afin que chaque homme soit content. Vous n'aurez guere de tristes préjugés à combattre ; vous êtes dans un tems où vous pourrez beaucoup

oser sans porter de préjudice à la vaste machine de l'état. Le siecle a cette maturité où, pour cueillir, on n'a besoin que de porter la main au fruit. Votre raison se joignant à la raison publique, aura sur tout une force extraordinaire. Des tyrans ont adopté cette maxime, ***divise pour régner***; adopté celle-ci, plus juste & plus vraie, ***anoblissez vos sujets, pour qu'ils vous aiment davantage, & que vous soyez plus fort par eux.***

Le génie de chaque siecle, dans tous les tems, a maîtrisé jusqu'aux souverains. Prince, connoissez le vôtre : il est aujourd'hui deux maîtres de l'univers, ***le pouvoir*** & ***le génie***; vous tenez le premier; l'autre se présente à vous pour vous servir : daignez le faire asseoir à vos côtés; ayez alors ce despotisme vertueux qui agit avec fierté & sans reculer d'un pas, lorsqu'il est question des intérêts de l'humanité, qu'il faut souvent servir malgré elle. Je ne vous parle point de récompense; il n'en est point d'assez digne sur la terre pour l'homme qui fait le bonheur des hommes... Je m'éveillai en prononçant ces paroles, & dans l'espérance de voir mon songe se réaliser un jour (*).

IDYLLE.

C'est une jeune fille qui parle.

L'Astre du jour renaît, & vainqueur de la nuit,
Dans les airs épurés déja son char reluit ;
Il dore de ses feux le sommet des montagnes
Et la cime des pins qui peuplent les campagnes:
Ces flots précipités, qui roulent en torrens,
Réfléchissent l'éclat de ses rayons naissans.
Acheve, ô lente nuit, de replier tes voiles!

(*) J'ai publié ce songe en 1768.

Soleil, que ta ſplendeur diſſipe ces étoiles!
Feux follets, qui trompez l'incertain voyageur,
Plongez dans les étangs votre éclat ſéducteur!
O ſoleil, dieu des cieux! dont la vive lumiere
Enfante les beautés de la nature entiere,
Qui répands dans les airs une douce chaleur,
Qui ſur ſa tige heureuſe épanouis la fleur,
Reçois le pur encens de mon premier hommage.
L'aurore d'un beau jour eſt ton plus bel ouvrage.
Soleil, hâte ta courſe, & preſſe ce moment
Où tes traits radieux m'annoncent mon amant.
Auprès des malheureux la piété l'enchaîne:
Voici, voici l'inſtant qui vers moi le ramene.
Fleurs, dont la froide nuit condenſe les vapeurs;
Exhalez devant lui vos plus douces odeurs.
Brillez à ſes regards du feu qui vous colore;
Courbez-vous ſous les pas du mortel que j'adore.
Je ne ſais: mais, ô dieux! l'heureuſe volupté,
Qui de ſon rayon pur amollit ma fierté,
De ſon ſourire aimable embellit la nature.
Ce bocage eſt plus verd, & cette onde eſt plus pure.
De plus riches attraits ces champs ſont couronnés.
Tendre amour, que tout plaît à mes ſens étonnés!
Cet air délicieux, qu'à longs traits je reſpire,
M'apporte les parfums de Flore & de Zéphire.
Ah! c'eſt ſans doute ici, c'eſt dans de ſi beaux lieux
Que le bonheur vanté deſcend du haut des cieux...
Mais quel tourment ſecret & quel trouble m'agite?
Quel poiſon inquiet dans mon ame s'irrite?
L'eſpoir de mes beaux jours ſeroit-il donc trompé?
La nature pâlit... le charme eſt diſſipé.
Douce félicité, tu n'es que paſſagere;
Tu fuis comme un zéphir ſur une aile légere.
Mon attente eſt trahie... Inſupportable effroi!
Il ne vient point... Qui donc le retient loin de moi?
Quel devoir plus ſacré que de voir une amante,
Que d'apporter la paix à ſon ame tremblante,
Que de calmer l'ennui d'un trop ſenſible cœur?
Fuyez, ſoupçons jaloux; vous perdez le bonheur.

Ces ſentimens honteux étouffent la tendreſſe.
Tel on voit le lierre : il rampe avec baſſeſſe ;
S'il embraſſe le chêne, il monte autour de lui,
Et deſſeche le tronc qui faiſoit ſon appui.
Je connois mon amant, ſon cœur tendre & fidele.
Loin du faſte des cours, où le luxe étincele,
Il a cherché la paix en cet aſyle heureux,
Où nos deux cœurs unis brûlent des mêmes feux.
C'eſt ce front ingénu, le tableau de mon ame,
Ou plutôt c'eſt mon cœur qui le touche & l'enflâme.
Ma ſuperbe rivale, en volant ſur ſes pas,
Étale vainement l'orgueil de ſes appas :
La volupté l'anime, & non pas la tendreſſe.
Il fuit des faux plaiſirs la coupe enchantereſſe.
Eh! ſeroit-il ſéduit par cet art impoſteur
Qui détruit l'incarnat de la tendre pudeur ?
Que ſais-je ! il feint peut-être, & conſommant ſon crime,
De ce piege odieux je deviens la victime.
Hélas ! puis-je ignorer les préjugés cruels
Dont, pour mieux nous tromper, ſe ſervent les mortels ?
Ils n'ont que du mépris pour un ſexe timide.
Dans leurs plus vifs tranſports l'impoſture les guide.
S'ils baiſſent devant nous leurs fronts humiliés,
Si dans leurs vains ſermens ils tombent à nos pieds,
C'eſt pour mieux ſignaler leur tardive vengeance,
Contens de voir couler les pleurs de l'innocence.
Hélas, n'ont-ils pas mis dans le rang des vertus
Le courage féroce & ſes cruels abus,
Et la gloire ſanglante, & l'ardent fanatiſme,
Et la ſoif des combats, qu'ils nomment héroïſme !
Qui d'eux, en s'érigeant une divinité,
A dreſſé des autels à la fidélité ?
S'ils aiment, les ingrats, dans leur ſubtile adreſſe
Ils cherchent à ſurprendre un moment de foibleſſe.
Leur vanité triomphe... Injuſte que je ſuis !
Où mon eſprit s'égare & cherche des ennuis !
En ce vallon paiſible il va bientôt ſe rendre :
S'il eſt poſſible, hélas ! je le verrai plus tendre.
Enfin, je le verrai... J'éprouvai mille fois
Qu'auſſi-

Qu'aussi-tôt qu'il approche & que je l'apperçois,
Un doux calme renaît dans mon ame agitée ;
J'efface toute plainte, & d'amour transportée,
J'oublie & mes douleurs & mon ressentiment ;
Je ne sais qu'être heureuse auprès de mon amant.
Cependant si, tandis que mon amour l'excuse,
Il trahissoit un cœur qu'un tendre espoir abuse ;
Si dans les bras d'une autre... arme-toi, ciel vengeur ;
Que l'univers entier respire ma fureur !
Qu'il périsse!.. Que dis-je! arrête-toi, vengeance ;
Que ces vœux effrayans meurent dans le silence.
O terre ! n'ouvre point tes gouffres sous ses pas !
Laisse ce monstre en paix... & qu'il ne meure pas.
Qu'il vive, qu'il commette encor de nouveaux crimes!
Qu'il arrache des pleurs aux crédules victimes.
Si le ciel irrité sur lui lance ses feux,
Qu'une autre infortunée enfante de tels vœux.
Mais mon œil l'apperçoit... D'une course légere
Il franchit le sommet de ce mont solitaire.
Ses regards inquiets tombent de toute part ;
Il me voit... il sourit... Ah! j'entends son regard.
Aux transports les plus doux quand mon ame est en proie,
Dieux! ranimez mes sens... Je succombe à ma joie.

BONS ROIS.

UN homme du seizieme siecle avoit mis dans la rondeur d'un denier les noms de tous les bons princes anciens & modernes : il y avoit encore de la place.

Je voudrois que l'on renouvellât de nos jours cette imagination plaisante, qui a du sel, & qu'on fît de ce beau denier une monnoie courante.

Le résultat de l'histoire ancienne & moderne tiendroit, pour ainsi dire, dans cet étroit espace. Quel laconisme philosophique !

O denier couvert du nom des bons rois, tu effacerois

à mes yeux les plus beaux quadruples, & je te porterois à ma boutonniere !

Mettons-nous tous ensemble à composer ce rare denier. Récapitulons, & voyons les noms qui seront admis, les noms qui seront rejetés. Cet ouvrage ne sera pas volumineux; mais combien il demande un esprit, juste, éclairé!

J'aime ces belles paroles de Montesquieu : La clémence est la qualité distinctive des monarques; les monarques ont tant à gagner par la clémence, elle est suivie de tant d'amour, ils en tirent tant de gloire, que c'est presque toujours un bonheur pour eux d'avoir occasion de l'exercer.

Ne tardons pas, mes amis, à frapper notre rond denier; qu'il devienne la médaille de la postérité; qu'il nous tienne lieu de ces bronzes que l'antiquaire oisif accumule, & qui offrent les physionomies dures de ces rois méchans, dont le genre humain ne fut soulagé que par la bienfaisante faux de la mort.

HOSPITALITÉ.

CHez les anciens Romains, on entroit dans une maison comme on entre dans un temple; on alloit s'asseoir à la table, on y mangeoit : le maître se levoit pour vous recevoir. Dès-lors on étoit dans un asyle sacré; l'hôte vous auroit reconnu pour son plus cruel ennemi, qu'il n'eût point violé la loi de l'hospitalité. Chez les Indiens, on voit à-peu-près la même chose. Cette coutume a je ne sais quoi de noble & d'attendrissant, qui rend l'enfance des sociétés bien plus touchante que leur âge mûr. Quel usage plus simple & plus auguste des biens qu'a dispensé le Créateur? Et que représentent nos auberges semées sur les routes, en comparaison de ces institutions pieuses, qui étoient, pour ainsi dire, sous l'œil des dieux?

Je trouve encore chez les anciens une chose admirable & que je ne vois nulle part; c'est la *couronne civique*, donnée à celui qui sauvoit la vie à un citoyen. Quoiqu'on soit assez heureux de faire une pareille action, & qu'elle porte sa récompense avec soi, c'étoit une belle couronne à porter que celle-là.

GEORGE DANDIN.

J'Ai vu aujourd'hui la représentation de *George Dandin* par les comédiens ordinaires du roi. Cette comédie pouvoit n'être pas licencieuse du tems de Moliere; mais aujourd'hui (j'en appelle au commentaire public du parterre & des loges) c'est bien la piece la plus indécente & la plus scandaleuse que la corruption raffinée puisse offrir pour enhardir le crime d'adultere, & ridiculiser l'honnête homme trompé.

Don Japhet d'Arménie, vieille scaronade, du moins scandalise; mais ici tout le parterre complice applaudit à la perfidie ingénieuse de l'épouse, & semble être de moitié dans ses stratagêmes pour rire & se moquer de l'époux.

George Dandin me paroît une des pieces à proscrire du théatre, si l'on ne veut pas que l'adultere soit regardé publiquement comme une gentillesse, puisqu'on ose en donner des leçons aussi peu équivoques sur la scene françoise qu'on dit épurée, & que le *Mercure* la proclame comme une école de mœurs.

Moliere cesse souvent d'être philosophe, pour mettre les rieurs de son côté: il fait tomber alors la plaisanterie sur des choses sérieuses; mais il n'y a rien de si sacré qu'on ne puisse tourner en ridicule. Il n'y a de rire doux & profond que le rire que la morale avoue; &, que ce mot ici n'effarouche point, la morale est gaie & susceptible d'être revêtue des plus brillantes couleurs:

elles feront toujours plus durables que celles dont on pare le vice.

Heureux donc Moliere, heureux ce grand homme, si toutes ses pieces ressembloient au *Tartuffe*, à l'*Avare*, au *Malade imaginaire*; si à la peinture vivante & agréable des caracteres il avoit su unir plus constamment le talent d'enflammer notre amour naturel pour la vertu, & d'augmenter notre horreur pour le vice; si au bon-sens & à la profondeur de ses observations il avoit su joindre l'art de perfectionner la science des mœurs!

Après la représentation de *George Dandin*, l'on a annoncé *Phedre* pour le lendemain. Je ne saurois m'accoutumer à la passion incestueuse de Phedre, revêtue des plus brillantes couleurs. Cette déclaration d'amour, faite à son beau-fils, doit enflammer les joues de la pudeur, & faire rougir toute personne de son sexe. Ses fureurs, lorsqu'elle apprend l'arrivée de son époux, révoltent le sens moral. Je ne sais à quoi peut servir le tableau de cette passion effrénée, exposée sans ménagement sous le regard de tous les âges. A peine les tribunaux admettroient-ils de pareilles images, & on les offre en plein théatre. *Phedre* est encore une de ces pieces dont la représentation devroit être interdite, parce que les détails du poëte donnent l'idée d'un déréglement qu'il feroit mieux de couvrir d'un voile.

Que ne feroit-on pas de la poésie dramatique, si le législateur, plus attentif au choix des sujets, savoit l'employer à propos, s'il livroit au poëte ses loix, en lui disant: colore ces saintes effigies de la raison publique, & fais que tout le monde les adopte de cœur & d'esprit; emploie l'énergie de ton art pour imprimer la dignité à tout ce que doit respecter & chérir un peuple!

Alors le poëte, élevé par ce grand objet, enflammé par la beauté du sujet, rencontreroit les images propres à animer les décisions de la patrie; & revêtue de tous les charmes de l'éloquence, la loi utile feroit bientôt gravée dans tous les cœurs.

Alors la poésie théatrale, prenant un ton grave & solemnel, s'éloigneroit de ses formes vicieuses, & rejeteroit une imitation puérile.

Ces personnages antiques & rebattus, qui reviennent pour nous entretenir d'incestes & de parricides, feroient place à d'autres qui nous inspireroient les idées dont nous avons besoin. La poésie, d'accord avec la législation, feroit naître certaines maximes fondamentales, certaines notions directrices, qui épureroient le code des loix & les mœurs nationales.

Le propre des beaux-arts n'est-il pas de donner à nos idées une tournure plus noble, & à notre esprit un caractere plus relevé? La poésie dramatique n'est-elle pas faite pour développer en nous les idées de l'utile, du beau, de l'agréable, dont nous portons tous le germe? Voilà un emploi digne d'un écrivain.

PHYSIONOMIE.

O Visage de l'homme, ô miroir plus vrai, plus expressif que son geste, son discours & même son accent, tu peux te déguiser quelquefois; mais tu ne peux éteindre ce rapide éclair qui part de l'ame: il a un cours involontaire, il brille dans les yeux du fourbe même, il le sent & tire le rideau; il voudroit commander à son ame, mais elle s'est échappée, elle a percé ses enveloppes, elle s'est laissé voir à nu.

Le poëte doit croire à la physionomie: tout considéré, elle est moins fautive que toute autre apparence. On forme son langage, ses manieres, son ton, son attitude, son style; mais la physionomie, moulée, pour ainsi dire, par le caractere intérieur, est indestructible comme lui.

L'ame imprime à la figure un caractere qu'elle modele à sa façon. Qui ne sait distinguer, dans le feu des yeux & la finesse du sourire, un homme d'es-

prit d'un sot? Celui-ci n'a-t-il presque pas toujours un masque épais qui le fait deviner au premier coup-d'œil? Souvent une charmante figure ne fait point pardonner & la mal-adresse & la pauvreté de l'esprit. Madame de Sévigné admiroit dans une société un beau garçon qui ne disoit encore mot : il vint à ouvrir la bouche, & lâcha deux ou trois sottises. *Je crus lui voir pousser des cornes au front*, s'écrie dans son style animé la spirituelle femme que je viens de citer.

Quelle est la structure intime & délicate qui fait monter le rouge de la pudeur, l'allume & lui donne une autre nuance que celle de la colere : qui nous fait pâlir de joie & de frayeur, qui donne un pleurer doux, un rire amer? Quels sont les admirables ressorts de ces mouvemens?

Le physionomiste Campanella a fait des observations exactes sur les visages humains. Quand il vouloit pénétrer l'intention de ceux à qui il avoit à faire, il composoit l'habitude de son corps aussi exactement qu'il le pouvoit sur celle de la personne.

En copiant leur geste & leur air de tête, il observoit quel tour d'esprit prenoit alors sa pensée : sa pensée, à ce qu'il prétend, lui représentoit la passion qui animoit ceux dont il imitoit l'extérieur. Sans doute cela ne pouvoit manquer d'être très-fautif; mais il est sûr qu'il y a un rapport entre le geste du corps & la passion qui le domine.

AMOUR.

Passion définie dans tous les tems, peinte de diverses couleurs & encore inconnue, malgré le tableau des plus grands maîtres.

Instinct violent qui rompt les plus puissantes barrieres; passion exclusive qui méconnoit elle-même sa fougue & son audace.

C'eſt ce qu'il y a de plus fort dans la nature, c'eſt le lévier qui porte le cœur humain à toutes les extrêmités.

La force & l'activité de cette puiſſance productrice ne conſultent guere nos loix & nos inſtitutions. La nature lui a confié le dépôt & la garde des générations futures ; elle marche à l'accompliſſement de ſes loix ſouveraines, & les digues qu'on oppoſe à ſon cours ne font que changer l'inſtinct en fureur, au lieu de le détruire.

L'amour imprime à l'ame un nouveau caractere ; elle reçoit par lui une trempe de douceur & d'humanité. Il eſt toujours farouche ou dur l'homme qui s'écarte de ſes plaiſirs. Son cœur qui s'échauffe, ſe durcit ; il n'eſt plus diſpoſé à la compaſſion ; il eſt inacceſſible à la pitié. Voulez-vous voir le dernier terme de l'aviliſſement ? conſidérez dans les ferrails ces êtres dégradés ; leur ame eſt mutilée comme leur corps ; de tous les eſclaves ce ſont les plus vils & les plus cruels : de tous les ſentimens morts dans leurs cœurs, il n'y reſte que la baſſeſſe & une rage ſourde qui fermente & s'accroît : ils ne jouiſſent plus qu'autant que les cris & les larmes des victimes ſympathiſent avec l'affreuſe jalouſie qui les ronge : ils ont ſoif des douleurs d'autrui pour adoucir les leurs : il faut qu'ils voient des malheureux pour ceſſer un moment de l'être ; ils triomphent, lorſqu'ils écraſent un objet ſenſible, ſous ce même deſpotiſme qui leur a été ſi funeſte.

L'amour produit le plus grand plaiſir qui puiſſe interroger les ſens ; il eſt vif chez preſque tous les hommes ; chez quelques-uns d'entr'eux il monte juſqu'au raviſſement, juſqu'à l'extaſe, juſqu'à la fureur, ſi ce mot peut s'employer pour peindre les tranſports de la volupté ſuprême.

L'amour eſt le roi de l'empire qu'occupe l'imagination ; c'eſt là qu'il regne, qu'il crée ou détruit les objets, qu'il produit des effets extraordinaires. Sans l'imagination qui diviniſe la beauté, l'émotion ſenſuelle, miſe dans la balance, ſe réduiroit à bien peu de choſe.

Le foyer de l'amour eſt au centre de l'homme paſſionné ; mais ſi ce feu qui doit ſe partager entre deux êtres & ſe jouer entre leur-ſurface, ſi ce feu reſte dans le ſein d'une des deux victimes, il brûle, il dévore.

C'eſt le premier mouvement d'une ame tendre & pure : tandis que les autres paſſions concentrent l'homme en lui même, l'amour le fait vivre dans un autre, éteint le farouche intérêt perſonnel, pour lui révéler les jouiſſances que donne le plaiſir de ſervir ce qu'on aime.

La débauche eſt née de l'ennui, du vuide de l'ame, de l'égoïſme, de l'impoſſibilité de s'occuper, de concevoir de grandes idées & des ſentimens nobles. L'amour, qui eſt ſon contre-poiſon, eſt compagnon de la force, du courage, des grandes entrepriſes, & l'on compte peu d'hommes de génie qui n'aient laiſſé dans leurs écrits quelque trace de la douce flamme qui les a ſoutenus dans leur carriere.

Cette ſenſibilité précieuſe, ce beſoin d'aimer, qui anime & vivifie tous les êtres, eſt une vertu ; car en nous détachant de nous-mêmes, elle nous accoutume à nous attacher davantage aux autres : elle affoiblit l'orgueil & adoucit la férocité. Le bien conſtant que cette paſſion procure, fait excuſer les accidens qu'elle cauſe. Peut-être qu'au moment de ſa plus grande activité elle remplit l'ame toute entiere : mais ce moment de vertige ne dure pas ; l'amour ne peut ni endurcir les cœurs, ni détruire les vertus civiles ; l'amant devient époux, pere, & conſéquemment ſe lie davantage au titre de citoyen.

L'amour communique ſon ſentiment aimable & généreux à tout ce qui le touche ; il inſpire des penſées vaſtes & élevées, & l'on reconnoît juſque dans les écrits qui ſurvivent au trépas, ſi leur auteur a ſu aimer ; il s'exhale de ſes productions une chaleur douce & pénétrante.

L'amour féconde plus ſouvent nos vertus que nos vices ; le cœur échauffé s'améliore. Après un court inſtant de délire, il eſt formé. L'homme devient plus ſen-

fible, plus fage; il conferve fa bonté, & n'a perdu que quelques momens abandonnés au plaifir.

Le véritable amour n'habite point dans les ames baffes & rétrécies, ou il les change bientôt ; mais le plus beau triomphe qu'il remporte c'eft de terraffer la débauche, ce monftre qui prend fon mafque pour avilir notre ame, & obfcurcir nos meilleures qualités.

Ce qu'il y a enfuite de meilleur dans l'amour que fe portent deux êtres, c'eft l'amitié, qui néceffairement y demeure comprife. L'amour n'eft refpectable & puiffant que par elle : par la loi de nature on aime le premier objet dont la vue nous frappe ; mais c'eft la réflexion, le fentiment, l'amitié, la confiance enfin, qui nous lient à cet objet. Tout fe réunit dans un feul & même foyer : fans cette affection fentimentale, le feu de la paffion phyfique s'évapore & fait même place au dégoût. Delà vient que la beauté eft quelquefois délaiffée, & que toute femme, même la plus laide, peut infpirer un fentiment tendre & durable.

VIEILLESSE.

QU'un financier concuffionnaire vieilliffe & perde tout le feu de fon âpre génie, il n'y a pas de mal à cela : mais figurez-vous Newton retombant en enfance, & n'ayant plus la moindre idée des vérités fublimes qu'il a découvertes ; quelle humiliation pour la nature humaine !

La vieilleffe, ôtant aux organes leur force & leur reffort, change du moins en mort douce & tranquille, ces morts douloureufes & violentes, où la vie lutte avec effort contre la deftruction, où la convulfion naît de ce combat terrible. Il n'en eft plus ici : c'eft un flambeau dont la lumiere tremble, vacille, s'évapore & s'éteint.

La nature, à notre infu, fait nous réfigner, & nous

facilite ce paſſage par des gradations lentes & imperceptibles. L'habitude de vivre éloigne l'idée de la fin de ſa carriere ; on y touche, & l'on croit avoir encore un long eſpace à parcourir. L'eſpérance même devient plus vive à meſure que le terme avance. Un vieillard de quatre-vingt-quinze ans ouvre la gazette, & y lit qu'un homme a vécu cent dix-huit ans ; il ſe flatte d'un ſemblable privilege, & il ſe confirme dans cette idée, en liſant, porte cloſe, l'*Almanach des Centenaires.*

Cependant, ſans la mort qui, douce & charitable, vient délivrer le vieillard de la progreſſion inévitable des loix du mouvement, il ſe trouveroit enſeveli dans ſon propre corps : les canaux qui s'obſtruent, les fluides qui s'épaiſſiſſent, les cartilages qui s'oſſifient, les muſcles qui ſe roidiſſent, le ſang qui ſe deſſeche, tout métamorphoſeroit en ſtatue ce corps autrefois ſi ſouple, ſi flexible ; & ſon ame, rendue captive par le principe terreux de la vieilleſſe, ſoupireroit dans une froide maſſe, & crieroit après ſa délivrance.

Nous ſommes conduits à la vieilleſſe par une pente inſenſible ; nous perdons nos goûts, nous oublions nos beſoins, avec la faculté de les ſatisfaire. Ce qu'on eût regardé dans la jeuneſſe comme des privations, n'en ſont plus alors : le cœur qui deſiroit beaucoup, deſire peu ; il ſe fait un nouveau monde de l'eſpace étroit qu'il occupe ; cet eſpace lui ſuffit. Il lui falloit de vaſtes projets : aujourd'hui une robe-de-chambre, le caquet d'une voiſine racontant les nouvelles du quartier, remplacent les deſſeins ambitieux.

Ce que la vieilleſſe a de fatal, c'eſt qu'elle fait entrer dans notre cerveau les idées dont nous étions le plus éloignés ; c'eſt qu'elle éteint en nous le ſentiment, l'amour des nôtres ; c'eſt, diſons le mot terrible, qu'elle nous ôte les vertus qui tiennent à la ſenſibilité.

Quand tu as vu quelque tour du rouage de l'univers, tu as tout vu, dit Montaigne, *la nature ne fait plus que recommencer.* Je ne ſais, il y a dans ces mots un arrêt tout-à-la-fois plaiſant & ſolemnel.

La philoſophie, que l'on dédaigne dans les années

brillantes de la vie, vient offrir ſes ſecours à la vieilleſſe ; elle eſt ſeule, & délaiſſée. Heureux alors le ſage qui a cultivé ſon eſprit ! Il retrouve autour de lui ces jouiſſances que les années n'ôtent point. Pourquoi la plupart des vieillards ſont-ils chagrins & de mauvaiſe humeur ? C'eſt qu'ils n'ont jamais appris à vivre avec eux-mêmes ; ils ne ſe ſont point créé des reſſources pour cet âge rigoureux ; ils ont cru, en amaſſant une grande fortune, avoir pourvu à tout ; ils n'ont travaillé que pour des héritiers avides & ingrats.

L'homme qui a ſu orner ſon eſprit, jouit dans ſa vieilleſſe des fruits de l'étude : preſque tous les gens de lettres terminent leur carriere par des ouvrages gais & plaiſans. Le ſecret de la vie humaine leur eſt, pour ainſi dire, dévoilé : ils ſourient du paſſé, & de ces paſſions qui les agitoient ; leur tête, éclairée par pluſieurs faits, devient un creuſet où tout s'eſt épuré ; ils lancent la ſaillie ſur ces mêmes objets qui leur avoient paru ſi graves, ſi importans ; ils ſemblent avoir trouvé la véritable proportion des choſes.

Autant le vieillard qui n'a ſongé qu'à l'or paroît ſtupide & déja enfoncé dans la nuit du tombeau, autant le vieillard inſtruit brille au milieu de ſes nouveaux contemporains : ſon ame, perfectionnée par l'expérience d'une longue vie, ſemble receler plus de lumiere lorſqu'elle n'a plus qu'un pas à faire pour entrer dans le ſéjour de la vérité. Il compare deux ou trois générations, il rapproche des époques éloignées ; & s'il manie encore la plume, la piquante ironie a pris la place de l'aigreur. La critique du jeune-homme eſt ordinairement dure, altiere, emportée ; celle du vieillard eſt enjouée & légere.

Si l'on étoit ſûr de mourir jeune, on pourroit ſe diſpenſer du ſoin de cultiver les lettres ; mais comme on peut vieillir, il eſt important de ſe créer de loin cette inépuiſable reſſource, lorſque le monde nous abandonnera & que nous nous trouverons ſeuls au milieu d'une nouvelle génération.

Que deviennent à ſoixante ans la jolie femme &

l'homme à la mode ? L'ennui les tue. Entendez cette censure amere du présent, qui cache les regrets du passé, & qui accuse l'emploi d'une vie frivole.

On les fuit, on n'a pas tort. Comment estimer un vieillard dont la tête est encore vuide après tant d'années, qui n'a su rien voir, rien retenir, lorsque le spectacle de la nature s'est tant de fois renouvellé sous ses regards; qui ne peut pas parler à la génération naissante, ni distribuer les leçons de l'expérience ? On détourne les regards de cet être malheureux, parce qu'il n'a pas su mettre à profit cette foule d'événemens qui ont passé sur sa tête avec une indifférence honteuse.

Préparons-nous de bonne heure à la vieillesse : que les lettres consolatrices, les arts, la gaieté, l'amitié embellissent l'hiver de notre vie. Douce amitié, c'est dans cet âge qu'on sent ton prix inestimable ! Heureux qui termine sa carriere dans les bras de son ancien ami !

Si nous avons perdu ce trésor, créons-nous du moins quelques occupations utiles. La Fontaine représente un octogénaire plantant des arbres. Comme cette image est touchante !

> Mes arriere-neveux me devront cet ombrage.
> Eh quoi ! défendez-vous au sage
> De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
> Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.
> J'en puis jouir demain, & quelques jours encore...

DE LA CAMPAGNE.

IL n'y a que le charme puissant & secret de la campagne, qui ait un empire constant & universel sur le cœur de l'homme ; vainement les créations du luxe voudroient usurper ce pouvoir ; pénibles & apprêtées, imparfaites dans leurs effets, brillantes & froides, elles

laissent un vuide qui fait encore soupirer à la suite des efforts, des recherches & des combinaisons des artistes. La campagne simple & magnifique a un attrait inépuisable ; ses traits rians se reproduisent à mesure que l'œil les détaille ; ses avantages se multiplient à mesure que l'on apprend à les connoître ; & le cœur que n'a pu remplir le faste des cours, le tumulte des fêtes, les décorations artificielles, repose délicieusement dans les belles & solitaires retraites de la nature.

C'est là que l'homme peut se contempler en silence, jouir de lui-même, apprécier le tems & l'existence, rendre pleins des jours que l'on dépense ailleurs avec une folle prodigalité. Débarrassé du poids importun des affaires, loin de la gêne & de la sollicitude des sociétés, il n'a plus cette inquiétude secrete qui ronge l'ambitieux poursuivant le fantôme de la fortune dans l'air empoisonné des villes ; il éprouve ce calme, ce repos égal & profond qu'enfante le sentiment de la liberté ; c'est par elle qu'il trouve la richesse dans l'aisance, la sagesse dans la modération, le trésor du tems dans son emploi, les jouissances enfin sans repentir.

Malheureux l'homme qui, corrompu par le tumulte des villes, trouve la campagne silencieuse & morte ! A coup sûr, le germe du bien est étouffé en lui. La campagne est éloquente pour l'ame saine ; elle est animée pour le cœur sensible ; elle entretient la paix de l'ame, & la rétablit même quand elle est troublée ; elle écarte les passions orgueilleuses & petites, tourment des hommes livrés au tourbillon du monde ; elle calme ces convulsions orageuses que la cupidité fait naître. La campagne est mere des sentimens honnêtes ; & indépendamment des avantages physiques qu'elle procure, tels que les alimens sains, la tranquillité, la pureté de l'air, qui restituent ou entretiennent les forces de la santé, elle a des avantages moraux très-remarquables : les vices honteux s'écartent d'eux-mêmes de ces asyles où les bois, la verdure, les prés, les haies fleuries semblent enfermer les goûts simples & les vertus paisibles.

La campagne ! Les poëtes l'ont chantée, les peintres

l'ont tranſmiſe ſur la toile, les philoſophes l'ont préconiſée; plus heureux celui qui, amant de ſes attraits, la contemple, ſait jouir de ſes tréſors divers, & conſerve ſes mœurs pures, en reſpirant l'air balſamique des fleurs, & en foulant chaque matin les plantes odoriférantes!

Qui n'a ſenti le beſoin de la viſiter, du moins à la renaiſſance des beaux jours, quand le verd tendre des gazons, le premier chant des oiſeaux, les rayons plus actifs du ſoleil, hâtant la végétation, appellent l'être le plus indifférent pour admirer la main agiſſante & cachée, qui étend l'herbe touffue, développe les germes, pare les ſommités des arbres de boutons déja impatiens de s'ouvrir, & qui vont jeter bientôt à travers le feuillage les fleurs & les fruits!

O tableau enchanteur! ô ſpectacle plus intéreſſant que tous ceux que l'art pourroit offrir! Qu'il eſt doux d'aller cueillir le premier bouquet de violettes le long du ruiſſeau ſerpentant ſur la pelouſe, & d'appercevoir, le pied mouillé par la roſée fraîche & brillante, dans cette aurore d'un beau jour de printems, la ſuite des beaux jours qui doivent naître encore & perpétuer les plaiſirs innocens de l'homme!

C'eſt à la campagne que les écrivains acquierent plus de nobleſſe & d'élévation dans les idées, deviennent plus forts & plus touchans; c'eſt là que ſe compoſent les ouvrages généreux, c'eſt-à-dire, ceux qui embraſſent le plan de la félicité publique. A la campagne, on ſonge néceſſairement à la plus nombreuſe portion du genre humain; on la voit, on l'a ſous les yeux, on l'apperçoit courbée ſous le travail & exerçant les arts de premiere néceſſité, ces arts primitifs qui réveillent & rappellent toujours des idées ſimples, génératrices des grandes idées; tandis que dans les villes les arts, trop raffinés peut-être de nos jours, tombent dans les formes minutieuſes, & n'ont d'autre but que de récréer un inſtant l'œil dédaigneux des riches.

Dans les cités populeuſes, on écrira les romans voluptueux, les petits vers élégans & légers, les comédies maniérées; mais l'*Hiſtoire naturelle*, l'*Emile*, l'*Hiſ-*

toire du Commerce des deux Indes, toutes ces grandes compofitions qui honorent notre fiecle, femblent avoir été tracées fous le point de vue des hameaux & de la cime vacillante des forêts féculaires.

Les villes offriront-elles jamais dans leur uniforme enceinte ces fcenes raviffantes qui prêtent tant au pinceau du poëte, & non moins à la méditation du philofophe, lorfque les nuages colorés fe fondent & fe marient avec la tête arrondie & fuperbe des arbres les plus élevés, lorfque les rayons qui s'échappent en traits étincelans, étalent, par leur prodigieufe réfrangibilité, ce que l'aftre du jour a de plus pompeux & de plus éblouiffant ; quand la lumiere, devenue plus ardente, transforme tout-à-coup un payfage en un autre payfage, tant fa teinte eft chaude & vigoureufe ; quand les lieux, en ces trop rapides inftans, font métamorphofés à l'œil même du propriétaire qui s'en étonne & ne reconnoît plus l'endroit qu'éclairoit, le matin, le doux & paifible rayon de l'aurore, tant la magie des couleurs eft vive & frappante, tant elle imprime aux mêmes objets une diverfité magnifique & non moins admirable !

Et le foir, quand le lac paifible répete le front de la lune, fa lumiere argentée & le brillant des étoiles ; quand les nuages légers qui l'environnent, paffent en mobiles images dans le miroir des eaux, fous les pieds du contemplateur ; qu'il entend dans le lointain le cri prolongé de quelqu'oifeau nocturne ; qu'il voit le flot tremblotant, mais uni, reproduire le payfage frais d'alentour ; dans quel lieu rencontreroit-il un repos plus abfolu, une paix plus douce ? où éprouvera-t-il mieux le fentiment voluptueux d'une rêverie indéterminée ?

Et le matin, quand l'athmofphere s'épure, que les nuages qui s'argentent font épars fur l'horizon comme des flocons de laine, qu'il voit le laboureur déja dans les champs, pefer fur le foc, brifer la mouffe & diriger le fillon droit & profond, d'où fortiront les épis dorés, ne fourit-il pas de joie devant les germes de la fécondité, confiés au fein maternel de la terre ?

Aveuglement infenfé ! Ce cultivateur qui, par un

travail journalier & renaiſſant, fait ſur la nature les plus nobles conquêtes, qui, créant les objets de premier beſoin, contribue plus qu'un autre citoyen à la ſplendeur, à la proſpérité, à la force, à la vie de l'état, humilié par l'arrogance oiſive & inſolente, voit ſes mains laborieuſes, qui conduiſent le ſoc de la charrue & manient la beche nourriciere, avilies & reléguées dans la derniere claſſe de la ſociété. Et ſans ces mains couvertes de durillons, la diſette, la pauvreté, la famine & la douleur dévoreroient juſqu'aux grands dans leurs palais de marbre. Mais telle eſt l'incroyable injuſtice, ou plutôt l'extravagance de l'homme, qu'il ſuffit de lui être utile, pour démériter à ſes regards.

Le travail manuel, premier exercice de l'homme, occupation ſacrée des anciens patriarches, ordonné par Dieu même, le travail (*), ſeule puiſſance ſur la terre qui remue & vivifie la matiere oiſive, eſt regardé, de nos jours coupables, comme un emploi aviliſſant : tandis que le financier tortionnaire, le guerrier cruel, le citadin indolent oſent prendre le pas ſur l'homme qui, donnant à la ſeve ſon premier mouvement, a dans ſa tête plus d'obſervations juſtes, & dans ſon cœur plus de vertus hoſpitalieres, que ceux qui le regardent avec dédain : dédain qui ne peut-être ici payé que par le mépris ; car ce dédain doit être conſidéré avec juſte raiſon comme le dernier terme de la démence humaine. Le cultivateur, qui réclame ſeulement l'égalité, ne va point mendier un emploi à la porte d'une vile courtiſanne, ni s'expoſer au rire inſultant d'un commis, inſidieux diſtributeur des graces qu'il fait acheter par une entiere dégradation ; il ſait que la terre le nourrira, & il s'attache à ſes mamelles. Eh ! qu'oppoſeront les êtres ſuperbes & vains, qui, parés des livrées du luxe & leurs éternels eſclaves, oſent ſe croire au-deſſus de lui, qu'oppoſeront-ils hélas ? On ne le ſait que trop par l'expérience : des inutilités, des vices & des crimes.

(*) *Ne oderis laborioſa opera & ruſticationem creatam ab Altiſſimo.* Eccléſiaſt. chap. VII, ꝟ. 16.

Les

Les écrivains philofophes n'ont point partagé ce dédain arrogant, crime de l'opulence; ils ont tous dit d'une voix unanime, *honneur immortel à la fainte agriculture !* Ils l'ont vénérée conftamment dans leurs écrits; la charrue fut pour eux un objet facré. Ils ont félicité les rois de la toucher avec pompe & folemnité dans telle fête annuelle. Virgile, à la cour d'Augufte, a décrit la herfe, le hoyau, la beche, le rateau & les orillons du foc qui rangent également la terre des deux côtés; & tous les écrivains que j'ai appellés *généreux*, ont préféré dans leurs chants les inftrumens de la ruftique fimplicité à tous ces ornemens du luxe & de la faveur, que la corruption des mœurs & des arts pouvoit offrir.

A mefure que la race humaine fera plus éclairée, ils feront plus eftimés, ces interpretes fenfés de la voix publique; eux qui ofent célébrer de tout leur pouvoir les travaux des agriculteurs; eux qui ont reftitué la nobleffe à l'homme aux cheveux blancs, qui, pendant foixante années, a procuré à fes femblables le vêtement & la fubfiftance, & qui, pour furcroît de bienfait, a donné à fa patrie, dans fes propres enfans, des foldats robuftes & dociles. Comment après tant de facrifices, de travaux & de fatigues, cet homme de la campagne ne repréfenteroit-il pas aux yeux du philofophe le véritable Atlas, foutenant tout le fardeau du globe fur fes épaules de payfan ?

Triftement enchaîné dans la capitale, où le fort, hélas! m'a fait naître, je falue de loin la campagne: mais je demande à mon imagination les jouiffances que le deftin m'a refufées; je me dédommage de fes rigueurs, en me rendant propriétaire, à ma fantaifie, des lieux que je fréquente. Lorfque je m'échappe de l'athmofphere qui m'environne à Paris, une fois forti de fes triftes barrieres, je goûte plus vivement le plaifir après lequel j'ai long-tems foupiré. Les princes me cedent alors leurs domaines & leurs héritages. Les bois, les routes, les forêts m'appartiennent; les eaux limpides du riant Chantilly (*) coulent, écument, jail-

(*) Lieu que j'ai vifité tous les ans pendant plus de vingt-cinq années.

liſſent ſous ma loi ; je parcours le *Hameau* (*) : tant que ma vue peut s'étendre, je jouis, je recule les limites de mes poſſeſſions ; elles ne ſont point imaginaires ; j'en uſe autant & plus que le fier poſſeſſeur. J'aſpire tout l'air qui m'environne ; je foule tous les gazons, je meſure de loin la hauteur de tous les arbres, je ſalue toutes les fontaines ; & quand je vois paſſer la biche légere & le dain fugitif, je me dis : Ils ſont à moi ; mais je veux les laiſſer errer librement ſous les portiques verds de leurs paiſibles habitations, ſans les déchirer par la morſure des chiens féroces, ou les percer de balles meurtrieres.

Egaré ſur le ſoir, un livre en main, qui connoît le plaiſir de grimper ſur un côteau en cueillant quelques fleurs aromatiques, & ſi ce n'eſt pas aſſez, d'eſcalader une petite & rude montagne ; parvenu là, d'aller s'aſſeoir ſous un bouquet de vieux chênes qui imitent un paraſol, d'y reſpirer un air pur comme la penſée que forme l'innocence ; de ſentir le charme de ſe trouver ſeul, & de laiſſer enſuite errer ſes regards ſur les prairies, les ruiſſeaux, les chaumieres & les clochers qui forment un tableau varié ? Un vent modéré ſouleve vos cheveux & incline l'herbe touffue ; vous vous couchez avec délices ſur un tendre gazon ; le ſoleil eſt à demi voilé, & ſortant de deſſous un nuage, il jette des traits de lumiere ſur une partie éloignée. Quel coup-d'œil ! Il ſemble en ce moment que l'univers ne

---

(*) Jolie création, pleine de graces, de détails piquans & négligés ; c'eſt une féerie champêtre ; on y ſourit au goût, & l'on eſt touché en même tems de l'art qui a ſi bien ſenti & reſpecté la nature. Quand le *Hameau* eſt illuminé le ſoir d'un beau jour d'été, rien n'eſt plus pur, plus brillant. J'y ai vu des fêtes enchantées ; & la préſence rare de quelques perſonnages qui ſe promenoient loin de leurs trônes, ajoutoit encore à la magie du ſpectacle. Il m'eſt arrivé plus d'une fois de paſſer un jour entier dans ce ſéjour frais, & d'y rêver au doux bruit des eaux. Dans un petit eſpace ce jardin renferme une foule de beautés riantes & pittoreſques. Je remercie bien le prince qui l'a bâti pour moi.

roule que pour la paisible contemplation du philosophe. Il oublie & l'injustice & l'indifférence des hommes. Il est loin d'eux ; il lie dans sa pensée le brin d'herbe qu'il arrache & qu'il suce, & le soleil qui, penchant sur son déclin, ajoute à la majesté de ce tranquille horizon. Il est ému de la moindre plante, comme du point le plus magnifique de la création ; tout lui paroît marcher de niveau ; & ce n'est qu'en descendant de la montagne, lorsque les ombres grandissent & comblent les vallons, ce n'est qu'en rentrant à pas tardifs sous la chaumiere où travaille & gémit l'indigence exténuée, qu'il apperçoit l'inégalité du monde moral, & qu'il éprouve cette mélancolie triste & douce, qui n'est que la suite du ravissement qu'il vient d'éprouver au sommet de la colline.

Il entre une autre fois dans une forêt solitaire ; & si le cri barbare de la chasse ne résonne point pour réveiller en lui des images douloureuses de meurtre & de carnage, l'inspiration auguste le saisit. Cette forêt a quelque chose de majestueux, parce que la nature ne paroît là travailler que pour elle-même, & que rien n'y annonce la main de l'art ; la terre est loin de son maître & en paroît plus belle ; les arbres s'élevent, se dessinent fiérement, jettent leurs bras immenses dans les airs au gré de leur libre indépendance. Elle se caractérise de toute part avec cette force créatrice que la nature conserve à toutes ses productions, quand l'homme n'y a point porté son ciseau, *instrument de dommage*, comme le dit mon cher la Fontaine.

Mais si l'amant de la campagne & de la nature, dans ses promenades du soir, apperçoit deux jeunes amans qui se sont trouvés, & qui, tout entiers à eux-mêmes, traversent ensemble les mêmes bocages, il sortira un instant de sa rêverie. Fît-il un poëme épique, il s'arrêtera pour les observer ; il sera heureux du bonheur de l'innocence ; il resaisira ses adolescentes années, il se livrera quelques instans à de doux souvenirs. Pourroit-il ne pas contempler avec intérêt la jeune beauté hâlée, qui, sous un vêtement simple ou même grossier, n'en a

pas moins l'air du contentement ? Pourroit-il s'interdire le plaisir furtif de suivre leurs pas, de saisir quelques expressions qui, dans leur rusticité villageoise, n'en rendent pas moins l'accent de la passion & celui du plaisir ? En voyant leurs mains pendues négligemment, & leurs doigts déja entrelacés, tandis que d'un pied égal ils marchent dans l'étroit sentier & touchent de leurs vêtemens le bord des haies, au moment que le soleil se précipite au couchant & pénetre de sa lumiere dorée les antres de verdure, il évitera, sans doute, de les distraire ; il se gardera bien d'interrompre par un bruit indiscret, ou plutôt sacrilege, le regard rapide & expressif que par intervalles l'amante jette sur son bien-aimé, riant du rire de la joie & du bonheur.

Non, ce n'est point dans les villes que l'amour regne avec tout son empire ; un goût passager y prend son nom ; c'est dans la solitude, que les traits lancés par la beauté deviennent actifs & brûlans. L'homme amoureux s'enfonce dans les tortueux détours des sombres vallées ; c'est dans la profondeur des bois, à l'ombre des forêts, en écoutant le chant des oiseaux, qu'il revoit l'objet dont il est idolâtre ; il cherche à être seul alors, parce que son ame est totalement remplie de l'image qui l'accompagne. Dans le tumulte des villes, les goûts qui se contrarient auroient mis l'ame de cet homme dans une espece d'équilibre, & il n'eût connu qu'un sentiment foible, factice & languissant, au lieu de nourrir dans son ame une sensation forte, profonde & unique.

DE LA CUPIDITÉ.

Songe.

Je me trouvois dans un bois obscur, ne sachant de quel côté je devois tourner mes pas. Les rayons de la lune, rompus par la voûte d'un épais feuillage, jetoient une pâle clarte qui rendoit les ténebres de la nuit encore plus effrayantes. J'avois la foiblesse d'un enfant qu'on a abandonné dans un désert. Tout me faisoit peur; chaque ombre me paroissoit un fantôme; le moindre bruit me faisoit dresser les cheveux, & je trébuchois à chaque racine d'arbre.

Des êtres aériens, que je ne pouvois ni voir ni palper, se rendoient mes guides sans mon consentement. Ils me faisoient mille contes ridicules, auxquels ils vouloient que j'ajoutasse foi; ils m'engageoient parmi des ronces & des épines; puis insultant à mon ignorance, ils rioient de leur malice & de ma crédulité. Non contens, ils me faisoient passer devant les yeux des bluettes perfides, pour m'étourdir ou pour me désespérer. Je voulois toujours avancer vers une lumiere foible, mais pure, que je distinguois au bout d'une immense allée. Je hâtois mes pas; mais au bout de cette longue avenue, où je croyois tenir la sortie du bois, je ne trouvai qu'un petit espace vuide, qui m'offroit une barriere impénétrable de bois encore plus ténébreux. Que de pleurs je versai dans cette nuit longue! L'espérance & le courage ranimerent cependant mon cœur, & la patience & le tems firent luire enfin sur ma tête l'aurore du jour de ma délivrance. Je sortis de cette forêt sombre, où tout m'avoit effrayé, mais pour rentrer dans un autre séjour où tout m'étonna.

J'apperçus de vastes plaines enrichies des dons de la féconde nature; jamais un aspect aussi ravissant n'avoit

frappé mes regards. J'étois las, j'avois faim; les arbres étoient chargés des plus beaux fruits, & la vigne s'élevant à la faveur de leurs branches, y attachoit ses grappes dorées qui pendoient en festons. Je courus, transporté de joie, pour étancher ma soif, en remerciant dans le fond de mon cœur le Dieu créateur de tous ces biens, lorsqu'un homme singuliérement vêtu opposa un bras de fer à mon passage. Innocent, me dit-il, je vois bien que tu sors de l'enfance, & que tu ignores les usages de ce monde; lis sur ce portique de pierre; ses loix y sont gravées; il faut t'y soumettre ou mourir.

Je lus avec un étonnement inexprimable que tout ce vaste & beau pays étoit ou loué ou vendu; qu'il ne m'étoit pas permis d'y boire, d'y manger, d'y marcher, même d'y reposer ma tête, sans la permission expresse du maître. Il étoit possesseur exclusif de tous ces fruits que mon estomac à jeun convoitoit vainement; & dans toute l'étendue de ce globe, je n'avois pas un point pour asyle, pas une pomme en propriété; tout étoit envahi avant mon arrivée.

J'allois mourir de faim, faute de certaines petites boules de vif-argent, fort subtiles à se perdre, que me demandoit cet homme dur pour troquer contre les fruits nourriciers que produisoit la terre. Je disois en moi-même: Cet homme n'a pas plus de droits que moi sur ce terrein; voilà un tyran assurément: mais je suis le plus foible, il faut se soumettre.

J'appris que, pour avoir quelques-unes de ces petites boules si fugitives, il falloit se mettre une grosse chaîne de fer autour du corps, au bout de laquelle pendoit encore un boulet de plomb, plus pesant au centuple que toutes les petites boules qu'on pouvoit jamais recevoir. En effet, je remarquai que l'homme qui m'avoit arrêté étoit suivant l'ordre. Il vit l'embarras où j'étois, & me dit d'un ton charitablement impérieux: Si tu veux manger, tiens, moi, je suis bon; approche, mets-toi au col un anneau de cette grosse chaîne, en attendant que tu y prennes goût. Je mourois de faim; je ne balançai point.

En me préfentant de quoi manger, il accompagna ce don d'une rude chiquenaude fur le bout du nez. Je murmurai beaucoup, & je mangeai de même. Je grondois encore entre mes dents, lorfque je fus fort furpris de voir un autre homme, encore plus chargé de chaînes que le premier, appliquer à celui-ci un large foufflet qu'il reçut humblement en baifant la main qui l'avoit frappé. Il eft vrai qu'en même tems il recevoit beaucoup de ces petites boules de vif-argent, qu'il fembloit idolâtrer.

Oubliant alors mon reffentiment, je ne pus m'empêcher de dire à celui auquel j'étois attaché : Comment, vous fouffrez un pareil affront? Pourquoi cet homme a-t-il l'infolence de vous outrager? Il me regarda en ricanant, & me dit : Tu as l'air bien neuf, mon ami ; apprends que telle eft la mode du pays : tout homme en place qui donne, fatisfait toujours & au même inftant fon orgueil ou fa dureté aux dépens de celui qui reçoit; mais c'eft, comme on dit, un prêté rendu. Quoique j'enrage du foufflet que je viens de recevoir, je ne fais femblant de rien, par la raifon que celui qui me l'a donné en a reçu bien d'autres, & que j'efpere moi-même en diftribuer un jour tout à mon loifir. Mais, malheureux que je fuis! à peine ai-je pu jufqu'ici donner par-ci-par-là quelques miférables chiquenaudes. Quoi! ce langage te rend ftupéfait? Pauvre jeune-homme! il n'eft pas tems encore de t'étonner : oh! tu en verras bien d'autres. Allons, fuis-moi.

Je le fuivis. Vois-tu, me dit-il, dans le lointain ces montagnes efcarpées. L'un de leurs fommets eft élevé prefque dans la nue; eh bien! là réfide l'objet éternel des defirs de tous les hommes; là jaillit d'entre les rochers une fontaine abondante de cet argent fubtil, dont je n'ai, hélas! que quelques gouttes. Viens avec moi; franchiffons les obftacles, combattons; fupporte la moitié des chaînes dont je vais me charger; plus elles feront pefantes, & plutôt nous parviendrons. Oh! fi je peux jamais puifer à fouhait à cette heureufe fontaine, je te jure que je t'en ferai part.

La curiosité, encore plus que la necessité fatale où j'étois, m'entraîna sur ses pas. Dieu, quel chemin de fer! quelle cohue! que d'affronts & de peines! Je cachois la rougeur de mon visage sous le poids de mes chaînes. Mon conducteur affectoit une mine riante; mais je le surprenois quelquefois se mordant les levres jusqu'au sang, & se désespérant à voix basse, tandis qu'il me crioit tout haut, courage, *ami*, *cela va bien*. L'avidité lui donnoit des forces surnaturelles; & comme ma chaîne étoit liée à la sienne, il me traînoit après lui. Nous arrivâmes au pied de la montagne. C'étoit bien un autre tumulte. Les vallons étoient couverts d'une multitude d'hommes qui s'agitoient avec leurs fers, & qui s'arrachoient avec toute la civilité possible quelques gouttes de ce vif-argent qui s'écouloit de la fontaine.

Il ne me paroissoit guere possible de traverser cette foule impénétrable, lorsque mon conducteur, avec une audace téméraire, se mit à violer le droit des gens. Il frappa à droite & à gauche avec toute la violence de la cupidité; il foula inhumainement aux pieds ceux qu'il avoit renversés. Je sentis, en frémissant, que je marchois sur les entrailles palpitantes de ces malheureux. Je voulois reculer; mais il n'étoit plus tems, j'étois entraîné malgré moi. Nous étions couverts de sang; l'horreur de leurs cris plaintifs & de leurs malédictions me glaçoit d'effroi. Nous parvînmes de cette horrible maniere sur une petite colline; il me regarda d'un œil de complaisance. Nous prospérons, me dit-il; le premier pas est fait, le reste ne doit pas nous effrayer. Vois-tu comme nous les avons fait rouler les uns sur les autres? Ici, c'est autre chose; nous sommes près de la fontaine: il ne faut pas aller si fort; il faut, avec une finesse adroite, étudiée, savoir donner le coup de coude à propos; toujours sans quartier; on n'en abyme pas moins son homme: mais ce qu'il faut éviter avec le plus de soin, c'est le scandale. Tel est l'art du courtisan.

J'avois le cœur trop serré pour lui répondre un seul

mot. J'étois ftupéfait de me voir attaché à lui : je redoutois à chaque moment qu'il ne voulût me prouver qu'il avoit raifon d'en agir ainfi ; car il avoit beaucoup d'exemples qui lui fembloient favorables. Quel fpectacle ! quel tumulte ! que de fcenes diverfement affreufes ! Toutes les paffions venoient marchander tous les crimes. On n'avoit des vertus que pour les vendre, & fans ce trafic elles paffoient pour ridicules. Un fantôme noir avoit pris le mafque de la juftice, & rempliffoit fa balance facrée de poids mercenaires. Des hommes encore couverts de la boue d'où ils fortoient, étoient honorés, & infultoient à la mifere publique.

D'autres fe frottoient le corps avec ces boules de vif-argent, & marchoient la tête levée, l'orgueil dans les yeux, la débauche dans le cœur. Ils s'eftimoient fupérieurs aux autres hommes, & méprifoient quiconque n'étoit pas blanchi comme eux. S'ils ne donnoient pas toujours des foufflets à ceux qu'ils rencontroient, leur gefte étoit une offenfe, leur fourire un outrage : mais fouvent ce vif-argent s'ufoit ; & ces mêmes hommes fi fiers, fi durs, redevenoient bas, foumis, rampans. On leur rendoit alors avec ufure le dédain dont ils avoient fait parade ; la rage les tranfportoit fecrétement, & les iniquités ne leur coûtoient rien pour remonter à leur premier état. Il faut avouer auffi que ce vif-argent fi funefte leur avoit monté à la tête, de forte qu'ils en avoient perdu la raifon. J'en vis un qui étoit defcendu du fommet. Opprimé fous le poids qui l'étouffoit, immobile & comme en extafe, il contemploit fon corps argenté, & ne vouloit ni boire ni manger. Je voulus l'aider à fe relever ; il crut que je venois pour le voler, il m'oppofa un poing fermé pour défendre fon vif-argent, & en même tems il me tendit une main fuppliante d'un air piteux, me priant de l'affifter d'une petite boule, & qu'il mourroit content.

Un peu plus haut, quarante hommes infatiables, à l'œil avide, emportoient dans des tonneaux une quantité prodigieufe de ce métal. Il n'avoit pas été puifé à la fource ; il avoit été arraché des mains foibles des

femmes, des enfans, des vieillards, des cultivateurs, des pauvres; il étoit teint de leur sang, & arrosé de leurs larmes. Ces exacteurs avoient à leur solde une armée qui exerçoit le brigandage en détail, & pilloit les foyers de l'indigence. Je remarquai que ceux qui possédoient abondamment de cette matiere n'en étoient jamais rassasiés; plus ils en avoient, plus ils étoient durs & intraitables.

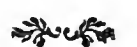
Cependant mon conducteur ne voyoit, dans ces objets, que des motifs d'émulation. Allons, allons, me dit-il, tu rêves, je crois, avec ton œil fixe & observateur; avançons. Vois-tu à travers ces rochers quel objet ravissant? Vois-tu couler à grands flots cette source éblouissante? Elle se précipite en cascades. Ah! courons; je crains qu'on ne la tarisse. Que de monde se la dispute! Mais en même tems prenons garde à nous, nous n'y sommes pas encore; les derniers pas sont les plus dangereux. Combien, faute de prudence, sont tombés du faîte dans l'abyme! En y renversant les autres, garantissons nous d'une chûte horrible; il faut profiter habilement des malheurs d'autrui. Viens, j'ai découvert un chemin qui nous conduira plus sûrement au terme desiré.

En me parlant ainsi, il me conduisit par un petit sentier que peu de personnes osoient suivre; c'étoit une espece d'escalier tortueux, étroit, percé dans le roc, & couvert en voûte. Nous avançâmes quelque tems; mais bientôt le chemin se trouva barré par trois figures du plus beau marbre blanc. Il n'y avoit que leur blancheur éclatante qui pût détourner l'esprit de l'idée de chair, tant elle étoit exprimée avec vérité & avec grace. Ces trois figures se tenoient les bras entrelacés, & unies entr'elles comme pour fermer le passage aux mortels imprudens. Elles représentoient la Religion, l'Humanité, la Probité. Au bas étoit écrit: *Ces figures sont le chef-d'œuvre de l'esprit humain; les originaux en sont dans les cieux. O mortels! respectez ces images; qu'elles soient sacrées pour vous, puisqu'elles sont faites pour vous arrêter dans le chemin perfide qui conduit aux*

abymes. Malheur à qui ne sera touché, & maudit soit à jamais le sacrilege qui osera les endommager !

Je sentis à cette vue une émotion respectueuse, mêlée d'amour. Je regardai mon conducteur, il me parut un instant aussi troublé qu'indécis ; mais ayant entendu des cris sur une nouvelle éruption de la fontaine, son visage se colora d'un rouge noir ; il saisit une pierre qu'il détacha du roc. En vain je cherchois à l'arrêter ; il brisa ce monument sacré avec une fureur impie, & passa outre sur ses débris. Mes efforts redoublés & contraires aux siens, briserent enfin la chaîne odieuse qui m'attachoit à ce monstre. Va, lui dis-je dans mon indignation, homme effréné, va, cours satisfaire ta cupidité ; la foudre de la justice divine est prête.... Il ne m'entendoit déja plus ; je le suivis des yeux : le malheureux, égaré par son forfait, en voulant puiser trop avidement dans cette fontaine funeste, s'y précipita en aveugle. Emporté par le torrent dont il avoit fait son dieu, il fut brisé sur les pointes des rochers, & son sang en rougit pour quelques momens l'éclatante blancheur.

Et moi, saisi, tremblant, je contemplois ces débris adorables, épars sur la terre, craignant de les fouler, n'osant faire un pas. Des larmes d'affliction ruisseloient de mes yeux ; je regardois le ciel, les mains jointes, le cœur navré de douleur, lorsqu'un pouvoir divin les rassembla tout-à-coup, aussi belles, aussi majestueuses, aussi touchantes qu'auparavant. Je me prosternai devant ces effigies sacrées. Pompeuses, inébranlables, elles ne seront jamais détruites par la main du sacrilege & de l'impie.



GESTE.

Le geste, qui est la voix du corps entier, a une expression que l'accent n'a point. Le geste parle avec une précipitation & une énergie qui rendent quelquefois le langage un moyen foible & inutile. Le geste de la colere, le geste de la frayeur, le geste du suppliant terrassent l'ame, tant ils la pénetrent. L'animal est saisi d'effroi à un geste menaçant; & ce que la parole n'a jamais su faire, un geste l'exécute en un clin-d'œil : c'est la langue universelle, qui frappe également tous les habitans de la terre.

Le geste est net, jamais équivoque; il ne ment point. Il peut être fin, subtil, ingénieux. Les anciens, qui connoissoient son pouvoir, ont excité, au moyen de leurs pantomimes, les mouvemens les plus extraordinaires. Les acteurs pantomimes, si on les laisse faire, finiront à Paris, comme chez les Romains, par chasser du théatre tous acteurs parlans & déclamans.

ASTRONOMIE.

Il faut beaucoup raisonner pour vaincre ce témoignage des sens qui semble nous assurer que la terre est immobile, & que le soleil tourne. Ce systême nous rend bien petits à nos yeux, & nous l'avons adopté, malgré notre orgueil : il faut que nous n'ayons pas pu faire autrement.

Il étoit si beau de se regarder comme habitant du premier globe, comme l'unique objet de la création, que je m'étonne que nous ayons consenti à nous rejeter dans un coin de l'univers avec tant d'autres planetes.

Et ce soleil immuable & fixe au centre du firmament, entraînant toutes les planetes qui l'environnent, n'est lui-même qu'un point lumineux du vaste système de l'univers.

Que l'imagination s'élance vers l'étoile la plus élevée, que delà elle contemple ; elle appercevra encore une voûte plus séduisante & plus profonde. Un nouveau firmament s'étendra jusque dans l'infini ; il ne restera au contemplateur que la surprise & l'effroi qui suivent cette admiration.

DE L'INÉGALITE

DES TÊTES HUMAINES.

NOn, mon cher Helvetius, non, les hommes ne naissent point égaux en génie. Comment peut-on avancer que les hommes ont tous les mêmes dispositions, & que l'inégalité extrême des talens ne dépend que des circonstances, lorsqu'on voit les influences les plus extraordinaires sortir d'une seule tête, lorsqu'un seul homme entraîne des millions d'hommes, lorsque la destinée d'un empire dépend de l'impulsion que lui donne sa main ? Il s'éleve, il s'abaisse, selon que le grand homme se montre ou qu'il disparoît ; il donne à sa nation une supériorité incontestable, ou la fait tomber dans l'obscurité.

Quoi ! il n'y auroit point eu de différence essentielle entre le cerveau d'un Licurgue, d'un Cromwel, d'un Pitt, & le cerveau de tant d'administrateurs ineptes ?

Les tribunaux, les légions, les hommes sont les mêmes ; le chef change, & avec lui la fortune de l'état. La gloire ou la honte des nations est subordonnée visiblement au génie qui leur donne ses opinions, ses idées ; qui leur inspire sa haine, son amour, ou ses préjugés ; qui les entraîne rapidement dans l'abyme, ou les éleve au faîte de la gloire.

Il ne faut qu'ouvrir l'histoire pour être saisi de cette grande vérité, qu'un seul homme influe également sur l'univers & sur les siecles ; qu'il détermine le bonheur ou le malheur des peuples ; qu'il est l'origine des révolutions les plus extraordinaires.

Qui forme l'esprit national ? Quelquefois un seul homme. Un peuple est calme, tranquille ; il est présidé par des hommes sages & timides ; une tête audacieuse s'élance, allume la torche de la guerre civile, & son génie se montre de niveau à son audace. Voyez les Guises bouleverser la France presqu'à leur gré ; voyez Voltaire donner à sa nation un langage & un ton dérisoire qu'elle applique à tout indifféremment & aux objets jusqu'alors les plus respectés.

Les grands hommes font-ils les grands événemens, ou les grands événemens font-ils les grands hommes ? Ils ne sont jamais séparés ; mais je crois que c'est le caractere qui est le premier ferment des plus étonnantes révolutions. Voyez ce qu'a fait derniérement Franklin : quatre ou cinq têtes fortes ont préparé & décidé l'insurrection générale.

Dans les arts, l'inégalité des têtes humaines est encore mieux empreinte. Voyez le poëte, le peintre, le statuaire médiocres, qui fatiguent une vie entiere dans les arides combinaisons que leur dicte un esprit froid & rampant : jamaisils ne peuvent s'élancer au-delà du cercle étroit que leur traça leur nature ingrate. Avez-vous vu un auteur né sans imagination, en acquérir ? Le sentiment qui vivifie les pieces de théatre a-t-il pu naître dans le sein du poëte qui accumule les tragédies, lorsqu'il est dépourvu de ce tact sensible & profond ? L'on a remarqué avec raison que les esprits médiocres montroient, en paroissant, cette espece de perfection froide qui pose à jamais la borne de leur génie. Ce feu sacré qui manque aux écrits de tant d'académiciens, l'ont-ils reçu sous les voûtes du Louvre, en remplissant les fauteuils où siégeoient Corneille, la Fontaine & Voltaire ? L'esprit d'un écrivain a-t-il jamais changé de forme, même par la plus étroite assu-

ciation ? Les confreres de Montesquieu ont-ils même su le lire & l'entendre ? Quel écrivain ne s'est point annoncé à-peu-près ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il sera dans vingt années ?

Celui qui a du génie, à la premiere brochure, au premier coup de pinceau, en maniant, en détrempant l'argille, annonce qu'il est né pour donner la vie à toutes ses productions.

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grace.

La nature fait tout ; elle nous donne le germe que nous sommes réduits à développer ; & jamais nos travaux, nos efforts ne franchiront les limites réelles qu'elle nous a assignées.

Les épreuves d'une estampe qui sont les mêmes, & qui néanmoins ont chacune leur variété distincte, sont l'image de la quantité illimitée des copies qui émanent d'un type commun, d'un principe individuel, essence de la nature, & dont le secret ne peut se montrer à nos foibles yeux.

Il ne faudroit qu'un homme d'un génie nouveau, pour donner peut-être une toute autre direction aux sciences humaines : il iroit chercher au fond de l'abyme où nos yeux ne pénetrent pas ; il iroit enlever une idée mere, absolument neuve, qui nous découvriroit un monde inconnu. Attendons ce philosophe : entrevoir sa possibilité est une espece de prédiction qui semble tracée près de l'événement.

Qui sait les révolutions que doivent subir nos opinions si flottantes, si incertaines, tantôt dormant des siecles dans une inertie stupide, tantôt changeant du soir au lendemain ? Cette mobilité annonce que la base vraiment solide n'est pas encore trouvée.

Le coup-d'œil observateur est parti comme un rayon qui se détache du globe lumineux & qui va se briser par sa réfrangibilité sous toutes les couleurs possibles.

Un homme pense, & la foule des raisonneurs saisit

la pensée, la travaille, la pêtrit, la tourmente, à-peu-près comme un lingot d'or qu'une main ouvriere divise & fait passer par tous les trous d'une filiere. Hippocrate, Aristote, Bacon, Montesquieu n'ont-ils pas donné leurs idées au genre humain, & sans eux ces idées ne seroient-elles pas encore à naître ?

L'homme de génie ne se distingue-t-il pas au premier bond ? Sa physionomie le caractérise. Il est des hommes en qui l'ame ardente desseche & ruine le corps : leur sang qui bouillonne, tient leurs fibres extrêmement tendues, & il faut que le ressort des vaisseaux cede à cette activité ; elle éteint la vie ou la raison : ainsi le génie touche plus à l'imbécillité, c'est-à-dire, à la cessation totale de ses fonctions, que l'esprit vulgaire de l'homme qui traîne ses années avec les lumieres communes.

On paie ordinairement cher ce présent des cieux ; & si ce n'est la nature, c'est la tyrannie & l'orgueil des hommes, qui en exigent l'intérêt.

L'homme de génie est tellement le fils privilégié de la nature, & non des circonstances, que le feu qui le tourmente est un despote : il commande & ne veut point être servi à demi ; il veut toutes les heures ; il a semblé dire à certains écrivains : Je ne me contente pas du tems que vous croyez avoir de reste ; vous n'aurez que celui que je vous laisserai. Alors il fait disparoître la ressemblance ordinaire qui se trouve entre les hommes ; il fait d'un écrivain un être à part ; le tems semble avoir pour lui seul des ressources extraordinaires ; il brille dans un court espace de la vie ; il n'existe qu'un instant, & il éclaire des siecles.

On prononce soi-même & fréquemment contre le systême de l'égalité des esprits. En rencontrant cette espece d'hommes que l'indifférence & l'oisiveté condamnent à une éternelle enfance, le philosophe, occupé de l'idée universelle & utile, n'est-il pas tenté de dire : Est-ce là mon prochain ? Que de fois il a occasion de répéter ce mot tout bas ! On le suspecteroit orgueilleux. Non : c'est une pensée involontaire, que la force de la situation lui arrache.

L'inégalité

L'inégalité des esprits, visiblement empreinte dans l'exercice de tous les arts, prouve qu'il n'y a point de regle dans aucun art; car s'il n'étoit pas asservi au coup-d'œil du génie qui subordonne tout, un ouvrage ne seroit plus qu'une opération méchanique, dont les effets seroient toujours certains. La page des exceptions est toujours infiniment plus ample que celle des regles. C'est un tact fin & profond, qui découvre l'exécution dans le plan.

Il y a des ouvrages ingénieux, bien écrits; mais nulle élévation, rien de mâle, rien de pensé : l'auteur plaît à l'esprit, & ne dit rien à l'ame. Mais lorsque vous lisez tel autre auteur moins poli & plus animé, vous dites aussi-tôt, il est vivant. Vous voyez son front, vous entendez son accent; son élocution vous pénetre; il marche, il vous entraîne; vous ne le quittez point, & vous devenez enthousiaste, parce qu'il vous a appris à penser comme lui.

Le systême de l'égalité des esprits a été imaginé dans un siecle de Sybarites, où la conversation donnant une couleur presque égale à tous les hommes, on avoit intérêt de détrôner le génie. Comme on ne veut point de passions extrêmes, on n'a pas voulu reconnoître les touches fortes & prononcées : on a préféré un coloris menteur à la physionomie des choses. On a créé le mot *goût*, qui n'est que l'art de parer les petits objets; mais on a proscrit la nature, parce que c'est un mot qui ne doit pas être entendu. Tous les grands traits ont dû paroître exagérés; mais celui qui juge son siecle, comme il juge l'instant qui s'écoule, décidera que le systême de l'inégalité des esprits ne pouvoit être adopté que par une classe d'hommes qui, payant des maîtres de toute espece, & livrés à un intarissable babil, ont pensé que l'argent & une bonne table pouvoient naturaliser en eux toutes les idées. On s'est rejeté commodément sur la faute des circonstances, & l'amour-propre a dit: J'aurois été un Turenne, un Michel-Ange, un Corneille, un Sully, si le sort m'avoit mis à ma place. Que ce systême est consolant!

MAL PHYSIQUE.

SOixante mille hommes font écrafés fous les ruines de leur ville par un tremblement de terre. Ce tableau fait frémir : mais lorfque nous avons payé le tribut de la pitié aux infortunés qui ont péri, en examinant de plus près cet horrible défaftre, nous appercevons qu'il ne differe des calamités ordinaires de la vie que par le nombre. La mort n'eft pas plus horrible à chacun en particulier, que celle qui furprend un feul homme frappé fubitement par un accident imprévu.

Périr avec le globe, ou périr feul dans une fête publique, c'eft tout égal pour celui qui expire.

Chaque être ne porte exactement que le fardeau de fa douleur : il n'a pas été plus cruel pour tous de périr enfemble, que s'ils fuffent morts les uns après les autres. Ils devoient expirer dans le cours de quelques années, ils font morts le même jour : voilà toute la différence.

Tel qui s'eft vu languir dans un lit douloureux, au milieu de fa famille, a plus fouffert que celui qu'un inftant fatal a privé de la vie.

Il a plu à la Providence de hâter & de joindre plufieurs trépas : mais ce n'eft toujours, dans ce tableau vafte & défaftreux, qu'un homme qui expire.

Voilà les réflexions que la raifon fuggere ; mais l'inftinct repouffe cette froide confolation, & multiplie fes douleurs d'après le nombre des victimes & le genre affreux de leur trépas.

LIBÉRALITÉ.

IL y auroit un beau livre à faire sur l'emploi de la libéralité.

La libéralité n'est pas une vertu absolument rare ; car tous les hommes opulens dissipent leurs richesses, & plusieurs les prodiguent. Les uns bâtissent des édifices ; les autres donnent des fêtes ; ceux-ci décorent des villes ; mais au milieu de ce somptueux étalage, les habitans languissent & sont mal à leur aise. La libéralité judicieuse, éclairée, voilà ce qui est rare.

La libéralité, quand elle est bien exercée, donne un air de véritable grandeur à celui en qui elle se trouve. On doit l'honorer comme un arbre qui donne ses fruits, ou comme ces fleuves qui répandent par-tout le principe de la vie & de la fertilité.

Quand Tibere accordoit une gratification à un homme, il lui faisoit compter la somme en sa présence.

Un archevêque arrive à minuit auprès de Bordeaux : il veut traverser la Garonne ; point de bateliers sur ses bords. On crie, on appelle, l'un d'eux accourt nu en chemise, & manifeste son zele. Qu'on donne un louis d'or à cet homme, dit l'archevêque. Eh ! monseigneur, reprit le batelier, seulement douze francs ; mais donnez-les moi vous-même.

BASSESSE.

COmment appellerez-vous ce vice trop commun de nos jours, & si familier aux grands, qui rassemble toutes les couleurs du mensonge & de la perfidie ? Il consiste à caresser quelqu'un quand on en a besoin, à faire servir ses talens à nos desseins, à nos vues, à nos

entreprises; à paroître l'honorer, à reconnoître son mérite, à le lui témoigner, tant en public qu'en particulier : mais après toutes ces démonstrations extérieures, le prôneur intéressé vous lâche, vous éconduit, vous méconnoît, parce que votre talent ne lui est plus nécessaire, & que vous avez cessé d'être utile à son avancement ou à son ambition.

Ce passage subit de la cajolerie à l'indifférence est une bassesse bien révoltante : c'est pis que de l'ingratitude, en ce que ce vice réunit l'orgueil hautain, le mépris de son bienfaiteur, l'oubli des promesses & de toute pudeur. Et ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est que le front du courtisan capable d'une telle lâcheté, ne fait point rougir en votre présence, & qu'il vous adresse la parole comme à un homme qu'il a connu autrefois.

De toutes les épreuves douloureuses que le cœur humain puisse essuyer, celle-ci a un trait plus amer & plus profond.

Passe encore pour celui qui, embarrassé du choix des voluptés exquises, vous entretien de sa perplexité. A qui parle-t-il de ses projets, de ses terres, de ses châteaux? Qui consulte-t-il sur ses riches ameublemens? Un homme qui demeure au quatrieme étage. Notre opulent ne manque pas de lui demander des conseils sur son équipage, ses maisons de campagne, l'embellissement de son hôtel. Ce n'est là sans doute qu'une distraction de sa part; car je ne croirai jamais qu'il ait voulu, pour renfler son style, mettre en parallele sa voiture brillante & l'humble fiacre qui attend à sa porte le modeste écouteur.

Le même homme est capable de dire à son fils : Pourquoi recevez-vous votre ami de college? Il est honnête & bien élevé; mais il ne peut rien faire pour vous : rompez la liaison de l'enfance; qu'on ignore que vous l'avez connu; vous ne devez fréquenter que ceux qui peuvent aider à votre avancement.

D'UN MONDE HEUREUX.

SONGE.

JE crus, en rêvant, me trouver dans un temple ſolitaire : je vis venir à moi une eſpece de fantôme; mais en s'approchant, ſa taille ſe deſſina & devint plus qu'humaine : ſa robe tomba majeſtueuſement ſur ſes pieds; ſix ailes plus blanches que la neige, & dont les extrêmités étoient dorées, couvrirent une partie de ſon corps : alors je le vis quitter la ſubſtance matérielle qu'il avoit priſe pour ne pas m'effrayer : ſon corps ſe colora comme l'arc-en-ciel. Il me ſaiſit par les cheveux, & je ſentis ſans effroi que je traverſois les plaines éthérées, avec la rapidité d'une fleche qui part d'un arc tendu par un bras ſouple & nerveux.

Mille mondes enflammés rouloient ſous mes pieds; mais je ne pouvois jeter qu'un regard rapide ſur tous ces globes diſtingués par des couleurs frappantes qui les diverſifioient à l'infini.

Tout-à-coup j'apperçus une terre ſi belle, ſi floriſſante, ſi féconde, que je ſentis un vif deſir d'y deſcendre. A l'inſtant mes ſouhaits furent exaucés : je me ſentis porté doucement ſur ſa ſurface, je fus plongé dans une athmoſphere embaumée, & à la naiſſance de l'aurore je me trouvai aſſis ſur un ſiege de gazon : j'étendis mes bras en ſigne de reconnoiſſance vers l'envoyé céleſte : il me montra du doigt un ſoleil reſplendiſſant, & s'élançant vers lui il entra & ſe perdit dans ſon diſque enflammé.

Je me levai, & je me crus tranſporté dans le jardin d'Eden. Tout inſpiroit à l'ame une douce tranquillité. La paix la plus profonde couvroit ce globe; la nature y étoit raviſſante & incorruptible : une fraîcheur délicieuſe tenoit mes ſens ouverts à la joie; une odeur ſuave couloit dans mon ſang avec l'air que je reſpirois;

mon cœur, qui treſſailloit avec une force inaccoutumée, entroit dans une mer de délices ; & le plaiſir, comme une lumiere immortelle & pure, éclairoit mon ame dans toute ſa profondeur.

Les habitans de ce ſéjour heureux s'avancerent au-devant de moi : après m'avoir ſalué, ils me prirent par la main. Leur phyſionomie noble inſpiroit le reſpect & la confiance : l'innocence & le bonheur ſe peignoient dans leurs regards ; ils levoient ſouvent les yeux vers le ciel ; ils prononçoient un nom que je ſus depuis être celui de l'Éternel, & des larmes d'attendriſſement inondoient leurs paupieres.

Je me ſentis tout ému en converſant avec ces hommes ſublimes ; leur cœur s'épanchoit avec la tendreſſe la plus ſincere ; & en même tems la voix de la raiſon, voix majeſtueuſe & non moins attendriſſante, ſe faiſoit entendre à mon oreille charmée.

Je reconnus bientôt qu'une telle demeure ne reſſembloit pas à celle que je quittois. Une force divine me fit voler dans leurs bras : je voulus fléchir le genou devant eux ; mais relevé d'une main careſſante, & preſſé ſur le ſein qui renfermoit des cœurs auſſi nobles, je connus un avant-goût de l'amitié céleſte, de cette amitié qui uniſſoit leurs ames & qui compoſoit la plus belle portion de leur félicité.

Jamais l'ange des ténebres, avec toutes ſes ruſes, n'a découvert l'entrée de ce monde : malgré ſa malice vigilante & profonde, il n'a point ſu verſer ſes poiſons ſur ce globe fortuné ; la colere, l'envie & l'orgueil y ſont inconnus ; le bonheur de l'un fait le bonheur de tous ; un tranſport extatique éleve ſans ceſſe leurs ames à la vue de cette main prodigue & magnifique qui raſſembla ſur leur tête les plus merveilleux prodiges de la création.

L'aimable matinée, de ſes ailes humides & dorées, diſtilloit les perles de la roſée de deſſus les arbuſtes & les fleurs, & les rayons d'un ſoleil naiſſant multiplioient les couleurs les plus vives, lorſque je découvris un bois que rempliſſoit une douce clarté.

Là, des jeunes gens de l'un & de l'autre fexe envoyoient au ciel des cantiques d'adoration ; ils fe rempliffoient en même tems de la grandeur & de la majefté du Dieu qui rouloit prefque vifiblement fur leur tête ; car dans ce monde innocent, il daignoit fe manifefter par des traits inconnus à nos foibles yeux.

Tout annonçoit fon augufte préfence : la férénité de l'air, le coloris des fleurs, l'infecte brillant, je ne fais quelle fenfibilité univerfelle, répandue dans tous les êtres, & qui vivifioit les corps qui en paroiffoient le moins fufceptibles, tout donnoit des marques de fentiment ; & l'oifeau arrêtant fon vol au-deffus de leur tête, fembloit devenir attentif aux modulations touchantes de leur voix.

Mais quel pinceau exprimera le front raviffant des jeunes beautés dont le fein refpiroit l'amour ? qui peindra cet amour dont nous n'avons point l'idée, cet amour qui n'a point de nom ici-bas, cet amour, partage des pures intelligences, amour divin, qu'elles feules peuvent concevoir & fentir ? La langue de l'homme fe trouve impuiffante & muette, & le feul fouvenir de ces beaux lieux fufpend en ce moment toutes les facultés de mon ame.

Le foleil fe levoit ; le pinceau me tombe des mains. O Thompfon, tu n'as point vu ce foleil ! Quel monde & quelle magnifique ordonnance ! Je foulois, comme à regret, les plantes fleuries, douées, comme notre fenfitive, d'un fentiment vif & prompt : elles s'affailfoient fous mes pas pour fe relever plus brillantes, le fruit fe détachoit mollement de la branche complaifante ; à peine il humectoit le palais qu'on en fentoit le fuc délicieux couler dans fes veines : alors l'œil plus perçant étinceloit d'un feu plus vif, l'oreille étoit plus gaie ; le cœur qui s'épanouiffoit fur toute la nature, fembloit poffeder & jouir de fa féconde étendue ; le plaifir univerfel ne caufoit le tourment de perfonne ; l'union multiplioit les délices, & l'on s'eftimoit moins heureux par fon propre bonheur que par celui des autres.

Ce foleil ne reffembloit point à la lueur pâle & foible

qui éclaire notre prison ténébreuse ; on pouvoit le fixer sans baisser la paupiere ; l'œil se plongeoit avec une sorte de volupté dans sa lumiere douce & pure ; elle récréoit à la fois la vue & l'entendement ; elle passoit jusqu'à l'ame. Les corps de ces hommes fortunés en devenoient comme transparens : chacun lisoit alors dans le cœur de son frere les sentimens de douceur & de tendresse dont lui-même étoit affecté.

De toutes les feuilles des arbrisseaux que cet astre éclairoit, s'élançoient au loin des germes de matiere lumineuse, où se peignoient toutes les couleurs de l'iris : son front qui ne s'éclipsoit jamais étoit couronné de rayons étincelans que le prisme audacieux de notre Newton n'auroit point su décomposer. Lorsque cet astre se couchoit, six lunes brillantes flottoient dans l'athmosphere : leur marche, diversement combinée, formoit chaque nuit un spectacle nouveau. Cette multitude d'étoiles qui nous paroissent jetées au hasard, se découvroient là sous leur vrai point de vue, & l'ordre éclatant de l'univers apparoissoit dans toute sa pompe.

Quand sur cette terre heureuse l'homme s'abandonnoit au sommeil, son corps qui ne participoit en rien aux élémens terrestres, n'opposoit aucune barriere à l'ame ; elle contemploit, dans un songe qui tenoit de la vérité, la région lumineuse, trône de l'Éternel, où elle devoit bientôt s'élever. L'homme sortoit d'un sommeil léger, sans trouble & sans inquiétude ; jouissant de l'avenir par le sentiment intime de l'immortalité, il s'enivroit de l'image d'une félicité prochaine plus grande encore.

La douleur, ce résultat funeste de la sensibilité imparfaite de nos corps grossiers, ne se faisoit point connoître à ces hommes innocens : avertis par une sensation légere des objets qui pouvoient les blesser, la nature les éloignoit du péril, ainsi qu'une mere tendre écarte son enfant du fossé, en le tirant doucement par la main.

Je respirois plus librement dans ce séjour de concorde & d'alégresse ; mon existence me devenoit chere : mais plus le charme qui m'environnoit étoit vif, plus

mes idées se reportoient tristement sur le globe que j'avois quitté. Toutes les calamités de la race humaine se réunirent comme en un seul point pour affliger mon cœur, & je m'écriai douloureusement : Hélas ! autrefois le monde que j'habite ressembloit au vôtre; mais bientôt l'innocence, la paix, les plaisirs purs s'évanouirent. Que ne suis-je né parmi vous ! Quel contraste ! La terre qui fut ma triste demeure, retentit sans cesse de cris & de gémissemens : là-bas le petit nombre opprime le plus grand ; le démon de la propriété infecte & ce qu'il touche & ce qu'il convoite. L'or y est un dieu, & l'on fait sur ses autels le sacrifice de l'amour, de l'humanité, des vertus les plus précieuses.

Frémissez, vous qui m'écoutez ! Le plus grand ennemi de l'homme c'est l'homme même; ses chefs sont ses tyrans; ils veulent tout ployer sous le joug de leur orgueil ou de leur caprice : les chaînes de l'oppression s'étendent, pour ainsi dire, d'un pole à l'autre ; un monstre, prenant le masque de la gloire, a légitimé ce qu'il y a de plus effroyable, la violence & le meurtre ; depuis la fatale invention d'une poudre enflammée, aucun mortel n'y peut dire : Demain je reposerai en paix, demain le bras du despotisme n'écrasera pas ma tête, demain l'affreuse douleur ne broiera point mes os, demain les cris d'un désespoir inutile ne sortiront point de mon cœur oppressé, lorsque la tyrannie m'aura plongé vivant dans un cercueil de pierre.

O mes freres, pleurez, pleurez sur nous ! Non-seulement les chaînes & les bourreaux nous environnent; mais nous dépendons encore des saisons, des élémens, des plus vils insectes : la nature entiere nous est rebelle; & si nous la domptons, elle nous fait payer cher les biens que le travail lui arrache. Le pain que nous mangeons est arrosé de notre sueur & de nos larmes; des hommes avides viennent ensuite, & nous en ravissent une partie pour le prodiguer à leurs complaisans oisifs.

Pleurez, pleurez avec moi, mes freres ! La haine nous poursuit, la vengeance aiguise dans l'ombre son poignard ; la calomnie nous flétrit & nous ôte jusqu'au

pouvoir de nous défendre; l'ami trahit notre confiance & nous fait maudire ce ſentiment conſolateur, & il faut vivre au milieu de tous les coups de la méchanceté, de l'erreur, de l'orgueil & de la folie.

Dans le tems que mon cœur donnoit un libre cours à ſes plaintes, je vis deſcendre du ciel des ſéraphins reſplendiſſans, & des cris d'alégreſſe s'éleverent dans toute la race de ces hommes fortunés. Comme je reſtois dans l'étonnement, un vieillard me dit : Adieu, mon ami; l'inſtant de notre mort approche, ou plutôt l'inſtant d'une nouvelle vie. Ces miniſtres du Dieu clément viennent pour nous enlever de deſſus cette terre; nous allons habiter un monde plus parfait encore... Quoi, mon frere, lui répondis-je, vous ne connoiſſez point les agonies du trépas, cette angoiſſe, ce trouble, cette inquiétude qui accompagnent nos derniers momens?.. Non, mon fils, reprit-il; ces anges du Seigneur, à une époque marquée, viennent nous enlever tous & nous ouvrir le chemin d'un monde inconnu, mais que nous appercevons par la conviction intime de la bonté & de la magnificence du Créateur, qui n'ont point de bornes.

Tout-à-coup un ſourire lumineux brilla ſur leurs levres; leur tête ſembloit déja couronnée d'une ſplendeur immortelle; ils s'éleverent légérement de terre à mes regards; je preſſois pour la derniere fois leur main ſacrée, tandis qu'en ſouriant ils abandonnoient l'autre au ſéraphin, qui étendoit déja ſes ailes pour les porter au ciel.

Ils s'envolerent tous à la fois, comme une troupe de cygnes éclatans qui prennent leur eſſor & s'élevent d'un vol majeſtueux & rapide au-deſſus du faîte de nos palais. Mes regards triſtement prolongés les ſuivirent dans les airs; leurs têtes vénérables ſe perdirent bientôt dans les nuages argentés; & moi, je reſtai ſeul ſur cette terre magnifique & déſerte.

Je ſentis que je n'étois pas encore fait pour l'habiter; je ſouhaitai de revenir ſur cette terre infortunée & expiatoire; & c'eſt ainſi que l'animal, échappé à ſon conducteur & ſorti de ſa loge, revient ſur ſes pas,

suit les traces de sa chaîne, baisse un front docile & rentre dans sa prison. Le réveil dissipa une illusion qu'il n'est pas permis à la foiblesse d'une langue indigente de peindre dans tout son éclat : mais cette illusion me sera toujours chere ; & appuyé sur la base de l'espérance, je la conserverai jusqu'à la mort dans le fond de mon cœur.

VISION.

BRutus apperçoit la figure hideuse de son mauvais genie, qui sembloit lui présager la perte de cette bataille décisive où expira la liberté romaine, & où il tomba sur la pointe de son épée.

Brutus n'étoit ni crédule, ni peureux, ni superstitieux ; il étoit intrépide & philosophe, dit Plutarque. Brutus rapporte ce qu'il a vu ; il a vu ce qui n'étoit pas ; ce fantôme n'existoit que dans son imagination échauffée ; & voilà à quoi se réduisent toutes les visions des ames fortes ou passionnées. Le grand Condé vit aussi un de ces fantômes.

On croit combattre son ennemi, embrasser sa maîtresse, voir des morts qu'on a chéris ; & l'impression ne differe guere de la réalité.

Je me suis vu deux fois dans ces instans qui forment le passage de la veille au sommeil ; je crus appercevoir des fantômes : ils m'épouvanterent d'abord ; mais un effort de raison les décomposa, quoique lentement, & je reconnus que mon cerveau, travaillé long-tems de sa rêverie, les avoit créés. Cette situation est un phénomene inexplicable, encore plus étonnant que le rêve, & qui déroute la sagacité des physiciens & des métaphysiciens.

Il y a des sens internes qui font toute la différence des caracteres. Quand on rêve, que de choses ne fait-on pas ! quelle richesse d'idées & d'images ! On est un

sot en s'éveillant; on ne retrouve plus cette pleine liberté qu'avoit l'ame dans ses opérations; on est vraiment enchaîné.

Un hébété se laissa cheoir, on le trépana; il devint spirituel, & fut doué d'une mémoire étonnante. Le sot seroit-il l'homme le mieux portant, & l'homme de génie, l homme le plus infirme? N'y auroit-il pas un combat entre l'ame & les sens? Quand les sens l'emporteroient, sottise & santé; quand les sens céderoient, imagination brillante & teint flétri.

Peut-être que l'imagination n'a trop d'empire que lorsque les sens physiques sont foibles & dépravés. C'est dans l'équilibre du sens intérieur & du sens extérieur que réside la santé de l'ame.

Si nous sommes de bonne-foi, nous avouerons que ce qui se passe au fond de notre ame est au-dessus de notre conception; que nous ne pouvons déterminer quel ressort nous a fait agir plutôt d'une maniere que d'une autre.

APOSTROPHE.

MOnstre de la guerre! ta tête est ornée de trente diadêmes; tu domines l'Europe, un faisceau de sceptres à la main; tu es environné des palmes de la gloire; on prononce autour de toi les noms imposans de valeur, de fermeté, de patriotisme; quand tu marches, c'est au bruit d'une musique éclatante; tu offres à l'œil ébloui la pompe des tentes, les panaches, les aigrettes flottantes, le front resplendissant de l'élite de la race humaine. Je vois l'éclat des armes, la marche égale & rapide de tes coursiers qui hennissent au son des trompettes & des clairons, & dont le pied impatient creuse la terre. Je vois les habits rehaussés de plaques d'or, & les rayons du soleil, qui se jouent au milieu du voltigeant acier; j'apperçois la race choisie des plus beaux

hommes, les lauriers qu'ils moissonnent, & qu'ils échangent contre des myrtes aux genoux de la beauté. Mais que fait à mon œil tout cet éclat ? Si ma main souleve le superbe manteau qui te couvre, que verrai-je ?.. Des plaies, du sang, du carnage, des blessures hideuses, des corps mutilés, des tronçons d'hommes, les convulsions de la rage, des bouches mourantes, exhalant des soupirs longs & plaintifs, une boucherie humaine; puis les larmes des épouses, des meres, des enfans, des amis; l'innocence dans les bras du crime, la pâleur de la famine, & la peste livide, qui fermant le cortege, livre à la voracité des corbeaux les cadavres épars restés sans sépulture.

Et malgré ta tête couronnée, & tes cent bras, & tes trophées, & tes bronzes tonnans, & ta formidable puissance, & le vil chant de tes poëtes, je n'attacherois pas à ton éclat imposteur, à ta force exécrable, l'indignation qui souleve mon ame! Que me fait ton colosse effrayant qui foule le monde ? Je ne vois à ton côté que ce glaive exterminateur qui déchire le sein des nations; je t'accuse au nom de l'humanité, je te cite à son tribunal, je déchire tes manifestes; je te repousse dans ces siecles de férocité, où rien ne distinguoit l'homme de la brute; j'appelle ta force un sacrilege, je flétris tes exploits, & j'éleve l'accent du mépris parmi le chant de tes victoires. La morale des nations est faite pour épouvanter l'autorité des armes, pour percer l'athmosphere qui environne les trônes, pour flétrir l'ambitieux sous ses couronnes, pour rendre les usurpateurs, les conquérans, les rois affamés de richesses, aussi méprisables qu'ils sont odieux; pour éclairer l'homme enfin, & ouvrir les yeux de l'univers sur ce préjugé destructeur qui anéantit la puissance réelle de l'homme, l'oppose à lui-même, & contredit le plan que la nature avoit formé pour la paix & la félicité.

Monstre de la guerre! je te charge ici de tous les anathêmes ! On ne lira bientôt plus sur ton front orgueilleux, que le tableau des fureurs & des calamités qui affligent l'univers. Et ceux qui sont penser la foule

des hommes, attacheront l'horreur & les mépris à ces exploits que l'extravagance des poëtes n'a que trop célébrés.

RENOMMÉE LITTÉRAIRE.

QU'est-ce que cette renommée ? Elle est soumise, comme tout le reste, au cours des événemens. Tel écrivain de nos jours, peu estimé, passera peut-être dans trois mille ans pour un écrivain supérieur : cela dépend de la marche des idées, que nous ne devinons pas.

Nous n'avons pas la meilleure partie des écrits anciens ; c'est le hasard qui les a fait parvenir jusqu'à nous ; & ce que nous en avons, il nous est difficile de douter si c'est le pire, n'ayant point vu le reste.

Nous mettons Démosthene au premier rang des orateurs, quoique toute la Grece nommât Phocion pour son égal, & Démades pour son maître. Ce Démades avoit une telle supériorité sur Démosthene, que sans préparation il renversoit les discours les plus étudiés de ses rivaux. Démosthene voulant le redresser un jour sur quelque point, Démades lui dit avec mépris : *Ne sus Minervam.*

De même, chez les Latins, Varus surpassoit de beaucoup Virgile dans le poëme épique, au jugement même d'Horace ; mais les écrits de Varus & de Démades ont péri, ainsi que ceux d'Alcée. Qui sait, je le répete, si un de nos auteurs, aujourd'hui dédaigné, ne sera pas mis dans trois ou quatre mille ans au premier rang des écrivains. Il y a sous nos yeux des ouvrages dont nous ne sentons pas tout le prix, soit parce qu'un certain vernis imposteur leur manque, soit parce que la trompette littéraire ne les a point suffisamment annoncés, & qui surnageront peut-être au-dessus de nos livres les plus vantés.

Mais la gloire elle-même eſt la proie du tems ; elle périt dans le tombeau des âges & des ſiecles. Le livre du poëte qu'on dit immortel rejoint un peu plus tard la pouſſiere, élément où retourne tout ce qui eſt ſur la terre.

Dans ſix cens années, tous nos livres ſeront réduits en poudre ; les vers mangeront nos idées ainſi que nos corps ; nos livres ne ſeront plus, ſi la génération ſuivante ne prend ſoin de les réimprimer. Or, quel livre réimprimera le vingt-deuxieme ſiecle ? C'eſt ce que l'homme doué du goût le plus fin & le plus étendu ne ſauroit prédire.

Et du vivant même des auteurs, que le cercle de leur réputation eſt borné ! Il y a une foule d'hommes à Paris, qui, répétant les noms du gros Thomas & de Ramponeau, ignorent l'exiſtence de d'Alembert & de Buffon.

Les grands hommes ſe paient d'un peu de renommée circonſcrite ; les hommes vulgaires ne devroient-ils pas s'eſtimer heureux d'avoir des génies à ſi bon marché, & de poſſéder leurs chef-d'œuvres ?

Il y a enſuite des noms qui inſenſiblement font illuſion à l'univers. L'ouvrage le plus célebre eſt le plus ſouvent le moins lu. On parlera de Pindare, on le placera à la tête de tous les génies qui ont exiſté & qui exiſteront ; madame Dacier le pleurera à chaudes larmes, au grand étonnement de ſa ſervante, plus ſenſée que ſa maîtreſſe. Un pédant voudra le reſſuſciter, comme ſi ce travail devoit l'aſſocier à la gloire du rival d'Alcée.

Qui ſait aſſez ſa langue pour en ſaiſir toutes les beautés ? Cinquante hommes peut-être en Europe ; & cependant toutes les académies, tous les colleges, & puis tous les journaux retentiront éternellement des louanges de Pindare.

Quelques traits épars, enſeignés d'abord par des profeſſeurs, & ſemés enſuite dans les poétiques, ont ſuffi, avec la haute idée qu'on a de l'antiquité, à nourrir cette aveugle idolâtrie qui dans les uns eſt un reſpect ſuperſtitieux, dans les autres un charlataniſme hardi.

Il n'eſt donc rien de tel, pour beaucoup admirer un

auteur ancien, que de ne pas l'entendre; & tel journaliste n'y manque jamais.

Pour ceux qui savent réellement la langue de l'auteur qu'ils louent, ils prêtent à ses ouvrages une valeur extraordinaire, puis ils exigent tyranniquement que les autres l'estiment à l'égal de leur profonde superstition.

C'est ainsi qu'une foule de sots sont devenus hommes de lettres : ils ont copié dans des feuilles hebdomadaires cet amas de préjugés scholastiques, qui hérissent une multitude de livres pesans & déraisonnables. Ces sots écrivains y ont pris par instinct tout ce qu'il y avoit d'inutile & de mauvais.

D'autres prôneurs de l'antiquité, & c'est le plus grand nombre, n'ont pas toujours la conscience de leur admiration : ils sont plutôt chagrins contre leur siecle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon ; on les exalte outre mesure : mais il faut trouver à redire à ce qui se fait de notre tems. La pédanterie a un enthousiasme ridicule; c'est quelquefois aussi un ton.

BOILEAU.

Que tu es petit, ô Boileau ! que tu me parois sec, froid, minutieux ! Tes épîtres morales n'ont point de morale ; tes satyres sont empruntées des satyres anciennes : tu as copié servilement leur malignité, à l'exception de quelques injures personnelles qui sont de ton crû. Ton *Art Poétique* n'enflammera jamais aucun écrivain ; c'est l'art du rimeur, & non celui du poëte. La composition originale d'Young en dit plus que toi en quelques pages : ton *Lutrin* est une agréable fadaise fort bien versifiée ; mais que signifie ton *Lutrin* ?

Tu me geles avec ton exactitude monotone : je ne vois ni élévation, ni grace, ni sentiment, dans tout ce

ce que tu as produit. Sois un poëte grammairien, j'y consens.

Il est permis de choisir ses livres, comme on choisit ses amis. Eh bien, tu n'es pas mon auteur : je ne t'ai jamais aimé, même dans les premieres années de la vie, où l'on admire tout. J'ai toujours dédaigné dans tes écrits ce ton préceptoral que tu t'arrogeois ; j'ai toujours ri de ta prétendue mission de venger le goût. Tu n'es, à mes yeux, tantôt qu'un adroit plagiaire, tantôt qu'un pédant gonflé d'auteurs latins. Tu fais cependant de bons vers, soit ; mais je donnerois toutes tes œuvres pour douze fables de la Fontaine, pour quatre scenes de Corneille, & pour trente pages de la Bruyere.

Rien n'est beau que le vrai, as-tu dit. Pourquoi donc outrois-tu la louange & le blâme ? Pourquoi exagérois-tu la grandeur du roi qui te pensionnoit ? Pourquoi lui écrivois-tu :

> Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire ;
> . . . .
> Et certain des hauts faits dont ton bras me répond,
> Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

Non, jamais poëte ancien ni moderne n'a fait deux vers aussi ridicules que ces deux-là.

Tu injuriois ceux qui avoient commis le délit épouvantable de n'avoir pas su tourner une période poétique aussi-bien que toi ; mais la main qui traça la colonnade du Louvre, étoit bien au-dessus de la tienne ; & le Tasse & Milton que tu n'entendois pas, avoient un génie dont tu n'étois pas même l'ombre.

Il doit toujours paroître singulier qu'un écrivain attaque la profession d'écrivain, quoique foiblement exercée par un autre ; & que tous ces traits lancés contre les gens de lettres, partent de la main des gens de lettres. C'est Boileau tour-à-tour satyrique & adulateur, qui s'est permis le premier cette misérable attaque ; & des rimailleurs honnis se sont intitulés après lui, *vengeurs du goût*. Leur insolence dérive de l'impertinence du trop renommé Boileau qui a donné à la littérature fran-

çoise ce grand scandale, & qui l'a consacré avec un talent dont ses imitateurs heureusement sont fort éloignés.

Poëtes ! chantez la paix & la concorde qui doivent régner entre les hommes, enfans de la même terre, voilà votre noble emploi : respectez les rois sages & bons, sans les flatter & sans leur répéter qu'ils sont des dieux ; car ces termes leur donnent à eux-mêmes des nausées : exaltez le pouvoir des loix, qui suppléent à la foiblesse d'un être dont l'intelligence est troublée par tant de passions : que les chants puissans de l'harmonie qui unit les citoyens, résonnent sur votre lyre : exhortez sur-tout les souverains à goûter le plaisir de faire des heureux. Ils n'ont rien, s'ils ne possedent cette gloire : elle est à eux ; & c'est en cela qu'ils sont vraiment supérieurs aux autres hommes.

Que de disputes en France sur la poésie ! Quel abus des termes ! La poésie & l'éloquence sont une seule & même chose pour qui voudra anéantir la valeur arbitraire des mots : ce n'est au fond que l'art de toucher, émouvoir, intéresser ; & pour intéresser, émouvoir, toucher, il faut peindre, c'est-à-dire, faire naître des idées & des sensations à l'aide des mots. Que ces mots soient arrangés de telle maniere ou de telle autre, qu'ils soient rimés, ou qu'ils aient une prosodie plus étendue & plus libre, cela devient égal.

Notre poésie n'est qu'une prose différemment arrangée ; elle n'est pas plus noble, plus harmonieuse, plus précise, plus cadencée, que les beaux morceaux de nos prosateurs. L'habitude fait le versificateur ; & celui-ci n'est pas poëte, je crois, parce qu'il rime ; car qui ne seroit pas poëte en France, si la rime faisoit le poëte ?

En fait de goût, nous jugeons par nos habitudes : nous croyons notre poésie supérieure à celle de nos voisins, qui ne peuvent guere souffrir la nôtre ; & les nations disent comme les sociétés, nous sommes les seuls qui ayons de l'esprit. Quand un écrivain ne peut pas établir dans l'opinion publique la supériorité de son talent,

il tâche d'y établir la supériorité de son goût. Ainsi sont nos stériles académiciens : c'est toujours un dédommagement ; mais si le premier mérite d'un ouvrage, comme personne ne le conteste, est l'utilité, la beauté de ce même ouvrage est livrée à des disputes éternelles ; & les hommes, d'accord sur le premier point, ne le seront jamais sur le second, parce que chacun sent différemment.

Quoi de plus ridicule donc, que de se donner pour le distributeur de la louange & du blâme, sur des matieres proprement de goût ? Chacun n'a-t-il pas le droit de juger ? & l'homme qui ne peut me faire goûter ses écrits, parviendra-t-il à m'empêcher de lire ceux d'autrui ? Il faudroit que les gens de lettres renonçassent à l'orgueil de publier leur théorie, pour se borner à la pratique ; parce que, dans les arts de goût, il n'y a point de théorie.

Le cordonnier qui rectifia le peintre, avoit raison sans doute. Mais peut-être lui seul voyoit-il le défaut imperceptible à d'autres yeux ; & si le coëffeur, le tailleur, le bonnetier, &c. étoient venus à leur tour, autres critiques, autres corrections sans fin, & beaucoup de peines que le peintre se seroit gratuitement données pour quelques individus, & non pour la multitude.

Elle est inhabile à saisir cette sorte de perfection ; elle n'en a pas même heureusement l'idée ; elle sent trop vivement pour sophistiquer. Ainsi un auteur de profession voit trop dans un ouvrage, pour le bien juger ; & le public qui voit en gros, doit juger moins sévérement & juger mieux. C'est ce qui arrive ; le public casse le plus souvent les jugemens des gens de lettres, les laisse déclamer, & s'attache à ce qui lui fait plaisir.

L'homme de goût, proprement dit, est inhabile à bien juger l'ouvrage de l'homme de génie. Il faut plus que du goût pour bien sentir un Richardson, un Fielding, un Shakespeare, un Sterne, &c. Et voilà pourquoi Racine & Boileau ont si mal apprécié la Fontaine, le Tasse, Milton, &c. & pourquoi de nos jours l'insen-

ſibilité produit de ces arrêts qui atteſtent la froideur d'ame de celui qui les rend.

Il n'y a point de nation où il y ait plus de critiques & plus de regles qu'en France. C'eſt là auſſi que les livres originaux ſont plus rares.

Ce qui caractériſe ſur-tout un ſot, c'eſt de croire la critique d'un ouvrage choſe aiſée, & d'entreprendre cette beſogne publiquement tous les dix ou quinze jours. Il faut une très-grande préſomption pour oſer fixer ainſi le mérite ou le démérite d'un ouvrage ; on s'expoſe à recevoir plus d'un démenti : mais tous ces petits juges, alertes & précipités, ne ſe doutent ſeulement pas combien ils auroient à rougir dans cent ans, ſi toutefois leur prononcé pouvoit voguer juſqu'à cette époque.

ENTRAVES
DÉRAISONNABLES.

L'Intolérance appliquée à l'art d'écrire ne l'anéantit pas, ce qui ſeroit plutôt à deſirer, mais le dénature & l'avilit. Cette intolérance ruine l'édifice des connoiſſances humaines, où doivent entrer tous les matériaux, & ſappe dans leur baſe la puiſſance réelle & la félicité future de l'homme.

Le gouvernement ſe prive de tous les moyens qu'il a de multiplier ſes lumieres. Ne faut-il pas, pour mieux juger les événemens, qu'il entende le *pour* & le *contre* ? Une cenſure utile contrebalance pour ſon propre intérêt l'adulation qui l'aſſiege : un langage ſincere & véhément eſt quelquefois celui du zele & de la vérité.

Eh ! quel mal fait la philoſophie ? Si elle parle quelquefois aux rois d'un ton ferme & auſtere, elle ne leve jamais contre eux un bras rebelle ou homicide ; tandis que le doute les environne, elle leur offre ces mâles vérités qu'il leur importe tant de connoître ; elle leur

montre la marche insurmontable des idées du fiecle, & les avertit de ce que jamais personne n'oseroit leur dire.

Le fiecle étant très-éclairé, il faut que les hommes en place le soient à leur tour. On ne peut guérir une erreur politique qu'en la dénonçant, qu'en la combattant publiquement. Qui osera dire qu'il n'y a point d'erreur accréditée & funeste au gouvernement, ou bien qu'il seroit inutile de laisser à l'homme un moyen de renverser les opinions politiquement dangereuses ?

Considérons l'effort des esprits depuis Philadelphie jusqu'à Venise : la littérature universelle prend un caractere de morale politique, & les capitales de l'Europe réfléchissent des lumieres qui deviennent plus fortes & plus éclatantes par leur réunion. L'erreur doit céder à ce concours généreux.

La philosophie est semblable à un astre qui roule au-dessus de la terre ; il doit éclairer successivement tous les points du globe : tantôt ses rayons sont obliques, tantôt perpendiculaires ; mais ils doivent tôt ou tard entrer dans les yeux des nations qui semblent les plus éloignées de recevoir leur influence salutaire.

Heureux l'état dont les chefs ayant l'esprit philosophique, favorisent ceux qui s'efforcent de l'acquérir ! car il paroît que désormais les arts, les sciences & les états suivront le sort de la philosophie ; & l'on peut voir que les gens sans étude & sans lettres se policent & s'enrichissent insensiblement, la plupart même sans y penser, par les idées, les opinions & les vues nouvelles que les philosophes ont répandues. Certaines classes d'artisans ont trouvé moins d'inconvéniens & plus d'avantages dans leurs travaux, par la communication des lumieres.

Tout vice est issu d'ânerie ; cet ancien axiome mérite d'être renouvellé. On voit ce triste résultat à chaque page de l'histoire. Pauvre esprit humain, que tu as besoin qu'on détruise tes dangereuses superstitions ! Tu es près à chaque instant de tomber dans les plus viles erreurs ; tu as adopté la sorcellerie, la magie, l'astrologie judiciaire, la théologie scholastique, la grace

verfatile ; & tes méprifes politiques, non moins monftrueufes, ont fait gemir de pitié fur ton aveuglement !

Pourquoi parler de l'adminiftration des empires? (diront quelques-uns) pourquoi ne pas s'impofer un filence abfolu fur ces matieres? Mais quel citoyen peut demeurer indifférent, quand fa patrie reçoit des bleffures vives? Comment ne pas s'intéreffer aux deftinées d'un royaume dont on fait partie, lorfqu'on fe voit renaître dans des enfans qui peuvent être un jour malheureux par quelque faute politique? Eft-il poffible d'appercevoir diftinctement le bien, & de ne pas tenter quelques efforts pour le faire adopter de la partie qui gouverne?

Que gagneroit le gouvernement à métamorphofer les citoyens en automates infenfibles à la caufe commune? Ils perdroient toutes les qualités qui en font de bons fujets. Pourquoi chacun ne rendroit-il pas au dépôt des lumieres publiques ce qu'il fait, ce qu'il a appris, ce qu'il a étudié? On le jugera, & l'idée falutaire fortira toute épurée de la fermentation univerfelle. Auffi les états, où tous les projets pour le bien public font publiquement difcutés, font-ils les mieux gouvernés.

Sans une fage liberté de penfer, il n'y a plus d'écrivains, conféquemment plus de fciences, plus d'arts; car leur liaifon intime me femble démontrée : & de fait, les artiftes ceffant d'être éclairés par cette claffe d'hommes qui remontent toujours aux premiers principes, deviendront des efpeces d'automates façonnés à une feule & même routine.

D'un autre côté, les romanciers, les poëtes dégénéreront en compaffeurs de phrafes, en jolis arrangeurs de mots, égareront la penfée mâle & fiere, l'atténueront & verferont une enluminure dangereufe fur les objets férieux qui intéreffent l'homme. Le perfifflage, pour mieux dire enfin, remplacera dans tout ouvrage la raifon publique.

DE LA GRECE.

ON a vu des hommes de génie dans des fables brûlans, arides, & au milieu des glaces éternelles; mais les hommes de génie font toujours des exceptions à l'ordre naturel.

N'imitons point les pédans qui, pour mieux cenfurer leurs contemporains, ne louent que les Grecs; mais difons que le climat le plus favorable pour les beaux-arts paroît celui où l'air eft pur, le fol fertile, où le riant fpectacle de la nature donne les images grandes & poétiques toutes formées, où les fruits les plus délicieux remplacent ce carnage d'animaux, qui à la longue aigrit le fang.

Là, une nourriture faine & rafraîchiffante donne je ne fais quelle fluidité aux efprits, qui les rend fouples & inventifs. La Grece, fi favorifée du côté du climat, a produit les plus beaux génies de l'univers; c'eft fans doute au milieu des plaines embaumées que fe trouve le beau continu, & je ne fais quelle fraîcheur de fentiment qui diftingue également l'hiftorien, le ftatuaire, le philofophe, l'architecte & le poëte. N'eft-ce pas un Grec qui a fait l'Apollon du Belvedere? Profanes, à genoux!

O patrie des beaux-arts! que gagneras-tu à ce grand déluge d'armes & de foldats, que deux vaftes empires font prêts à répandre? Quand la capitale de l'Attique, qui a perdu jufqu'à fon nom, fortira-t-elle de fes ruines? Qu'il feroit beau aux fouverains de lui rendre fa liberté, fes mœurs, fes théatres? Son génie renaîtroit fans doute.

Pour moi, l'imagination remplie & fatisfaite de l'hiftoire de ce peuple unique, en contemplant le temple de Minerve, la tour où Démofthenes s'exerçoit à l'éloquence, le berceau de Jupiter, l'oracle de Delphes, la

colonne où furent gravés les noms des trois cens Spartiates morts en défendant les Thermopyles, le portique fameux où fraternisoient la philosophie & la poésie; je voudrois pouvoir ressusciter cette nation qui porte un si grand nom, je voudrois voir cette Athenes délivrée du joug stupide des Ottomans; je voudrois y fonder une colonie dont le génie seroit analogue à celui des Athéniens.

Ah! si le fer des conquérans a tant de fois mutilé sur le globe l'arbre de la liberté, ne pourroit-il pas aujourd'hui, dirigé par une main généreuse, faire refleurir cet arbre antique? Ses ruines intéressent encore l'univers; toute ame née pour les arts s'élance vers ce point où le génie avoit poussé des racines vigoureuses. Les anciens conquérans ouvroient une large voie au torrent de la barbarie; les nouveaux, plus éclairés, pourroient réparer les ravages du tems, & commander à cette fortune qui fait la destinée des empires.

Quel renouvellement! S. George fuiroit du temple de Théfée; des Caloyers n'occuperoient plus la place de Sophocle & de Platon; la résurrection de ce peuple feroit un bienfait pour l'Europe savante, & une grande époque pour l'univers. La verrons-nous, lorsqu'une pépiniere de républiques a pris naissance sur le continent de l'Amérique, & delà semble devoir couvrir un jour les deux hémisphères?

PERSE.

On a fait dans tous les tems de grands efforts pour le ressusciter & le rendre intelligible. Perse, dans son siecle, avoit ses raisons sans doute pour s'envelopper d'une obscurité mystérieuse. Plusieurs écrivains modernes ont pris à tâche de s'exprimer obscurément; c'étoit une affectation. La clarté a un avantage qui fait qu'un livre parle également à tous les hommes, & tout

ouvrage énoncé clairement vivra plus de tems qu'un autre quelquefois plus profond.

Mais le tems, la différence des usages, les traits satyriques qui ont leur à-propos & qui tiennent à des convenances fugitives, tout a pu contribuer à rendre obscur un auteur qui n'est peut-être que précis & nerveux.

Un *Lavatrie* a dédié une traduction de Perse à Boileau ; celui-ci étoit loué à toute outrance dans l'épître dédicatoire ; il consentit à laisser paroître sous sa protection une version remplie de contre-sens & écrite du style le plus plat. Que devenoit alors la sévérité intraitable du vengeur du goût, qui ne pardonnoit ni au Tasse ni à Quinault, & qui se croyoit autorisé à injurier tous les auteurs de son tems au nom d'Homere, de Virgile & de Pindare.

L'un soutient que Perse n'a point affecté d'être obscur ; que l'éloignement seul des tems & l'ignorance des coutumes font ce qui rend pour nous quelques morceaux presque inintelligibles ; mais qu'à Rome tout s'entendoit à demi mot, & qu'on y lisoit Perse aussi facilement que nous l'entendons peu ; que cet auteur n'est pas le seul poëte dont les révolutions des siecles aient contribué à obscurcir les ouvrages, & que les deux vers de Boileau,

> Perse en ses vers obscurs, mais serrés & pressans,
> Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

pourroient s'appliquer à ce satyrique lui-même, si le commentaire de ses écrits ne les accompagnoit un jour dans la postérité.

L'autre prétend, au contraire, que Perse ayant formé le dessein d'attaquer Néron, a joint la prudence au courage, & qu'il s'est ménagé le double plaisir de percer le tyran, & de rire impunément des blessures qu'il lui faisoit ; que pour cet effet il avoit combiné ses expressions & ses images, de maniere que le sel âcre & piquant fût perpétuellement déguisé, & que l'original ne pût se reconnoître. Il s'enveloppoit de ténebres volontaires, sûr d'être deviné par ses lecteurs, & remet-

tant à leur haine le soin de percer l'allégorie ; & ce fut ainsi qu'il eut la gloire d'attaquer le tyran & de le tromper en mourant dans son lit.

Nous nous rangerons facilement de cet avis. Il n'est pas rare dans l'histoire de voir un prince ou un ministre en but aux fleches de la satyre, & lui seul ne pas se reconnoître, soit par aveuglement, soit par amour-propre.

Dans tous les tems les gens de lettres vertueux qui aiment le bien public avec passion, & qui, forts de ce sentiment rare, haïssent jusqu'à la tyrannie qui ne les opprime pas, se sont plu à flétrir les mauvais princes, à les percer de cette arme invisible qui les cicatrise de plaies éternelles ; & l'on concevra sans peine que tout écrivain sous le regne de Néron a dû sentir l'indignation la plus vive, la plus profonde, & attaquer la renommée de ce vil empereur, puisque ses satellites protégeoient son odieuse personne contre une vengeance qui eût été légitime, mais peu sûre.

Il étoit donc impossible à un poëte aussi vertueux qu'on nous représente Perse, de ne pas employer l'arme qui lui étoit familiere, & de ne pas venger à la fois ses compatriotes & la liberté, dont il avoit un sentiment vif. Il eut seulement la précaution de n'employer qu'une satyre indirecte, apperçue d'un côté, & méconnue de l'autre. Par cette adresse politique, il mettoit sa vie en sûreté, & n'en préparoit pas moins le volume de haine qui devoit bientôt envelopper le tyran, & le forcer à se donner la mort de ses mains. Il trompoit habilement la race des délateurs, & n'en immoloit pas moins sa proie en satisfaisant sans danger le noble courroux de la vertu, que partageoient ses intimes amis.

Cette hardiesse, pour être voilée, ne mérite pas moins le nom de courage ; car la moindre lueur, jetée dans l'ombre de ses vers, auroit suffi à lui faire perdre la vie : mais il eut l'avantage de diffamer Néron de son vivant, en bravant sa couronne impériale ; plaisir qui ne sera connu que des ames fortes & sensibles, qui savent appeller à l'univers des outrages faits à l'humanité.

Il nous paroît très-probable que plusieurs traits de Perse ne peuvent avoir rapport qu'à Néron. Ces vers,

Auriculas asini Midas rex habet,

qu'on a tant de fois répété après lui, est décisif & devient très piquant contre un empereur qui prétendoit être l'homme le plus éloquent, le plus grand poëte, & le plus grand musicien de son tems, qui avoit enfin tous les vices monstrueux qu'enfante l'amour-propre le plus stupide, & qui vouloit écraser les humains du poids du trône & du poids de son orgueil insensé.

TEMPLES.

TOus les temples des anciens étoient sombres, comme devant disposer l'ame à l'état où elle doit se trouver quand elle ose contempler la Cause éternelle & despotique. La terreur doit alors l'environner; & comme notre pensée se perd dans une abyme impénétrable, il faut que celui qui médite soit entouré de ténebres.

Le jour est importun quand l'ame se replie sur elle-même; il faut la nuit pour se plonger dans ces idées religieuses où l'esprit poursuit la Cause étonnante & immuable de tout ce qui est.

Il n'y a rien de si majestueux sous la voûte du ciel, qu'un pontife qui, au nom d'un grand peuple assemblé, adresse à l'Être éternel des cantiques & des actions de graces, & dont le cœur est aussi pur que le vêtement blanc qui le couvre.

L'Ecclésiastique dit du grand-prêtre Simon, fils d'Ananias, que lorsqu'il prenoit sa robe de gloire & qu'il se paroit de tous les ornemens de sa dignité pour monter au saint autel, il sembloit ajouter à la sainteté & à la gloire de son ministere.

Je n'aime point à voir un prêtre sans dignité extérieure; il affoiblit en moi toute idée solemnelle, parce

que je ne fuis pas un ange, & que je ne vois que l'homme mefquin ; je veux qu'il foit habillé.

Une religion, dans fa premiere jeuneffe, a une phyfionomie douce, refpectable & bienfaifante ; elle s'appuie fur la juftice, la miféricorde & la bonté : quand elle avance en âge, elle devient intolérante & contentieufe ; elle a verfé fon fang pour s'établir ; bientôt, pour perpétuer fon regne, elle verfe le fang d'autrui : la fuperftition & la barbarie déshonorent fa maturité. Au dernier période, elle attire la dérifion fur fes dogmes ; elle devient ridicule ; l'impiété en profite pour confondre le dogme & la morale, pour fapper tous les fondemens de la derniere. Alors c'eft le moment de perfectionner le culte, en le fimplifiant fous des formes toujours augustes, quoique fimples, & en renverfant tout échafaudage étranger ; ou c'eft la chûte entiere de cette même religion, qui entraîne avec elle les principes fondamentaux & confolateurs.

Quand la religion ne nous éclaire pas fur nos véritables devoirs d'homme, elle nous précipite dans des erreurs étranges. Ce n'eft plus la religion, il eft vraî, qui nous conduit ; c'eft nous qui accommodons la religion à nos intérêts ou à nos idées. Une logique pernicieufe nous égare, & la démence nous mene à la perfécution. Que ne colorent pas nos paffions ? Que ne juftifient-elles pas à nos yeux ? De quoi l'homme n'a-t-il pas abufé ? Plus on approche de l'autel, plus on doit trembler d'être fanatique : on le devient à fon infû. La perfécution ne confifte pas à allumer des bûchers ; les bourreaux en étole ont attiré l'indignation de l'univers ; mais il eft une perfécution fourde & facerdotale, qui, s'éloignant de la charité qu'elle recommande en chaire, fe permet la calomnie fous le voile du zele & de l'amour de l'Évangile.

SÉMIRAMIS.

SONGE.

JE rêvois que j'étois devenu antiquaire, & que j'avois formé l'un des plus beaux cabinets de l'Europe. J'avois donné fur-tout dans les momies, & je les achetois de tous côtés.

J'avois appris à diftinguer les vraies momies d'Égypte des contrefaçons que les Juifs font de ces fquélettes pour attraper les Européens : en mâchant un petit morceau de la momie, j'étois parvenu à diftinguer le fquélette Égyptien du fquélette d'un pendu mis au four par ces contrefacteurs, puis embaumé, puis couvert de bandelettes & d'hiéroglyphes, puis vendu par ces adroits frippons qui fe moquent des profonds favans.

Je n'étois pas dupe de ces impofteurs; je reconnoiffois prefque, à la forme de la tête, ces anciens Égyptiens aromatifés par un fecret particulier, & qui ont été jaloux de nous tranfmettre leurs figures defféchées.

Ils étoient rangés dans mon cabinet, & je me réjouiffois en difant : Tout cela parloit il y a trois mille ans ; ils ne fe doutoient guere qu'ils fortiroient des catacombes qui fe trouvent près du Grand-Caire, pour voyager en Europe, & venir à Paris fatisfaire ma curiofité. Me voilà environné de gens morts & non enterrés, qui ne foupçonnoient pas que leurs corps m'appartiendroient un jour en toute propriété. Cette idée me plaifoit, & je me promenois au milieu de ces corps embaumés qui n'avoient plus de noms, & auxquels je prêtois ceux qui plaifoient à mon imagination.

Faifant la revue un jour de mes richeffes antiques & noires, je pris la tête d'une momie & la confidérai

attentivement. Qui es-tu, lui difois-je tout bas, qui es-tu? Tout-à-coup la tête fit un mouvement entre mes mains & dit : Je fuis Sémiramis. — Toi? As-tu été belle? — Oui, j'appaifai une fédition en me montrant le fein nu & les cheveux épars. — As-tu bâti ces fuperbes jardins fi vantés? — J'ai fait conftruire Babilone; j'ai bâti avec magnificence fur le Tigre & fur l'Euphrate. — Tu as fait des chofes vraiment extraordinaires! — J'ai régné comme un grand homme; j'en ai réuni les talens & le courage. — Et vos expéditions militaires? — J'ai fait plufieurs conquêtes dans l'Éthiopie; j'ai pénétré dans les Indes. — Vous aimiez la gloire, madame, avec paffion? — J'étois née pour elle. — Et ces foibleffes dont parle l'hiftoire? — Qu'importe? les devoirs de l'empire n'en ont pas fouffert; j'ai rendu l'Affyrie heureufe; j'ai mérité les honneurs de l'apothéofe. — Toutes vos idées étoient élevées, madame; je vous refpecte beaucoup : mais quelque chofe me chagrine, vous étiez defpote. — Une femme eft très-bien affife fur un trône defpotique. — Pourquoi, madame? — Parce que la dureté de ce gouvernement eft toujours adoucie par la pitié naturelle à mon fexe, & par l'afcendant que le ciel a voulu donner aux femmes. L'orgueil rougit moins de s'humilier devant elle; puis j'aimois les arts & ceux qui les cultivoient; ils n'étoient point affimilés au refte de mes fujets. — Mais, madame, avez-vous refufé de remettre à votre fils Ninias le fceptre dont vous n'étiez que dépofitaire? — Le fceptre que je portois n'étoit point un dépôt. — Mais encore, oferai-je vous le demander? avez-vous en effet mis à mort votre époux Ninus? — Non. — L'hiftoire le dit. — L'hiftoire ment. — Mais M. de Voltaire a fait une tragédie là-deffus, & vous donne des remords. — Les tragédies font des romans. — Et la voix de l'univers qui vous accufe? — L'univers fera défabufé. — Et quand? — Quand le jour néceffaire pour la vérité fera venu. — A ces mots, la tête devint plus pefante; elle s'échappa de mes mains, & retomba dans fon coffre.

BEAUX-ARTS.

POurquoi un lion, un tigre, une panthere, qui hurlent, déchirent, dévorent, forment-ils des comparaisons nobles en poésie, & que les animaux paisibles & domestiques, tels que le bœuf, l'âne, la chevre, le cochon, discréditent les plus beaux vers? C'est que ces animaux qui nous sont soumis, obéissant à notre volonté, ne réveillent que des idées d'êtres passifs; au lieu que les autres, terribles & libres dans les forêts, indomptés & furieux, forts & cruels, réveillent des idées de liberté, de puissance, de fierté, de domination, qui, malgré nous, nous frappent; & nous adoptons plus volontiers ces images, en ce qu'elles offrent plus de grandeur.

Lorsqu'un écrivain ne veut plaire qu'à une société choisie, il en prend le langage, il en saisit l'esprit superficiel, il devient léger, vif, sémillant; il attrape les couleurs locales, admirées au sallon: mais il n'est guere considéré au-delà, en ce qu'il manque d'élévation. Que le même poëte décrive une bataille, un voyage dans les mers du pôle, un dans la solitude effrayante des forêts, alors la vastitude de l'objet lui imprimera une maniere grande, parce que tout ce qui offre des images fortes a des droits incontestables sur nous.

Les beaux-arts ne sont donc jamais si nobles que quand ils portent un caractere d'audace, de fougue & d'énergie; cent fois plus admirable alors que lorsqu'ils reçoivent ce poli factice qui est à leur rudesse primitive ce qu'un froid quinconce est à une forêt superbe. Il faut même, dans certains arts, une espece de férocité, si je puis m'exprimer ainsi. Michel Ange rend mon idée.

Le sublime inspire toujours une certaine horreur qui n'est sentie que des ames faites pour le grand. La poési

audacieuse eſt la vraie poéſie. La poéſie élégante n'eſt que de la verſification. O combats d'Oſſian ! ô chants ténébreux de Milton ! ô enfer du Dante ! ô nuits d'Young ! ô Cléopatre avalant la coupe en préſence de ſes fils ! ô Zopire expirant ſous le poignard du fanatiſme ! vous tous, grands objets, vaſtes & mélancoliques, vous me retracez les tableaux qui parlent à mon ame !

Oui, les objets ſublimes ſont ſombres & ténébreux. Le ſublime eſt inégal & négligé ; le ſublime ſouvent ne ſuit qu'une même ligne, mais il la prolonge dans un éloignement extraordinaire ; le ſublime eſt dans les ſpectacles terribles & déchirans. Il accompagne les grands déſaſtres, les calamités, les fléaux qui battent & écraſent l'eſpece humaine. C'eſt parmi les horreurs de la peſte, la rage des combats, l'incendie des villes, les tremblemens de terre, qu'il étale ſes images & qu'il s'offre au pinceau des poëtes.

ANSON.

IL y a peu de traits d'hiſtoire auſſi beaux que celui de l'amiral Anſon, qui, étant deſcendu dans une iſle où les habitans avoient pris la fuite, leur laiſſa ſur le rivage des préſens pour les dédommager de la frayeur qu'il leur avoit cauſée. Rapprochez de cette action juſte & magnanime les fureurs des Eſpagnols maſſacrant les malheureux habitans de l'Amérique, & jugez ſi l'Anglois ne paroît pas un dieu au milieu d'un troupeau de tigres.

A ce grand exemple on va voir enfin ce qu'on n'avoit point encore vu, les miſſionnaires de la philoſopie monter ſur des vaiſſeaux coſmopolites, porter dans la mer du Sud les arts conſolateurs, & y montrer le zele de l'humanité, au lieu de ces fureurs politiques qui ont enſanglanté le globe.

Ce n'eſt plus un intérêt particulier, toujours borné dans

dans ſes vues, qui préſide à leur voyage; ce ſera une aſſociation vraiment philoſophique, qui fera circuler les connoiſſances humaines dans les climats les plus lointains, qui enrichira les ſociétés naiſſantes de ces inſtrumens utiles & néceſſaires, inventions des ſociétés policées.

Le bonheur du monde en prendra un accroiſſement rapide, & ces philoſophes voyageurs hâteront la maturité des ſiecles. Les arts venant à germer tout-à-coup chez ces peuples nouveaux, feront exempts de ces inconvéniens qu'ils retiennent encore parmi nous de la rouille de notre ancienne barbarie: le ſoulagement de toutes les claſſes ſera l'heureux fruit de la tranſplantation de nos idées; il n'y a que celles qui ſont bonnes qui franchiront les mers avec la certitude d'être adoptées. Nous leur enverrons la ſageſſe, & la folie ne nous quittera point.

Il eſt beau de voir ainſi l'élévation de la penſée de l'homme à côté de la foibleſſe de ſon bras. Il a dit: allons aux extrêmités de l'univers enrichir de nos arts des peuples ſans induſtrie. Il faut qu'il meſure, qu'il parcoure le monde, tandis qu'il ſe méconnoît lui-même; il faut qu'il embraſſe le paſſé, l'avenir, tandis que ſon exiſtence eſt rapide & fugitive; il faut qu'il s'étende ſur tous les points du globe, tandis qu'il n'eſt lui-même qu'un point.

DOULEUR.

LE plaiſir ſemble moins fait pour notre nature que la douleur. Nous ſommes trop foibles pour le ſupporter long-tems. Que l'on prolonge une volupté, elle deviendra importune, pénible, douloureuſe enfin. La peine n'a d'autres bornes que notre ſenſibilité. Prolongez la douleur, notre être ſe réveillera tout entier pour la combattre, & le combat ſera long.

Voyez un malheureux afthmatique qui réfifte trente ans à la privation d'air, & ne refpire qu'en fouffrant. Voyez un prifonnier qui trouve affez de force pour vivre quarante années dans une efpece de tombeau, où il lutte chaque jour contre l'ennui, le défefpoir & la mort.

La cruauté ingénieufe des tyrans a tourmenté pendant un long efpace de tems leurs malheureufes victimes; & la nature fe prêtoit à leur barbarie; elle fe roidiffoit & paroiffoit raffembler fes forces pour les fouffrances, tandis qu'elle tombe & s'affaiffe dans les plaifirs de la table & dans les fenfations les plus exquifes. La patience, cette vertu divine, vient au fecours du malheureux qui fouffre; elle le foutient; par elle l'être foible & délicat devient un héros. *Sachons*, dit S. Paul, *poffëder notre ame par la patience.* Ce mot eft fublime.

Il ne faut pas feulement le fer rouge des bourreaux pour nous envoyer des douleurs aiguës; une maladie produit cet effet. On fouffre vingt-cinq ans de la pierre, de la goutte. Le nombre des maux auxquels notre corps eft fujet, eft infini : on frémiroit, fi j'en traçois l'énumération; & quand j'aurois terminé cette lifte terrible, je n'aurois pas tout dit encore.

Qui connoît les fouffrances de l'être infortuné, dont les nerfs trop tendus ou trop relâchés ont perdu leur équilibre? Son imagination malade étend & multiplie les effets du défordre phyfique; il éprouve tous les genres poffibles de douleur, mille fantômes l'environnent, & il ne fent plus en lui cette force qui réfifte aux maux violens; il fe met aux pieds du charlatan, & fait de chaque homme qu'il rencontre, un médecin à qui il demande la guérifon : la fombre mélancolie flétrit fon cœur; plus de larmes, plus de rire, plus d'attendriffement : les heures de la vie font pour lui lentes & cruelles; il ne peut à la lettre, ni vivre, ni mourir. On furvit à cet état, dont je ne fais que crayonner les douleurs, frémiffant moi-même de reporter la vue fur ce que l'homme peut fouffrir.

L'on prétend que certains tempéramens mélancoliques & sombres ne sentent plus la douleur, passé un certain degré. La stupeur succede à la convulsion.

Plusieurs physiciens croient que la pression de l'air nous fait souffrir des tourmens nécessaires, que l'habitude nous déguise. Des dentistes veulent qu'on ait toujours mal aux dents.

Et qu'est-ce que le besoin, si ce n'est une douleur commencée? Que n'asservit pas le besoin? Le libre habitant des airs, né pour y régner & franchir les espaces sans maître & sans entraves, obéit & descend à la voix de l'homme; il descend du sommet des plus vastes hauteurs; il vient sur son poing y chercher sa nourriture : vaincu par la violence de l'appétit, il est assujetti à ses volontés; il remonte dans les airs pour obéir aux ordres du chasseur qui lui commande ses mouvemens : le signe impérieux que l'homme fait à l'oiseau de proie planant vers la nue, est fondé sur le besoin, sur la faim qui tourmente l'animal ailé.

La douleur est un spectre hideux qui veille à notre conservation. Toute la race humaine erre avec ces deux guides, la peine & le plaisir.

Mais, quoiqu'avide de plaisirs, nous craignons bien autrement la douleur. Imaginez un homme environné de tout ce qui peut flatter les sens & l'ame; une piqure fait évanouir le charme; appellez des musiciens, des décorateurs, auprès de celui qui a la colique; il en souffrira peut-être un peu plus.

L'homme des champs, dont l'imagination est peu exercée, résiste mieux à la douleur que l'homme civilisé. Le sauvage se fait une gloire de la braver; il soutient sans sourciller le plus cruel supplice; il raille même ses bourreaux. Le prisonnier Indien, attaché au poteau où les flammes vont le consumer, rassemble toutes ses forces & insulte au vainqueur dans son chant de mort.

La volupté semble abattre l'homme davantage; le feu de la volupté fond souvent comme dans un creuset

destructeur, & le plus beau génie, & le plus riche naturel. L'amour des plaisirs anéantit de grandes qualités ; le grand homme s'efface entre les bras d'une courtisanne : elle fait disparoître celui qui auroit été le défenseur de la patrie ou le flambeau de ses concitoyens.

Quelques grands hommes, il est vrai, se sont élevés du sein des plaisirs, comme on nous peint le phénix s'élançant des cendres de son bûcher ; mais cela est rare. Qui nous dit que ces mêmes grands hommes n'auroient pas été plus illustres, plus célebres, plus utiles, s'ils n'eussent pas payé un aussi fort tribut à la mollesse ? & qui connoît l'étendue de l'impôt dont ces enivrantes délices ont vexé leur gloire ?

La douleur est donc bien moins dangereuse que l'amour du plaisir. Celui-ci dégénere en libertinage ; il n'est que trop répandu ; il éteint les vertus nobles & courageuses.

Une vie austere appartient donc plus à l'homme qu'une vie efféminée : avec la premiere il supportera la douleur ; le courage, la force le soutiendront ; mais il sera atterré par l'autre.

Séneque, dans son style énergique & précis, s'écrie : La vertu a quelque chose d'austere, il est vrai ; mais elle fortifie l'ame. La volupté est terrestre & trompeuse : où trouverez-vous celle-ci ? Dans les lieux publics, les cabarets, &c. Où trouverez-vous l'autre ? Dans les temples, au sénat, dans le cabinet des grands écrivains.

PROSPÉRITÉ.

LA prospérité n'est pas dangereuse comme prospérité, mais parce qu'elle accoutume l'ame à une certaine confiance, & qu'elle la dispose à être terrassée par la premiere infortune. Elle éteint peu-à-peu dans

le cœur de l'homme la fermeté, la constance, & lui inspire cette vanité, maladie funeste & incurable, qui nous trompe sur nous-mêmes & sur les autres. Elle engendre la présomption qui dénature les objets, & tend des pieges à celui qu'elle domine. Une infortune diversifiée est plus convenable à l'homme; elle lui apprend à se connoître lui-même, à chercher en lui des ressources; elle lui découvre en peu de tems ce qu'il n'auroit jamais connu au milieu de la constance des événemens & de la durée des succès.

STASICRATE.

C'Étoit un statuaire qui vint se présenter à Alexandre. Il étoit habillé en Hercule. Appuyé sur une lourde massue, & couvert d'une peau de lion, après avoir rêvé quelque tems, il lui dit d'une voix haute: Seigneur, le monde entier, rempli de vos exploits, est le temple de votre gloire; chaque bouche répete votre nom; chaque pays a les yeux attachés sur vous; il vous faut une statue d'une dimension extraordinaire, qui réponde à cette immensité de grandeur & de puissance. Je ne la rabaisserai point au niveau de celles des autres hommes, tandis que vous marchez au milieu d'eux, l'égal d'un dieu. C'est la plus haute montagne de la Grece qui sera le bloc d'où je ferai sortir votre tête auguste & fiere. Je taillerai le mont Athos, situé aux confins de la Thessalie; je lui imprimerai la forme humaine. Vous aurez un pied dans la mer, l'autre sur la terre; votre main gauche versera un fleuve, & dans la droite vous porterez une grande ville. Une forêt majestueuse ne paroîtra plus dans l'éloignement que les anneaux légers d'une flottante chevelure; & quand le soleil se levera, ce sera vous qui semblerez le lancer des portes de l'aurore vers la voûte des cieux. Le tems, à l'aide des siecles, ne pourra ronger ce monument qui

sera lui-même une colonne du monde, & qui, bravant les assauts des élémens, subsistera immortel comme lui. Qui sait si, dans l'avenir, les mortels frappés de terreur & de respect, appercevant les pas de vos conquêtes encore empreints sur l'univers, n'imagineront pas que votre stature a égalé votre prodigieux courage, & que le conquérant de la Grece, de la Perse & de l'Inde n'a laissé que son fidele portrait dans ce colosse? C'est alors que l'heureux ciseau du statuaire s'applaudira d'avoir exécuté ce qui étonnoit la foible conception de mes rivaux.

Alexandre, souriant à cette proposition, répondit : *Stasicrate, quelle mince idée! façonner une bute!* Et le fier statuaire s'éloigna, confondu de cette réponse.

VERS FRANÇOIS.

LE public est tellement rassasié des vers françois dont tous nos journaux surabondent, qu'il faudroit que tous les versificateurs, prenant pitié de notre longue complaisance, s'accordassent à n'en plus faire pendant vingt-cinq années : alors le goût en reprendroit peut-être; la langue poétique du moins auroit eu le tems de sortir de ses habitudes fastidieuses : on auroit trouvé probablement le moyen de substituer quelqu'autre mesure à nos lourds hémistiches, & d'anéantir cette rime monotone & sempiternelle, qui rend la versification françoise insupportable à toute oreille exercée à la poésie latine, angloise ou italienne.

Ces jeunes gens qui, la tête pleine de leur *Richelet*, riment méchaniquement la prose de nos bons auteurs, s'étudieroient à penser & à s'exprimer d'eux-mêmes, au lieu de tourmenter des mots qui ne font qu'attester la supériorité de la prose sur notre gothique poésie.

On laisseroit la fabrique des vers aux amoureux, les belles ne devant pas en être privées; d'ailleurs, les chansons, les sonnets, les madrigaux sont de toute nécessité, en ce qu'ils préludent efficacement à la naissance des enfans. Or, un joli madrigal, caressant les graces d'une jeune vierge, vaut mieux qu'un gros poëme somnifere, alongé en douze chants, le tout en l'honneur de la belle nature. Permettons donc les stances amoureuses en faveur de la population.

Peut-il y avoir des poëmes en prose? Cette question ne pourroit-elle pas être proposée sous d'autres termes: si la qualité de poëte est inséparable de celle de versificateur? On regarde aujourd'hui comme certain que l'on peut être versificateur sans être poëte: témoin M. l'abbé Delille. Un ouvrage, quoiqu'ecrit en vers, mais sans épisodes, sans figures, sans mouvemens, sans images, ne feroit point l'ouvrage d'un poëte. Mais admettez du génie, de la force, de l'imagination, de la variété en prose; cet auteur-là sera poëte sans être versificateur.

Horace, juge très-compétent, reconnoît le poëte à trois grands caracteres.

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum. . . . . .

Il n'est pas là question de vers; il est tant de vers sans poésie!

Moliere n'est-il pas un poëte par l'invention, par les touches fortes & comiques, par les expressions fines & qui peignent l'objet? Les versificateurs françois prendroient-ils obstinément leur langage particulier & conventionnel pour la poésie des nations? Décision dont ils sont capables, qui feroit très-ridicule, mais qui répondroit parfaitement aux prétentions de leur travail bizarre.

On distribuoit bien légérement dans le dernier siecle des brevets d'immortalité. On l'assuroit à une foule d'auteurs qui n'ont écrit que des mots. Quatre-vingt an-

nées ont fait justice de ces intrus au temple de la renommée : ils en sont chassés aujourd'hui. Attendez encore quatre-vingt ans, & vous verrez que la justice s'exercera sur ces écrivains qui, en se disant spécialement établis pour arrêter les progrès du *mauvais goût*, publient les plus froids ouvrages du siecle.

MORALE.

C'Est l'ignorance qui tire les corollaires les plus hardis de la morale, sans réflexion préliminaire ; & celui qui a lu, à force de raisonner, a perdu souvent cet instinct vigoureux.

Plusieurs negres marrons sont condamnés à être pendus : on offre la vie à l'un d'eux, à condition qu'il servira de bourreau : il refuse ; il aime mieux mourir. Le maître nomme un de ses negres pour cette exécution. Attendez, dit-il, que je me prépare. Il va dans la case, prend une hache, se coupe le poignet, revient à son maître, & lui dit : *Exige donc maintenant que je pende mes camarades.*

Des Caraïbes voient leurs ennemis échouer contre des écueils : ils se précipitent, les arrachent à la mer, les étendent sur la greve, prennent toute sorte de soins d'eux. Ils s'attendoient à périr. Le chef leur dit : *Vous êtes nos freres aujourd'hui, demain vous serez nos ennemis, & nous vous tuerons : allez.*

Où brille l'effigie sacrée de la morale ? Au milieu des incendies, dans les naufrages. Ici, l'ami fait monter son ami sur la chaloupe, & reste sur le vaisseau qui va s'engloutir : là, le voisin passe à travers les flammes, pour sauver l'enfant qui dort dans son berceau. Les grandes calamités enfantent les actions héroïques & généreuses.

Qui se précipite dans la mer, dans un abyme, pour sauver son semblable ? Des hommes réputés grossiers. Chez eux l'instinct prévient le raisonnement ; l'hé-

roïſme ne calcule pas, & l'on doit les actions les plus étonnantes, les plus incroyables, à ceux que nous appellons les derniers des humains.

Malheur à qui n'a pas eu beſoin des hommes ! Il contracte une dureté de cœur qu'il appelle noble fierté : il prend le faſte pour la dignité, le maintien orgueilleux pour la nobleſſe ; il vit ſans ſe connoître, & mépriſe le genre humain, ſans ſe douter que ce qu'il renferme eſt au-deſſus de tout ce qu'il croit être.

Le plus puiſſant des hommes ne ſait pas s'il ne ſera pas un jour à la merci du dernier. Avis aux hommes puiſſans de voir dans tous les hommes un frere qui peut leur tendre une main ſecourable.

PLATON.

L'Univers n'eſt pas l'être néceſſaire & indépendant, diſoit Platon : vous jugez, en m'entendant parler, qu'il y a en moi une ame intelligente. En voyant l'ordre de l'univers, dites donc qu'il y a une Intelligence ſouverainement intelligente.

Le néant peut-il produire quelque choſe ? Quelque choſe exiſte : or, il a été créé par une Puiſſance qui ne dépend d'aucune cauſe.

Les loix du mouvement, dit Leibnitz, qui ne ſont pas d'une néceſſité abſolument géométrique, mais qui ſont un effet du choix & de la ſageſſe de Dieu, ces belles loix ſont une preuve merveilleuſe d'un Être intelligent & libre, contre le ſyſtême de la néceſſité abſolue & brute de Straton & de Spinoſa.

Le monde a été appellé un miroir néceſſaire de l'exiſtence de Dieu ; chaque individu de l'univers eſt auſſi un miroir, ſoit qu'on le conſidere en ſoi, ou qu'on ait égard à ſa liaiſon avec tous les autres. Je penſe, donc je ſuis ; je ſuis, donc il y a un Dieu. Après le ſentiment de notre propre exiſtence, il faut reconnoître la

cause par qui nous existons : il y a une liaison invincible entre ces deux propositions.

Il existe nécessairement un Être qui ne tient son existence que de lui-même.

Par là même qu'on a l'idée de Dieu, dit Descartes, il existe. Plus j'ai creusé cette pensée, plus elle m'a frappé ; car il est certaines vérités très-simples qui, étant nées avec nous, ne sont pas plutôt apperçues, qu'on pense ne les avoir jamais ignorées.

L'athée proprement dit n'existe pas ; il n'a pas la démonstration qu'il n'y ait effectivement point de Dieu.

Dieu est tout ce qu'il doit être, son essence est une & nécessaire ; mais l'être fini ne peut atteindre que successivement la plénitude de son existence.

L'homme est un être fini par sa nature, il est donc impossible qu'il soit parfaitement heureux : il faut qu'il éprouve des peines, des chagrins.

Le tems doit développer son être, doué de sentiment & d'intelligence ; il peut les perfectionner, parce qu'il y a progression à tout. Il est nécessaire sans doute qu'il passe par tant d'erreurs, par tant de foiblesses, par tant de miseres, pour arriver au but de la création. C'est alors qu'il entrera successivement dans des mondes remplis d'ordre, d'harmonie & de beauté.

LECTEURS.

LA littérature n'est peut-être si généralement répandue, que parce que chacun se croit en droit d'en juger en dernier ressort. Qui ne juge pas un écrivain ? Si l'on imprimoit tous les jugemens littéraires, que de décisions singulieres !

Tout lecteur prenant un livre, s'assied à son aise comme sur un tribunal, pour prononcer l'arrêt de l'auteur qu'il va lire. Il lui fait la leçon, il le réprimande ; il le loue, il l'approuve, il lui fait bon gré de penser

comme lui ; il se fâche quand on contredit ses opinions secretes, il lui en fait presqu'un crime.

Rien n'est plus flatteur pour l'amour-propre que de distribuer ainsi à son gré & sans contradiction les honneurs de la renommée, ou les disgraces de l'improbation.

Quand on a jugé l'homme de lettres, on veut juger sa personne ; on veut traiter l'auteur comme son livre, le prendre, le laisser là, le reprendre, l'interroger ; on lui demande des assiduités qu'on exigeroit à peine d'un désœuvré. Le militaire, le magistrat, l'homme du monde veulent qu'il réponde à leurs idées différentes ; il ne lui est plus permis d'avoir les siennes. Il faut qu'il rende compte de tout ce qu'il a écrit, & ce devant les intéressés. On veut descendre dans le fond de son ame, pour lui donner des leçons : chacun veut lui enseigner ce qu'il auroit dû dire. Enfin, nul homme ne voit mieux que l'homme de lettres les détours de l'amour-propre, parce que la présence des talens de l'esprit donne à cette passion un jeu subit.

S'il est modeste, on le prend au mot; s'il fait sentir sa supériorité, il révolte & blesse ; s'il a de la justesse dans ses raisonnemens, il donne des vapeurs à certaines femmes ; s'il se tait, on dit qu'il n'amuse point ; s'il place la saillie, on trouve qu'il va au-delà de ses privileges. Point de conduite plus difficile à tenir que celle de l'homme de lettres. Comptez ensuite les sots propos, les faux bruits, les portraits manqués, dont il est l'objet ; & vous verrez que s'il n'a pas la tranquille assurance que donne la fermeté du caractere, il paie un peu cher la renommée qui accompagne son nom.

Ce qui devroit nécessiter la reconnoissance des lecteurs envers les gens de lettres, c'est que ceux-ci donnent beaucoup & reçoivent peu en échange. Croit-on avoir payé un livre, parce que l'on a déboursé un peu de monnoie ?

Quelle foule de plaisirs délicats ne donne pas la lecture d'un bon ouvrage ? Souvenez-vous donc que vous avez tous pleuré plus ou moins, ou que vous avez reçu

une idée consolante, directrice, que vous n'auriez pas eue sans les livres. Ingrats! Un poëme, un drame, un roman qui peint vivement la vertu, modele le lecteur, sans qu'il s'en apperçoive, sur les personnages vertueux qui agissent; ils intéressent, & l'auteur a persuadé la morale sans en parler. Il ne s'est point enfoncé dans des discussions souvent seches & fatigantes. Par l'art d'un travail caché, il nous a présenté certaines qualités de l'ame, revêtues de ces images qui les font adopter. Il vous fait aimer ces actions généreuses qu'il préconise; & l'homme qui résiste aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf qui met à profit la sensibilité du cœur humain, pour lui enseigner ce que l'intérêt personnel & farouche repousse ordinairement. L'auteur s'est fait écouter par le plaisir; & les préceptes de la plus austere morale se trouvent établis, sans qu'on ait découvert le but de l'écrivain. *Pectora mollescunt.*

Tout écrivain est particuliérement lié à la justice d'une maniere solemnelle & avant toute autre obligation. L'infraction de la justice est une injure faite au genre humain; voilà pourquoi tout auteur digne de ce nom sent vivement le tort qu'on fait à son semblable; il ne peut le tolérer; il est le vengeur de la cause publique; & l'oppression qui est tombée sur son voisin, doit lui devenir personnelle. Il ne peut se dispenser d'élever la voix, & l'écrivain le plus estimé sera toujours celui qui réclamera avec le plus de force les droits imprescriptibles de la justice & de l'humanité.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance attaquent les écrivains les mieux méritans de leurs contemporains, ils méprisent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contrebalance la renommée universelle. La supériorité de leur raison leur montre les suffrages des hommes sensibles nés & à naître, & ils placent la récompense de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

L'homme dépourvu de sentiment, s'ennuie en lisant *Clarisse*, tandis qu'un autre trouve ce poëme moral,

de la plus vaste étendue, encore trop court. A mesure qu'on a plus d'esprit, de finesse, de connoissance des hommes & du cœur humain, on goûte davantage Montaigne, la Fontaine, la Bruyere & Richardson. Il est impossible à quelques gens de rien sentir de certaines beautés qui frappent plusieurs autres. Tel critique paroît dur & injuste; il n'est souvent qu'insensibles : vous êtes au-dessus de sa sphere; la portée de son talent est la mesure de son jugement.

Il y a plus : pour lire certains auteurs, ce n'est pas assez d'être homme d'esprit, homme éclairé, il faut encore être honnête homme.

Il y a mille traits qui ne se révelent qu'à une belle ame, à une ame sensible, qui a des dispositions morales à la vertu. Sans ce goût inné, l'on n'est qu'un mauvais juge : il n'y en a si peu de bons que parce que les gens caustiques qui lisent, cherchent ordinairement les fautes, au lieu de se pénétrer des beaux, des sublimes endroits.

Sans la probité, point de lecteur judicieux. Un livre honnête est quelquefois reçu tout comme l'honnête homme, c'est-à-dire, avec froideur & même avec une certaine dérision, sur-tout s'il se présente au milieu d'un cercle composé de gens frivoles & corrompus.



RÊVE.

JE rêvois que j'étois excessivement riche, & que la tête m'ayant tourné, j'avois acheté la noblesse; que j'y avois joint une belle terre qui me donnoit le titre de baron.

Aussi-tôt je fis peindre mes armoiries sur les portes, les fenêtres, les cheminées de mon château : je les fis graver sur les chapeaux de mes domestiques, sur leurs bas, sur les fers de mes chevaux; la garde-robe n'en fut pas même exempte, & je voulois que par-tout on reconnût les armoiries de monsieur le baron.

J'achetai tout exprès une bibliotheque, afin de faire mettre mes armes fur le dos de chaque volume; & je les prêtois à tout venant, me difpenfant de les lire, vu mon opulence.

J'envoyai cinquante mille écus à un généalogifte qui me faifoit defcendre de Louis le Gros par les femmes; & le tableau de cette généalogie fut appendu dans le lieu le plus apparent de mon fallon.

Quelqu'un s'étant avifé de dire à ma table que les hommes n'ont qu'une feule & même tige, que la nobleffe devroit être fondée fur des vertus perfonnelles, je lui foutins qu'il falloit être né gentilhomme pour être quelque chofe dans ce monde; & quoiqu'il fe tût après cette convaincante réponfe, parce qu'il mangeoit beaucoup, je le fis remarquer à mon portier, afin qu'il fût éconduit chaque fois qu'il fe préfenteroit.

Un autre convive ayant foutenu que, s'il prenoit fantaifie au grand-feigneur de fe faire baptifer, il ne feroit pas reçu chanoine dans un chapitre d'Allemagne, attendu qu'il ne pouvoit faire aucune preuve du côté de fa mere, je le pris en finguliere affection; car il me répétoit fouvent que je prouvois huit quartiers, d'après le tableau de mon fallon.

A force de l'entendre dire, je me le perfuadai à moi-même, & je refpectois un grand vaurien de fils, parce qu'il avoit un degré de nobleffe plus que moi.

Madame la baronne tomboit en fyncope dès qu'on annonçoit un roturier. Elle me fit acheter le *Nobiliaire*, l'*Art héraldique*, qu'elle confultoit foir & matin; & d'après fon récit, je voyois clairement que la famille étoit noble de toute éternité.

Le fujet de la converfation journaliere étoit d'examiner quel étoit le prince de l'Europe le plus diftingué par la nobleffe. Quelques têtes couronnées perdirent à cet examen, & leur diadême pâlit fous l'œil fcrupuleux de madame la baronne; mais elle avoit conçu en revanche une vénération religieufe pour un petit prince qui venoit de naître, parce qu'elle prétendoit que, réuniffant le fang de deux maifons illuftres, il étoit plus noble que chacune d'elles en particulier.

Je répétois ses paroles par tout où je me trouvois : alors elle me gracieusoit d'un doux sourire, ce qui me ravissoit ; car depuis long-tems elle m'avoit convaincu que l'amour le plus extrême l'avoit seul fait déroger, en venant partager ma couche.

Je chassois tous les jours ; & dès qu'un malheureux paysan avoit tué un lievre, je le faisois traîner dans une cave humide que j'appellois une prison, & où les rats venoient lui manger les pieds. Je n'en assistois pas moins à la messe solemnelle, puis j'invitois à dîner le curé qui avoit fait un sermon sur la charité : je louois à haute voix pendant le repas sa touchante éloquence.

Madame la baronne m'avoit mis en tête de bâtonner de tems en tems quelques paysans, pour leur intimer la subordination ; ce que je faisois, pour bien conserver mon rang. Mais un de ces paysans m'ayant rencontré à six lieues de mon château, dans un endroit où il n'y avoit pas de témoins, me fit pesamment sentir que l'inégalité des conditions n'est qu'une chimere : argument décisif que je ne communiquai point à madame la baronne ; car elle n'auroit jamais voulu avouer sa possibilité.

Je crus moi-même, quinze jours après, que c'étoit un rêve, un délire de mon imagination, & je continuai à mépriser la robe, à mal parler de la cour, à décider que je resterois oisif, & que je ne servirois qu'au préalable on ne me donnât un régiment.

J'avois une grande fille, bien dignement élevée par sa mere. A six ans elle donna un soufflet au fils d'un président qui avoit osé l'embrasser à la fin d'un menuet ; après quoi elle lui présenta noblement sa main à baiser : ce qui fit présager à madame la baronne l'alliance la plus solemnelle, vu la force du sang qui avoit parlé en elle de si bonne heure.

Madame la baronne me regardoit comme un monarque fourvoyé qui, au jeu obscur de la naissance, avoit manqué une couronne ; sa tendresse m'en consoloit quelquefois, en me représentant les soucis, les travaux & les inquiétudes attachés à la royauté ; elle me faisoit

appercevoir un de mes petits-fils succédant à quelque branche éteinte ; mon arbre généalogique ne devoit pas finir sans pousser quelques fleurons.

Dans l'extase de ces belles idées, nous nous serrions tendrement la main, sur-tout en contemplant la dignité future de notre postérité : aussi, en sortant de ces conversations, madame la baronne toute entiere à la premiere vertu des princes, à la clémence, daignoit généreusement traiter un paysan comme un homme ; car elle n'étoit pas vraiment née avec une ame tyrannique.

Ma fille grandissoit : elle auroit pu nommer toutes les pieces honorables dans leur position respective & sans les confondre, le blason lui étoit familier : madame la baronne regardant tous les roturiers comme les animaux de la basse-cour, ne craignoit pas pour sa fille la moindre séduction : tous les roturiers, assimilés aux coqs-dinde, pouvoient lui parler & l'accompagner ; mais un noble n'entretenoit jamais ma fille que sous les yeux de sa mere & à une distance convenable.

Qui l'eût prévu ! le fils du baillif du village fit un enfant à ma fille. Madame la baronne, les cheveux épars, vint me l'apprendre ; & moi, voyant mon arbre généalogique coupé de cette maniere, j'entrai dans une si furieuse surprise que je crus mourir d'indignation ; mais je ne fis que m'éveiller.

SUR LE DICTON,

RIEN DE NOUVEAU.

LE génie subit le destin du despotisme· on s'humilie devant lui, mais en même tems on cherche à le détrôner. Comme le génie, par son éclat & son ascendant, rompt ce sentiment d'égalité, naturel à chaque être, quoique ses effets soient paisibles & utiles à la société, l'homme

l'homme vulgaire s'indigne de cette supériorité qui semble attribuer à un seul homme une sorte d'empire sur ses semblables.

Dès qu'on veut se distinguer du commun en annonçant de nouveaux résultats, on entend répéter avec emphase cet axiome : *Rien de nouveau*; *tout est dit*; *nous savions cela.*

Il n'en est rien ; sans doute il est impossible que les premiers linéamens n'aient pas préexisté avant la découverte moderne : mais l'ingratitude se manifeste envers l'inventeur ; son invention ne pouvoit pas être absolument isolée ; il falloit qu'elle partît des principes connus.

Il y a tant de recherches à faire avant de tirer une vérité quelconque des ténebres, qu'il ne faudroit point rejeter les premiers essais, quelqu'informes qu'ils fussent. Une simple lueur a quelquefois conduit à l'idée de possibilité ; & d'une pensée d'abord conjecturale, on est parvenu à la vraisemblance : le génie s'en empare & lui donne ce trait de lumiere qui rayonne dans tous les esprits.

La fureur de soutenir que *tout est dit*, n'est donc qu'une injustice qui tend à rabaisser l'homme qui s'ouvre une carriere nouvelle. N'est-ce pas à la suite de mille observations particulieres que le physicien compose son ouvrage, ancien par les détails, nouveau par l'enchaînement des idées ? A-t-il pu tout créer ? Ce qui étoit & ce qu'on ne voyoit point, n'étoit-il pas comme nul ?

On a disputé à chaque inventeur sa découverte ; on se perd dans les recherches ; on s'appuie sur des mots vuides de sens, & l'on fait plus pour découvrir le prétendu esprit d'imitation que pour se rendre à la clarté & aux conséquences de l'expérience nouvelle.

On crie de nos jours au paradoxe, à la moindre modification de nos idées. Un paradoxe n'est point une opinion erronée & dangereuse : c'est une vérité inconnue au vulgaire ; du moins ainsi l'ont défini les Grecs & Ciceron leur interprete. Et l'autorité des philosophes, à qui seuls il appartient de créer des idées & de

fixer le sens des mots qui les expriment, vaut bien celle d'un peuple qui n'a point d'idées, & qui altere sans cesse sa grammaire.

La philosophie nous a rendu plus éclairés & en général plus doux, plus sociables : elle nous a sauvés des prestiges éternels de la superstition & des maux infinis qu'elle enfante. Elle a produit des livres utiles, dont les bienfaits ont embrassé l'étendue des royaumes. Enfin, cette lumiere pure, qui s'accroît & s'accroîtra chaque jour, en détruisant des opinions absurdes & cruelles, aura fait connoître la vraie morale comme la saine politique.

POINT DE VUE.

Quoi, n'est-ce que cela? Voilà le mot que l'homme dit plusieurs fois pendant sa vie, à l'heure desirée de la jouissance, au temple de la fortune & de la renommée, au faîte des grandeurs : *Quoi, ce n'est que cela?* C'est que toute sensation agréable fuit au moment qu'elle nous visite : c'est que le desir est ce qu'il y a de plus délicieux, & que le premier instant qui marque la jouissance, est celui où la volupté marche à reculons.

Au moment que nous recevons l'existence, dit Empedocle, deux génies, toujours ennemis, toujours opposés, partis de deux points contraires, s'abattent au même lieu pour s'emparer de notre ame : l'un y verse la gaieté, la joie, le doux contentement; l'autre y souffle la crainte, les soucis, les inquiétudes : de sorte que, pêtris que nous sommes de ces deux substances, elles dominent tour-à-tour; & delà viennent les inégalités qui varient nos jours.

Sous un certain point de vue, ce monde si brillant se décolore ; il ne reste plus rien autour de nous ; on est comme environné de fantômes ; on a pitié de soi & de ses contemporains.

La majesté du genre humain réside dans les tombeaux : delà sont échappés tous ces noms qui rappellent le souvenir des grands travaux & des grandes actions. La génération vivante a une physionomie mesquine en comparaison de tous ces illustres décédés.

Notre renommée ne nous appartiendra donc que quand nous serons morts. Que dis-je, hélas ! notre vertu même ne sera à nous que quand nous aurons passé par le trou obscur. Il n'y aura plus à craindre alors qu'elle soit altérée par les coups de la fortune, les pieges & l'exemple du méchant.

En attendant, le plus grand charme de la retraite est de ne plus entendre les propos altiers du vice, & de ne plus voir la prospérité des méchans.

Nous traînons jusqu'au tombeau, dit Bossuet, *la longue chaîne de nos espérances trompées.* Oh, qu'il a raison ! L'on n'est point heureux, même dans l'enfance, parce qu'on ne se connoît pas, & que les sensations sont purement machinales.

Dès que la raison se développe, des maîtres cruels l'élancent tout-à-coup vers l'avenir, & vous apprennent à oublier le présent.

Dès que le cœur commence à sentir, & qu'il veut se livrer à cet attrait touchant & irrésistible, voix puissante de la nature, les loix, les mœurs, les convenances, les préjugés, tout froisse ce cœur sensible, & lui interdit des goûts innocens. En vain l'amour marque l'heure de la jouissance, on la remet au jour de la fortune ; sans elle on estime qu'on ne sauroit être heureux ; on calcule, & la volupté fuit à tire-d'aile ; bientôt on sent confusément que la jeunesse se consume dans des spéculations qui, dussent-elles amener le bonheur, ont exigé des sacrifices chers & présens.

Cette fortune tant poursuivie jette enfin une de ses pommes d'or ; on la ramasse avidement. C'est un fruit très-beau, mais il ne dit rien au goût ; il ne flatte que l'œil ; on soupire, on voudroit revenir sous ses premieres années ; elles ne sont plus. Les objets frappent, mais ne touchent, n'attendrissent point : ils ne sont plus

monter à l'œil ces larmes d'attendriſſement, ſi voluptueuſes à répandre.

Les mœurs dominantes achevent de vous glacer : on repréſente ſans ceſſe, & l'on n'eſt pas ſoi. On eſt environné d'êtres ſoi-diſant penſans & ſenſibles, & le cœur & l'eſprit reſtent vuides. Point de loiſir pour l'amitié : les affaires, les devoirs, les bienſéances, voilà ce qui remplit les jours ; & le mécontentement ſecret que produit cette contrainte continuelle, efface la gaieté naturelle ; le moment du rire franc, de la joie, ne ſe trouve plus ; il n'eſt pas beſoin des aſſauts de l'âge pour ſentir que la vie s'éteint ; on vit comme ſi notre ame ne nous appartenoit plus, tant on ſent qu'elle eſt dépendante, & que juſqu'à la maniere de traîner ſa chaîne, tout nous eſt preſcrit par des loix que nous combattons en vain par le ridicule. Elles ne nous aſſujettiſſent pas moins juſqu'au dernier inſtant de notre vie.

ENFANCE.

Pourquoi un enfant nous intéreſſe-t-il ſi fort ? Pourquoi l'expreſſion la plus vive modifie-t-elle les traits de ſon viſage ? C'eſt qu'à raiſon de ſa foibleſſe la nature lui a imprimé un charme particulier, que reſpecte la férocité même.

Délicieux aſpect que le front ingénu d'un enfant ! On ne ſonge point alors qu'il deviendra un homme aſſujetti peut-être à des paſſions viles & baſſes : on ne voit que ſon innocence, ſa candeur & ſon ſourire ; on lui rend ſes careſſes ; on ſe ſent attendrir par ſes tranſports ; c'eſt un être touchant qui réveille tout l'inſtinct de notre ſenſibilité. Les animaux eux-mêmes aiment l'enfance ; ils bondiſſent autour d'elle pour la réjouir ; ils ſemblent par leurs jeux vouloir attirer ſes regards & arracher un cri de joie naïve à la ſurpriſe enfantine.

Vous qui avez des enfans, ſi vous les aimez, tenez-les dans la joie & la gaieté ; laiſſez-les jouir des plaiſirs

de leur âge, qui feront, hélas! trop paſſagers. Les années ou la mort leur enleveront bientôt l'agrément dont ils jouiſſent ; le plaiſir eſt pour eux dans la nouveauté des objets. Que ſignifient ces châtimens, ces menaces pour un âge auſſi tendre ? Voyez la mobilité du corps de l'enfant : eſt-il fait pour la ſervitude & la gêne ? Vous voulez lui donner votre raiſon, & il eſt tout inſtinct ; vous lui parlez, & il ne vous comprend pas ; vous refrénez ſes aimables penchans, pour lui imprimer le maintien froid que vous inſpirent vos propres chagrins ; vous voulez, malgré la nature, qu'ils ſoient malheureux avec vous. Laiſſez à la nature le ſoin d'organiſer ſa tête ; ne détruiſez point ſes opérations ſages & lentes : voilà tout ce qu'on demande de vous.

Mere imbécille ! ſont-ce de petits eſclaves que tu te glorifies d'avoir à tes côtés, obéiſſans à un geſte, & formés à-peu-près ſur le modele du petit chien qui eſt à tes pieds, & qui obéit auſſi ponctuellement ?

Mais que vois-je ! O ſtupidité ! un rudiment qu'on veut enfoncer dans la tête d'un pauvre enfant, lorſqu'il n'a pas encore pris ſa croiſſance. Deſtructeurs de l'entendement humain, & qui d'une main lourde & peſante allez briſer tous ſes reſſorts, arrêtez, gardez-vous de l'hébéter. De grace, donnez-lui la meilleure leçon poſſible ; ne lui apprenez rien de ce que vous ſavez.

L'art de faire entrer des idées dans la tête d'autrui, de les aſſimiler à ſa portée, de les digérer pour elle, eſt un art bien plus rare qu'on ne penſe ; on n'eſt ſot que parce qu'on a des idées fauſſes : la ſottiſe n'exclut pas le nombre des idées ; mais mal liées, elles nuiſent au lieu de ſervir. Il n'y a tant d'hommes inconſéquens, que parce qu'il y a une foule de ſots maîtres.

N'oublions point ce tems de l'enfance que nous avons paſſé ; jetons la vue ſur ces premieres années de la vie humaine ; ne permettons pas qu'elle ſoit tourmentée par des barbares, & qu'ils transforment des créatures innocentes en eſprits aigres & lâches ; car le ſentiment de l'injuſtice eſt ce qui rend l'homme dur & méchant.

LE LAC DE NANTUA.

ATtentif aux tableaux variés qu'offre la nature, j'ai vu, j'ai obfervé plufieurs fites étonnans; mais le lac de Nantua, ce lac refferré entre des rochers d'une hauteur égale & d'une ftructure irréguliere, répétant de chaque côté leur bafe & leur cime; lorfque je l'ai vu pour la premiere fois, il a enchanté ma vue & ma réflexion : j'ai été furpris, ému, fatisfait profondément; ce local unique & dont je ne m'étois pas encore formé une idée, pour le coup furpaffe la fiction.

On ne fait fi la majefté l'emporte fur l'empreinte fauvage; mais celle-ci n'attrifte point l'œil. Ces beautés pittorefques font fieres fans être dures, rapprochées fans confufion; & l'imagination, en y rêvant beaucoup, ne fauroit faire mieux.

Le point de vue du fond, fcene brillante & majeftueufe, offre des maffes qui paroiffent fermer le lac, & lui oppofer des barrieres infurmontables. L'illufion eft fi complete, qu'en avançant on croit être obligé de revenir fur fes pas; il faut fe convaincre par foi-même qu'il y a une route. Ce miracle d'optique produit dans un degré égal l'admiration, le plaifir & la furprife. Les nues diverfement colorées femblent terminer l'horizon, tandis que le lac forme un miroir tranquille, où fe réfléchit le plus fingulier payfage qui ait encore frappé mes regards.

C'eft le point de vue que ma mémoire me retrace le plus volontiers; je m'environne avec raviffement des images agreftes de ce lieu, véritable féjour de l'infpiration poétique : je revois ces bords ombragés, ces vallons, ces fommets, ces bizarres rochers, & je ne connois pas d'endroit où il foit plus aifé de créer à peu de frais quelque chofe de grand & de folemnel.

Ici, celui qui n'a jamais manié le crayon, le faifit in-

volontairement ; & il faut être cordonnier & avoir pris naiſſance dans ce lieu (*), pour n'en pas ſentir les étonnantes beautés.

C'eſt la ſalle la plus magique peut-être qui exiſte dans le monde, & je voudrois y donner, dans un jour d'automne, le ſpectacle le plus merveilleux, le plus neuf & le plus impoſant.

Oui, ſi j'étois prince, j'ordonnerois là une fête qui tiendroit du prodige & de l'enchantement. Des feux diſtribués ſur les hauteurs donneroient à ces rochers des proportions encore plus frappantes. Je répandrois ſur leur cime des hommes habillés en géans, qui, armés de maſſues, paroîtroient les véritables habitans de ces formidables roches; & je me figure en même tems vingt jolies femmes, mais ſenſibles, quoique jolies, tout-à-coup tranſportées de Paris ſur les bords de ce lac qui leur ſeroit inconnu.

A leur arrivée, mes pots-à-feux, inégalement jetés, s'allumeroient parmi la ſombre verdure des pins; mes géans deſcendroient des hauteurs; quelques fuſées rares s'élanceroient; les chaloupes du lac promeneroient des figures fantaſques & des pavillons bigarrés. Mes beautés Pariſiennes marcheroient de ſurpriſe en ſurpriſe; j'aurois l'air alors d'un magicien qui auroit ordonné à une longue file de rochers de s'ouvrir, de ſe partager en deux; & de verſer un lac tout au milieu. En appercevant une ville & des clochers, dont les pointes figureroient au milieu de ſes aſpérités, mes jolies femmes ne pourroient pas croire que l'homme eût jamais bâti là des clochers; elles en feroient honneur à ma baguette.

Je me réjouirois de la frayeur ou de l'étonnement qu'apporteroient ces grandes ombres mouvantes, mélangées de fugitives clartés. Le lac ſe changeroit bientôt en un miroir de feu; l'écho répéteroit le bruit des boîtes; des antres enflammés s'ouvriroient; le ſon des tymbales ſortiroit de l'épaiſſeur des bois; des ſpectres

(*) La petite ville de Nantua eſt peuplée de cordonniers.

errans repréſenteroient des ſcenes demi-effrayantes : tout ſeroit, pendant la nuit, terrible, impoſant, ſolemnel ; mais à la renaiſſance du jour, les flammes & les fantômes diſparoîtroient ; des tableaux rians, frais, voluptueux, ſuccéderoient ſur la pelouſe verte : ce ne ſeroit plus l'antre de Lemnos, habité par les noirs Cyclopes ; ces formidables roches, qui n'offrent pas une nudité choquante, étaleroient leurs fleurs & leur verdure ; l'on verroit en l'air des grouppes de bergers, & leurs danſes animées : mais je crois que l'on regretteroit le rare ſpectacle de la nuit.

Comment le lac de Nantua n'a-t-il pas été chanté par nos poëtes ? Ils ne l'ont donc pas vu ? & où compoſent-ils ? Celui qui m'a tiré par la manche, en diſant, *il eſt tems de remonter en voiture*, m'a paru proférer un blaſphême : il a coupé par ce mot la fête enchantée que je deſſinois ; il m'a porté un coup fatal, il m'a cauſé une perte irréparable.

Quand j'y retournerai, je ſerai ſeul, je contemplerai ſeul cette file de rochers hauts & verdoyans ; j'agiterai leurs cimes orgueilleuſes, en jetant un caillou dans le miroir du lac ; j'acheverai ma compoſition magique, & je verrai ſi la réalité des objets l'emporte une fois ſur la riche fiction.

Ce lieu ſolitaire eſt ſi beau, ſi grave, ſi impoſant, que je doute que, devant cette ſcene majeſtueuſe & profonde, le brigand ait pu tirer ſon poignard du fourreau. Si ce crime a été commis en cet endroit, cet aſſaſſin eſt un être à part, & je le condamne à une double mort.

De ce beau lac de Nantua, d'où mes jolies femmes ne croiroient pouvoir jamais ſortir ſans rétrograder, je les conduirois à quelques lieues delà ; je leur ferois conſidérer les abymes du pont de *Bellegarde*. C'eſt-là qu'on voit la *perte du Rhône*. Les plus hardies deſcendroient avec moi ; les autres ſonderoient d'un œil tremblant les profondeurs où le fleuve tout-à-coup s'engouffre & rentre en terre. Sans leur donner preſque le tems de réfléchir ſur ce qu'elles auroient vu, je les

reconduirois à Paris, & je les menerois le soir même à l'opéra.

Là, je suis bien sûr que, l'imagination encore remplie de ces magnifiques tableaux, elles ne pourroient plus voir rouler ces décorations qui représentent des rochers, des forêts, des torrens, sans sourire à l'impuissante imitation. Pendant six mois le décorateur, malgré son talent, leur paroîtroit audacieux & ridicule; & c'est ce que j'ai éprouvé moi-même en revenant à Paris, après avoir parcouru ces scenes de grandeur. A la premiere décoration roulante qui vouloit représenter une montagne couronnée d'arbres & percée d'un antre, je partis d'un éclat de rire involontaire; & mes voisins me voyant rire tout seul, sans en pénétrer la cause, me prirent certainement pour un insensé.

CRITIQUES.

QU'ont fait les premiers critiques? Ils ont cherché les regles de l'art dans les ouvrages de l'art: comme si l'art pouvoit donner les regles qui constituent l'art! Au lieu de puiser dans la nature, modele universel, fécond, varié, intarissable, ils ont établi l'artiste comme le modele de perfection; & delà ceux qui sont venus, se sont trouvé renfermés dans une sphere étroite, & réduits à imiter l'écrit d'un autre. Une uniformité ennuyeuse s'est répandue sur les productions des écrivains. Les poëtes ne sont pas sortis de cet esprit d'imitation, jusques-là que l'on reconnoît les traits de la même école, comme on connoît des domestiques à leurs livrées.

Les poëmes épiques, les tragédies, les oraisons funebres ont reçu la même coupe. Les critiques ont été des guides trompeurs: comment porter un jugement qui ne soit pas imparfait, lorsqu'on ne fait que comparer une chose à elle-même? N'eût-il pas mieux valu

remonter au principe de toute beauté, à la nature? Le moindre objet, quand on l'observe, donne des jours lumineux & des rapports que tous les hommes appercevront; au lieu que les regles donnent de fausses lumieres qui égarent.

Les critiques, les commentateurs, les journalistes, les dissertateurs, toute cette tourbe scholastique qui ne parle que par la bouche des morts, & qui leur fait dire les plus impertinentes sottises, préconisant tout ce qui est fait anciennement, & livrant sagement la guerre à ce qui se fait & à ce qui se fera, ont la prunelle des hiboux, qui se contracte douloureusement au moindre rayon. Ils vous citent ce qu'on a lu mille fois; ils vous parlent de ce qu'on sait; ils crient au blasphémateur dès qu'on se moque d'eux; ils vous accablent de passages & d'autorités étrangeres, sans quoi ils ne parleroient pas long-tems. Il faudroit rire de leur engouement superstitieux, si toutefois cela étoit permis, quand on songe qu'ils ont été dans tous les âges le fléau des arts, & les véritables assassins du génie.

Il ne faut point haïr leurs satyres, mais bien leurs éloges : qu'ils sont insolens quand ils se mettent à louer! Semblables à ces bons prélats qui d'un air sérieux sacrent les rois & posent le diadême sur leur tête, comme s'ils les faisoient régner, ils ont l'orgueil de vouloir couronner les monarques de la littérature. Ils font mine de les affermir sur leurs trônes; on diroit que ce sont eux qui les annoncent, les font connoître à l'univers, & qui constatent leurs droits chancelans. Ils en imposent au lecteur vulgaire avec des mots qu'ils se transmettent, & des phrases qu'ils ne savent pas même varier. *La décadence des arts est totale. Le goût s'est perdu. La nature est épuisée, elle ne peut rien produire de semblable aux siecles passés. Le temple de la gloire est fermé, & ses portes ne s'ouvriront plus.* Arrive l'homme qui les brise à leurs yeux & qui leur donne un démenti formel : ils vont répétant encore que celui qui y est entré il y a cent ans, étoit bien plus grand, bien plus illustre, bien plus digne de nos hommages.

Quand Timanthe voila le front d'Agamemnon pendant le sacrifice, ils appellerent *artifice ingénieux* ce qui n'étoit qu'impuissance. Rubens depuis a peint sur le même visage, & les douleurs de l'enfantement, & la joie d'une mere; & nos critiques ont loué absolument sur le même ton, & le chef-d'œuvre de l'art, & son mensonge.

Pour faire des découvertes dans un art, il est plus avantageux de n'y entendre rien d'abord & d'y marcher seul, que d'être conduit & dirigé par la marche & l'exemple des autres : on s'ouvrira une route inconnue, en s'abandonnant sans guide ; on ne fera que passer par la porte commune, en observant les pas de ses prédécesseurs. Voilà pourquoi les méthodes, les regles, les poétiques ont gâté & gâtent tous les jours les esprits les plus inventifs. Animés par la nouveauté des objets & fiers d'oser d'eux-mêmes, ils auroient ouvert la carriere d'une maniere qui leur eût été propre : en recevant la carte de la route, ils ne voient plus les objets que sous le même aspect ; & delà naissent tristement les mêmes résultats : au lieu de creuser, ils passent légérement sur les mines les plus fécondes ; au lieu de créer leurs réflexions, ils les reçoivent toutes façonnées par la main des préjugés ; ils auroient commandé à leur siecle, ils lui obéissent ; séduits qu'ils sont par la sotte autorité des barbes grises, ils adoptent ce que sous un autre point de vue ils auroient rejeté avec mépris. Le vulgaire croit que l'art se perfectionne, parce que les copies se multiplient ; c'est une abondance indigente, & cette fausse richesse ôte jusqu'à l'idée d'en acquérir une réelle.

Plus on avance dans la vie, plus on est esclave de l'habitude. Le cerveau de tout homme qui touche à son huitieme lustre est déja durement modifié ; c'est la libre & ardente jeunesse qui fait s'ouvrir une nouvelle lice ; elle seule donne un poids aux idées récentes & utiles, & proscrit le fatras du siecle qui fuit.

DES FEMMES SAVANTES
DE MOLIERE.

MOliere, dans les *Femmes savantes*, a chargé les portraits, comme dans toutes ses autres pieces, mais avec excès dans celle-ci. On voit qu'il a voulu se venger de certaines cotteries, où probablement il n'étoit pas bien traité; & que n'ayant pu captiver le suffrage de certaines femmes qui dominoient alors, il a pris le parti de les immoler au ridicule. Mais s'il a bien fait de vouloir corriger ces femmes qui, de son tems, faisoient consister tout leur mince savoir à former un bizarre assemblage de mots scientifiques & *précieux*, il a nui aux progrès de celles qui voudroient réellement s'instruire, & qui sont retenues par la crainte de passer pour singulieres. Ainsi les effets qui résultent de cette piece sont plus nuisibles qu'utiles.

Il y a déja si peu de femmes pour un homme qui pense, a si bien dit M. Diderot, qu'il étoit inutile de vouloir en diminuer le nombre. Plusieurs ont renoncé à l'envie qu'elles avoient d'orner & de cultiver leur esprit, lorsqu'elles ont vu applaudir ces vers qui disent que la science d'une femme ne doit point passer le livre de son ménage. Cela n'a fait que fortifier le misérable & barbare préjugé, qui n'est pas encore éteint en France, & qui regarde les sciences & les arts comme des occupations roturieres.

Moliere, au lieu de combattre ce préjugé, lui a fourni de nouvelles armes; & je crois appercevoir dans cette piece l'humeur que donnent l'amour-propre outragé & la vengeance qui en est la suite.

La scene de Vadius & de Trissotin est dirigée contre les littérateurs; & plusieurs vers, notamment ceux qui sont dans la bouche du marquis, tendent à les humilier.

Les femmes ignorantes, occupées de miseres & de futilités, triomphent de cette piece, & semblent dire, en faisant des nœuds : « Vous voyez comme on traite » les femmes qui veulent s'instruire; nous nous garde» rons bien de donner dans l'étude. »

Alors les femmes se livrent avec gravité au code ennuyeux du cérémonial, à la fureur du jeu, non moins insupportable. Elles bornent leur érudition à décider sur une nouvelle mode; elles se jettent dans la médisance, fille de l'oisiveté. L'esprit de société est hérissé de pointilleries. Elles donnent à leurs filles une éducation tout aussi frivole. De sorte que, dans toutes les maisons d'ailleurs opulentes & commodes, on ne s'entretient que de bagatelles; le babil, les tracasseries remplacent la bonne conversation.

Il y a beaucoup moins de femmes vraiment instruites dans notre siecle que dans le siecle passé. L'on ne voit que dolentes petites-maîtresses qui n'ont qu'un jargon stérile, & qui à la lettre sont des *oies couleur de rose.*

Telle femme qui dépense avec son maître-d'hôtel & son bijoutier cent mille écus par an, auroit pû employer une partie de cette somme aux progrès de l'astronomie, de la physique, de la chymie, &c. qui en est empêchée par le funeste tableau qu'a tracé Moliere. S'il eût répandu le même ridicule sur les hommes livrés aux sciences exactes, il auroit fait rétrograder son siecle. Et voilà les plaies que le génie fait à l'humanité, quand il écoute son humeur, au lieu d'embrasser l'ensemble, c'est-à-dire, l'intérêt général.

La femme a plus d'esprit que l'homme, autant de sagacité; & la vie sédentaire leur permettroit de longs travaux & des succès. Elles augmenteroient le bonheur de l'homme, en pensant avec lui.

Moliere a détruit ce nouveau charme, en renfonçant cette opinion barbare, qui les condamne à l'ignorance & à toutes les petitesses qui l'accompagnent. Aussi cette oisiveté autorisée déprave l'imagination des femmes, & tourne leur prodigieuse activité contre la société même,

où fourmille aujourd'hui ce cours d'épigrammes publiques & fecretes, qui alterent la franchife & la cordialité. *L'homme inftruit*, comme l'a dit Helvetius, *ne médit que pour fe venger; il le fait en paffant, & non pour s'amufer.*

FACILITÉ.

J'Aime les génies faciles. Leur ftyle a de la grace, de l'aifance, un certain air animé, vivant. Ils ne fe confument pas laborieufement dans l'ombre du cabinet; ils voient, ils fréquentent le monde, & y puifent le fujet de leurs réflexions. Les faits qui les ont frappés, préfentent à leur efprit une foule d'idées; ils ne s'appefantiffent point fur les objets étrangers, ils devinent avec rapidité ce qui doit plaire, ils ont l'inftinct de l'art: & ces intrépides travailleurs, qui remettent l'ouvrage vingt fois fur le métier, font des ouvriers de patience, auxquels le tems amene enfin quelque bonne fortune, tandis que les autres ont l'extérieur aifé & brillant des gens de qualité. Le vers de la Fontaine, de Voltaire, la profe de Fénelon reffemblent à une fource abondante & pure, qui coule fans peine. Ce que la réflexion ne produit pas dans un inftant, elle ne le peut avec des mois entiers; elle eft lumineufe & rapide; elle compare & combine avec célérité, ou elle refte enfevelie dans les nuages qui l'offufquent.

TURENNE.

LEs grands hommes ne savent point les petites choses. Turenne, après avoir remporté plusieurs batailles, apprit avec assez de peine la maniere de saluer à la tête de son régiment d'infanterie.

LES HISTORIENS.

Fable.

UN singe tenoit le pinceau; mais fidele observateur de la nature, il peignoit les animaux avec une scrupuleuse ressemblance. Il donnoit au coursier son noble & libre élan, à l'ours sa pesanteur, au tigre sa physionomie cruelle, au baudet ses longues oreilles. Les animaux carnaciers, mécontens de leur portrait, lui refuserent le salaire. Il fallut encore qu'il se dérobât à leur vengeance.

Un renard, moins savant, mais plus fin, dit: Je profiterai de la sottise de ce peintre véridique. Est-ce qu'on fait un portrait ressemblant de ces superbes animaux? Non. Ils veulent être flattés; c'est alors qu'ils paient.

Le renard broya ses couleurs sur une palette différente. Il donna à la tête du lion, malgré son horrible criniere, une aimable douceur; sa gueule fut moins large; il fit presque sourire sa rugissante majesté. Le léopard n'eut plus l'œil farouche & sanglant; l'ours devint mignon: il retrancha à l'âne la moitié de ses oreilles, & donna au porc un corsage léger: le loup parut débonnaire: les oiseaux de proie n'eurent plus ni bec recourbé, ni serres tranchantes.

Ces fiers animaux, charmés de cette forme nouvelle, lui donnerent patentes & pension.

TAVERNIER.

Le fameux Tavernier ayant vendu les pierreries qu'il avoit apportées des Indes, témoigna devant Louis XIV qu'il vouloit acheter un domaine en Suiffe. Le roi lui ayant demandé pourquoi il n'en achetoit pas un dans fon royaume, Tavernier répondit avec une finguliere naïveté : *C'eft que je veux, fire, que mon domaine foit à moi.*

J'ai vifité la maifon qu'il avoit acquife à Aubonne, près du lac de Geneve. Mais je me trompe, cette maifon eft une baronnie.

En parcourant donc la baronnie, je me difois : Que ne puis-je converfer avec l'homme qui, pendant quarante années, tourmenté d'une paffion ambulante, a fait fix voyages en Turquie, en Perfe & aux Indes, par toutes les routes que l'on peut tenir, & qui, courant enfuite après les débris de fa fortune, eft allé terminer fes jours à Mofcow, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans! Quelle finguliere deftinée !

J'aurois voulu pouvoir évoquer l'ombre de ce célebre voyageur, & lui demander pourquoi, après avoir vifité l'Europe & l'Afie, il étoit venu fe fixer près du lac de Geneve. En y réfléchiffant, je crus en deviner la raifon. Tavernier avoit vu les plus beaux climats de la terre, les riches contrées de l'Afie, où croiffent les épiceries, la foie, les parfums, l'or, les diamans, tout ce qui flatte les fens & l'imagination de l'homme ; mais en même tems il y avoit trouvé l'efclavage, l'ignorance, la barbarie ; il avoit remarqué que ces pays, enchanteurs dans la defcription, n'étoient pas faits pour l'Européen civilifé, qui tient à fes mœurs. Il chercha donc, pour finir fes jours, un climat doux, un fol fertile, un peuple libre & bon : il trouva tout cela à Aubonne. Les Suiffes, alors fimples, hofpitaliers, recevoient

recevoient comme un frere l'étranger qui venoit s'établir chez eux, & s'empressoient à partager avec lui tous les avantages de leur liberté. Ils ont changé depuis ce tems-là ; & je ne conseille plus à tout voyageur qui veut se reposer de ses longues fatigues, de chercher les douceurs de la vie en Suisse plutôt qu'ailleurs.

Tavernier avoit porté le nom de Louis XIV aux extrêmités de l'Asie, & Louis XIV toujours reconnoissant de ce qui pouvoit étendre sa gloire, lui donna des lettres de noblesse, quoiqu'il fût protestant.

Tavernier est le guide des joailliers. Quelle combinaison dans l'ordre social, que celle qui attribue à un petit caillou transparant, fort inutile au bonheur & même au plaisir, une valeur aussi considérable ! Cela est bien plus étonnant que les voyages en Perse de Jean-Baptiste Tavernier né à Paris, & sa course à Moscow lorsqu'il étoit plus qu'octogénaire.

MONTESQUIEU.

JE me transporte au jour où parut *l'Esprit des Loix*. Les femmes qui avoient lu les *Lettres Persannes* & le *Temple de Gnide*, dûrent bien être étonnées, quand elles ne purent achever la moitié du premier volume.

Montesquieu avoit attrapé sa nation. Il étoit curieux, à l'apparition de l'ouvrage, d'entendre le prononcé des jurisconsultes, des gens de lettres & des gens du monde. Il n'y avoit peut-être que dix ou douze philosophes en France, qui fussent capables d'apprécier le livre.

Le chapitre de la constitution d'Angleterre & le traité du change ne rencontrerent pas à Paris trente lecteurs ; & cependant tous les audacieux follioulaires, toujours pressés d'écrire & de juger, dirent leur mot sur un ouvrage qu'ils n'entendoient pas.

On le relégua, pour ainsi dire, parmi les livres de jurisprudence.

Mais lorsque les Anglois nous eurent appris que M. de Montesquieu avoit pénétré en grand l'esprit du législateur & les desseins de la législation, qu'il étoit entré dans le sanctuaire des loix, qu'il avoit montré les rouages principaux de la machine politique, la nation passa à une autre extrêmité ; elle eut le ridicule d'admirer outre mesure un livre qu'elle ne savoit pas encore lire.

C'est la singuliere destinée de *l'Esprit des Loix*, d'avoir été regardé d'abord avec indifférence, loué ensuite avec enthousiasme, acheté avec empressement, & de n'avoir été lu que d'un très-petit nombre d'hommes.

Sans doute *l'Esprit des Loix* contient beaucoup d'erreurs à côté de quelques vérités. La fréquentation de Grotius, de Puffendorf & autres jurisconsultes s'y manifeste trop. L'auteur met les citations à la place du raisonnement ; déguise sous un ton léger des choses dont il ne s'est pas bien rendu compte à lui-même ; affecte d'être obscur lorsqu'il est si clair dans d'autres endroits : mais, à tout prendre, c'est le livre le plus étonnant qu'ait produit le dix-huitieme siecle.

Il apprend à lier des idées séparées, il établit des rapports jusqu'alors inconnus, il enseigne que toute idée politique est une idée compliquée, il détermine la différente constitution des états. Ce livre grave & peu fait pour la nation, fut jeté au milieu d'elle, lorsqu'elle s'occupoit sérieusement de *pantins* & de l'opéra comique, & qu'elle reposoit dans la plus parfaite indifférence sur la manœuvre de ses chefs.

Montesquieu peut être considéré parmi nous comme le Descartes de la politique. Les idées qu'on lui conteste & qui n'ont pour base que son imagination, portent un caractere élevé ; sa pensée a toujours quelque chose de profond qui commande l'examen, & qui exerce notre raisonnement. Il semble converser presque toujours avec un cerveau législateur.

Si l'on raisonne ou déraisonne aujourd'hui en France

sur les matieres politiques; si la secte des économistes nous a si fort ennuyés, en nous débitant en mauvais style ses idées creuses, c'est à Montesquieu qu'est due la premiere impulsion. Si dans les cercles & dans les cafés, les élégans, les commis, & même quelques femmes prononcent les mots de *démocratie*, d'*aristocratie* & d'*olygarchie*, c'est Montesquieu qui leur a appris à balbutier ces noms-là.

LYCURGUE.

C'Étoit un législateur qui étoit descendu bien avant dans le cœur de l'homme que ce Lycurgue, qui d'une main hardie retrancha de l'homme tout ce qui appartient à l'empire de l'imagination, pour ne le soumettre qu'aux besoins primitifs, excluant la volupté pour mieux fermer la porte à la douleur, anéantissant les desirs pour l'enlever aux regrets, aux inquiétudes, aux soucis; hardi législateur, qui fit l'homme riche en le privant de tout, qui le rendit fort en trempant son ame dans une discipline austere, qui le rendit éclairé en lui ôtant jusqu'à l'ombre des fantômes qui persécutent la foiblesse, qui le fit puissant en appuyant son courage sur la base d'une égalité parfaite. Un tel génie étonne & confond nos idées; il faut le traiter de fou, ou l'honorer comme un homme sublime.

Si un état pouvoit aujourd'hui être isolé, le premier trait du législateur qui voudroit couper la source des vices, seroit, à l'exemple de Lycurgue, d'anéantir la valeur de la monnoie d'or & d'argent. Son code seroit presque fait; car son peuple, avec le besoin des passions, n'en auroit que de légitimes, parce qu'il n'y auroit plus de moyen de contenter celles qui ne le seroient pas.

Que feroit alors un homme vicieux? Avec quoi tenteroit-il? Avec quoi pourroit-il corrompre? Avec

quoi feroit-il corrompu ? Point d'échange qui ne fût visible, point d'échange au-delà des befoins de la vie ; le particulier feroit vertueux, & l'état auffi.

Si jamais un légiflateur pouvoit donner des loix adoptées de tous les peuples, ou du moins du plus grand nombre, ces loix ne feroient plus renverfées par les conquérans ; elles feroient éternelles. On en conçoit la poffibilité ; mais l'expérience du paffé range cette douce idée dans la claffe des rêves. Outre que Lycurgue avoit du génie, il étoit encore fin. L'amour conjugal s'éteignoit à Lacédémone ; comment le rallumer ? En ne permettant plus aux maris de voir leurs femmes qu'à la dérobée. Les Lacédémoniens redevinrent amoureux, & d'époux languiffans monterent au rang d'amans fortunés. Ce trait n'eft-il pas d'un phyficien ?

Nous avons loué Lycurgue ; mais lorfqu'on fonge que lui-même n'a pu établir la bafe de fa fociété que fur les ilotes qui repréfentoient nos malheureux negres, on ne fait plus alors que penfer de ces gouvernemens anciens fi vantés.

Ces ilotes portoient tout le fardeau de la fervitude, & l'on y joignoit le mépris plus cruel encore. Nos negres exécutent quelquefois des airs de Rameau ; & on leur défendoit, à eux, de chanter des vers faits par un poëte Lacédémonien. On les enivroit fans pudeur, pour montrer le hideux fpectacle d'une groffiere ivreffe. Plutarque même rapporte que, pour exercer la jeuneffe belliqueufe à fondre à l'improvifte fur l'ennemi & à ne point manquer fon coup, on envoyoit des guerriers adolefcens dans la campagne guetter les ilotes, & le mérite confiftoit à les poignarder fubtilement, fans être apperçu de perfonne. Et le terrible Lycurgue avoit dreffé une ftatue au rire !

Que penfer donc de Lycurgue ? Que fa légiflation offre une face qui commande l'admiration, & une autre qui fait reculer d'horreur.

AUX LAIDES.

ON dit, voilà une jolie femme; on n'apperçoit guere que son visage. Il est dans celles qui sont réputées laides, des beautés que l'on dérobe à la vue : jamais un attachement durable n'a tort. Ce ne sont point les plus belles femmes qui inspirent les plus fortes passions. Qui connoît, en voyant une femme, tout l'agrément qu'elle met dans le tête-à-tête ? Devinera-t-on le jeu, l'art, l'assaisonnement de ses caresses? Que de graces animées sortent de ses yeux qui semblent froids ou distraits! Aussi tel sourire enflamme un cœur, tandis qu'il n'effleure pas un autre : c'est cette diversité de goûts qui fait que toutes les femmes trouvent des adorateurs, & que celle qui paroît la plus infortunée, n'a quelquefois rien à envier à celle qui reçoit des hommages publics, lesquels ne sont pas toujours confirmés dans l'ombre du mystere.

C'est-là souvent que le mensonge de l'art disparoît; c'est-là que la beauté fiere & superbe n'a plus souvent les mêmes perfections, & que la rivale qu'elle dédaignoit, reçoit des triomphes multipliés, dus à des graces étrangeres à la figure orgueilleuse & vaine.

Si l'amour, comme le disoit Ninon de Leaclos, est la piece où les entr'actes sont les plus longs, quoi de plus charmant que de trouver dans une passion qui tend quelquefois à avilir l'homme, cette aimable & gracieuse raison qui l'éclaire, l'instruit & métamorphose les plaisirs de la volupté, en jouissances pures qui appartiennent à l'ame!



PEINTURE
D'UNE BATAILLE.

ON a forcé l'homme libre à porter un fusil sur son épaule, à y attacher l'infernale baïonnette; on l'a arraché à sa chaumiere, pour le traîner dans des combats que son ame déteste; le laboureur a quitté sa charrue, l'artisan son attelier; le jeune-homme a déserté l'autel de l'hyménée, il abandonne un pere infirme, une amante, une famille désolée; il va grossir la foule de ces combattans, dont les cœurs se sont ouverts par degrés à la licence, à la férocité & à la violence.

Voilà cent mille hommes opposés à cent mille hommes; ils s'avancent & se rapprochent dans une vaste plaine qui va bientôt être ensanglantée. Quel nombre prodigieux d'hommes serrés l'un contre l'autre, déployant leurs phalanges mouvantes, se rangent dans un ordre combiné, pour se donner la mort avec art! Instrumens aveugles, ils attendent en silence le signal: féroces par devoir, ils vont écraser leurs semblables sans ressentiment & sans colere. Ils ont vendu leur sang à vil prix, & leurs chefs en feront aussi peu de cas qu'il leur a peu coûté.

Il se leve, cet astre majestueux, dont tant de malheureux ne doivent pas voir le coucher. Eh! qui s'attendroit aux horreurs du carnage? La terre est en fleurs, le doux printems de son voile azuré embrasse les airs, la nature sourit en mere tendre, le soleil dans une majesté tranquille verse ses rayons bienfaisans qui dorent & mûrissent les dons du Créateur; tout est calme, tout est en harmonie dans l'univers. Les misérables mortels, agités d'une sombre frénésie, portent seuls la fureur dans leur sein; ils vont s'égorger sur le verd tendre & renaissant des prés. Les armées s'approchent, les

moiſſons ſont ravagées, déja la mort vole : quel tumule effroyable ! Toute la nature en un inſtant gémit des fureurs de l'homme. Entendez-vous gronder ces affreux inſtrumens des vengeances humaines ? Émules de la foudre & plus terribles qu'elle, ils couvrent de leurs mugiſſemens les clameurs plaintives des mourans ; ils repouſſent la pitié qui voudroit ſe faire un paſſage dans les cœurs ; un nuage de poudre & de fumée s'éleve vers le ciel, comme pour lui dérober l'aſſemblage de tant d'horreurs. La fureur des démons, les tourmens de l'enfer ſe réuniſſent dans un étroit eſpace. Les tigres, les ours, les lions, preſſés de l'aiguillon d'une faim vorace, ont une cruauté moins atroce & bien mieux fondée. Regardez ces ruiſſeaux de ſang qui coulent : ici vingt mille hommes ſont égorgés par la fantaiſie d'un ſeul homme ; les voyez-vous tomber les uns ſur les autres, ſans nom, ſans mémoire, ſans être regrettés, ſans être connus ? Ainſi un vent ſubit du nord fait périr cette multitude d'inſectes qui couvrent nos guérets.

Ils tombent, ces infortunés, ils pouſſent des cris lamentables vers un ciel d'airain ; foulés ſous les pieds des chevaux, foulés ſous les pieds de leurs compatriotes qu'ils implorent & qu'ils n'attendriront point, ils meurent ſous mille formes plus douloureuſes les unes que les autres. Tandis que les plus à plaindre, conſervant un reſte de vie, & conſumés par la ſoif, le plus intolérable des tourmens, ne peuvent encore mourir ; d'autres, oubliant que le trépas les environne, s'acharnent ſur leurs compagnons mutilés, & ſans pitié pour leurs bleſſures, dépouillent avec cupidité leurs corps déchirés & palpitans.

O Dieu ! ô Créateur de l'univers ! quoi, c'eſt-là l'homme ? Quoi, cette belle créature que la nature avoit douée d'un cœur tendre, d'un front plein de nobleſſe, qui ſourit vers le ciel, qui conçoit, qui nourrit & les douces émotions de la pitié & les tranſports généreux de la bienfaiſance, qui ſait admirer & la vertu & la grandeur d'ame, qui ſait pleurer ; quoi, c'eſt ſa main qui plante l'étendard de la victoire ſur des monceaux de

cadavres avec une joie odieuse & triomphante ! Quel horrible trophée ! O mes freres ! ah ! laissez-moi pleurer sur vous, sur vos crimes, sur vos malheurs. Quelle est donc votre conquête ? Je ne vois que du sang & des larmes. A quoi se réduit votre triomphe ? Le pillage n'enrichit point ; les larmes du genre humain ne feront jamais un heureux ; & ce que l'ambition emporte dans sa course effrenée, fuit des mains de l'usurpateur.

Allez, barbares, allez, triomphez dans les rangs de cette vaste scene de carnage ; attachez vos regards sur ces visages pâles & livides, où la douleur & la rage sont peintes en traits hideux ; jouissez de votre cruelle victoire ; errez sur ces immenses tombeaux ; comptez les nombreuses victimes que, comme des dieux infernaux, vous avez commandé à la mort de saisir ; allumez vos feux d'alégresse parmi ces restes lamentables ; osez dans vos cantiques appeller le Dieu qui vous ordonna de vous aimer comme freres, le Dieu des armées. Que vois-je ! vos mains sanglantes s'empressent à porter dans les demeures où veille le génie de l'hospitalité, ces mêmes hommes auxquels vous venez d'arracher la moitié de la vie : vous leur prodiguez vos soins, vous arrosez leurs plaies de vos larmes ; un rayon d'humanité a lui sur ces plaines ensanglantées : font-ce les mêmes hommes ? Qu'êtes-vous donc ? Méchans ou insensés ?

BULLE.

UNe bulle très-singuliere est celle de Léon X. Elle declare excommuniés ceux qui écriroient quelque critique contre le poëme de l'Arioste.

On a vu Alexandre VI donner par une bulle toute l'Amérique, isles & continent, au roi d'Espagne, & déclarer que les habitans du Nouveau-Monde n'avoient aucune propriété du terrein. Quelques publicistes ont

soutenu la validité de cette bulle, ce qui est plus étonnant encore que la donation du pontife.

Quand on égorgeoit un cacique, qu'on envahissoit sa province, on citoit cette bulle émanée de Rome, & l'usurpation prenoit le titre de propriété. Cet acte par lequel un pape, chef d'une religion de désintéressement, donnoit un monde avec tous ses habitans, n'a jamais été révoqué.

SAGESSE.

LA plupart des philosophes ont surchargé la sagesse d'une morale trop rigoureuse, & celle-ci a fait naître des questions subtiles & contentieuses. Les plus beaux raisonnemens portent à faux, quand ils nous élevent trop au-dessus ou nous abaissent au-dessous de notre sphere. Peut-on être sage sans cesser d'être homme? Nous voulons être heureux. Peut-on l'être dans un combat perpétuel de nous-mêmes contre nous-mêmes?

La sagesse est une effusion de l'ame dans sa pureté; elle rassemble les qualités du cœur & de l'esprit, comme un miroir concave réunit les rayons du soleil.

Les vrais sages composent une classe d'hommes distinguée de toutes les autres. Si on les examine de près, on les verra supporter les défauts de leurs semblables, comme les défauts de la figure; ils ne se révoltent que contre les vices portés à un excès intolérable. Les penchans de la nature ne leur paroissent que des goûts, quand on les restreint à leur juste valeur; c'est-à-dire, qu'ils ne passent pas les bornes qui leur sont prescrites. Le sage se prête sans peine aux foiblesses des autres, parce qu'il sent que lui-même y est exposé.

La complaisance & l'indulgence sont des besoins de la société: la rudesse & la dureté en sont les fléaux.

Les censeurs trop rigides font plus de mal que de bien. Les vertus se soutiennent par le sentiment; on l'éteint

ce ſentiment, quand on le contrarie avec trop de rigueur. Eſt-on en droit d'exiger des autres ce qu'on a ſouvent de la peine d'obtenir de ſoi-même ? Or tout eſt perdu, ſi l'on découvre que la conduite de ces hommes atrabilaires eſt en contradiction avec leurs préceptes.

On peut abandonner le ſoin des mœurs ſociales à la ſaine philoſophie, qui veille aux devoirs de la ſociété & de l'honnêté publique.

Le ſage connoît le peu de diſtance qui ſépare les bonnes qualités d'avec les mauvaiſes; il ſe défie de la modeſtie qui déguiſe la vanité, de la politeſſe qui dégénere en fauſſeté, de l'eſprit qui n'eſt plus que du bel eſprit & du ton raiſonneur qui naît de la ſéchereſſe de l'ame.

La pente du bien au mal eſt preſqu'inſenſible ; le ſage entrevoit les nuances imperceptibles qui mettent de l'incertitude entre le vrai & le faux des eſprits ; mais il ſe concilie avec tout le monde, autant que la raiſon & le bon-ſens le permettent. Il veut être le frere & l'ami de tous les hommes ; en cela bien oppoſé à ces eſprits chagrins, à ces noirs miſanthropes, hériſſés de contradictions, qui ne ſont attentifs qu'aux défauts de l'humanité.

La ſupériorité des rangs, les fortunes brillantes n'excitent en lui ni envie, ni cupidité, parce qu'il ſe rappelle que nous naiſſons & mourons tous égaux, le prince comme le laboureur. Ce qui ſe paſſe dans le court intervalle qui ſépare ces deux événemens, ſont des accidens trop peu durables pour que l'ame y attache un trop grand prix. Et malheur peut-être à celui qui a accumulé beaucoup de jouiſſances ! La moindre privation lui deviendra fort amere.

Les grandes paſſions écartent la ſageſſe ; on ne peut trop tôt combattre leurs premieres attaques ; le ſage ne leur laiſſe de vie qu'autant qu'il en faut pour donner à l'ame quelques ſecouſſes qui réveillent ſon activité.

La raiſon ne déſapprouve pas les paſſions douces que la nature, notre mere commune, fait naître & qu'elle rend néceſſaires. Vivre ſans deſir, mépriſer les ſenſa-

tions agréables, ſe rendre impaſſible, c'eſt renoncer à notre état d'intelligence, pour tomber dans celui d'un individu iſolé, étranger à tous les avantages attachés à l'exercice de nos facultés.

M. de Maupertuis a fait le calcul de la ſomme des plaiſirs, comparée à la ſomme des peines qu'on éprouve dans la vie. Il croit avoir trouvé que les peines ſont en plus grand nombre que les plaiſirs. La ſolution de ce problême dépend beaucoup du tempérament, du caractere & de l'humeur de chaque perſonne en particulier. Si l'on veut le réſoudre en général, on pourra croire qu'il s'eſt trompé. Mettons en ligne de compte nos beſoins ſatisfaits, la ceſſation des maux, le ſouvenir d'en être délivrés; ajoutons-y les événemens heureux, les eſpérances: on verra que le nombre des plaiſirs ſurpaſſe celui des peines; mais la ſatisfaction qui en réſulte eſt en plus grande partie l'ouvrage de la ſageſſe.

Les chagrins & les afflictions portent dans nos organes un déſordre qui affecte notre ame d'un ſentiment douloureux: le ſage cherche à s'en délivrer en réfléchiſſant que preſque toujours leur cauſe ne mérite pas l'attention qu'on y donne. Le déſeſpoir eſt une ſurpriſe redoutable qu'il a ſoin de prévoir pour s'en garantir, comme d'une chûte dont on eſt menacé au bord d'un précipice. En vain dira-t-on qu'on n'en eſt pas le maître; c'eſt avouer qu'on ſe laiſſe conduire par le ſeul inſtinct phyſique. Toutes les grandes agitations de l'ame peuvent être appaiſées, puiſqu'on ſait que leur effet s'uſe avec le tems, & que leur impétuoſité ſe calmera d'elle-même. Ce qui paroît impoſſible à une tête puérile, n'eſt pas trop difficile à une tête raiſonnable qui veut ſecouer le joug de tout ce qui trouble ſa tranquillité & ſon bonheur.



ROMANS.

LEs romans, regardés comme frivoles par quelques personnes graves, mais qui ont la vue courte, sont la plus fidelle histoire des mœurs & des usages d'une nation. Le philosophe dédaignant quelquefois & à juste titre l'historien qui cherche à le tromper, va chercher les traces des vertus d'un peuple chez le romancier qui, tandis qu'il paroît livré tout entier à l'imagination, trace des tableaux plus voisins de la vérité que ces fictions honorées du nom d'histoire. Celle-ci d'ailleurs n'arrête ses superbes regards que sur les rois, sur leurs entreprises particulieres, & sur les vastes & ténébreuses opérations de leur politique. Le roman moins altier embrasse la foule des individus, & suit la marche du caractere national. Il n'a pu même intéresser, dans le moment où il a paru, qu'en offrant sous un voile diaphane ou allégorique, une peinture réelle des faits & des personnes. Cette peinture doit être précieuse à l'observateur des mœurs anciennes & modernes, qui, sachant les comparer entr'elles, en tirera de nouvelles inductions sur la science importante du cœur de l'homme.

Un autre avantage, c'est le progrès des connoissances humaines, suivies & marquées dans l'historique de ces romans, parce qu'ils portent l'empreinte du siecle où ils ont été composés; on verra de quelle maniere les fables antiques ont voyagé, & chez quel peuple elles se sont naturalisées. Cette adoption est curieuse à examiner & démontre l'ascendant du merveilleux sur les têtes humaines qui semblent dédaigner l'exacte & froide vérité.

L'empire de la satyre, dans tous les tems, s'est aussi répandu, comme le dit Juvenal, depuis le trône jusqu'à la taverne. Il y a eu des vices & des ridicules à réprimer dans tous les états; & l'on pourroit facilement décou-

vrir le degré plus ou moins grand de liberté civile dont ont joui les écrivains, dans le soin plus ou moins caché qu'ils ont pris pour déguiser ou exposer leurs portraits satyriques ou comiques.

Le génie de la composition, empreint dans différentes époques, ne serviroit pas moins par comparaison à jeter du jour sur les interminables disputes que le goût changeant des peuples amene presque à chaque siecle. On découvriroit combien le costume influe sur les idées & maîtrise les opinions : rapport intéressant, auquel la plume de l'historien ne touche presque jamais, tout occupé qu'il est de cette minutieuse exactitude qui concerne la date des batailles & celle de la naissance, du caractere passager & de la mort des rois.

Le romancier voit moins les maîtres de la terre, & apperçoit mieux la physionomie de la nation ; ce sont tous ses traits qui, arrêtant son pinceau, le vivifient dans le plus grand détail. Aussi quelque chose d'animé & d'actif respire dans ces productions, tandis que tant d'histoires n'offrent qu'une espece d'ostéologie sans mouvement & sans graces.

Enfin l'amour, sentiment universel & aussi varié dans son principe & dans ses effets que la foule qui brûle de ses feux, se produit sous toutes les formes dans ces sortes d'ouvrages, & fait naître des événemens de tout genre. L'intérêt qui en résulte est immortel, parce qu'il est fondé sur la profonde sensibilité de l'homme, sur les combats qu'il éprouve, sur les plaisirs qu'il poursuit, & que cette tendance est indestructible au milieu des sables mouvans que soulevent les orages de la politique.

Il est encore une sorte de roman bien cher au philosophe ; c'est celui qui offre en idée le plan de félicité publique & nationale : rêve consolateur, qui fait entrevoir obscurément que dans l'avenir les hommes pourront mettre en dépôt commun les lumieres de leur raison & le courage de leur ame, pour contrebalancer les maux de la nature & les fautes de leurs aïeux. L'ami des hommes respire en s'enfonçant dans ces ouvrages fantastiques, mais doux à parcourir. Il craint le moment

où le songe disparoîtra ; & du moins il se sent plus disposé à poursuivre dans la carriere de la vie, en pensant que lui ou ses enfans pourront recueillir le fruit de ces tableaux touchans & philosophiques.

Je n'ai pas bonne opinion, je le répete, de tout auteur qui dans sa jeunesse n'a pas fait un roman : il annonce par-là même une sécheresse d'imagination, & une sorte de stérilité ; car, pour former un roman, il faut de l'esprit, de l'usage du monde, la connoissance des passions ; & nos versificateurs & nos tragédistes, nivelant des mots, n'ont rien de tout cela.

Un écrivain qui n'a pas su faire un roman, me paroît n'être point entré dans la carriere des lettres par l'impulsion du génie.

L'ÉGOÏSME.

Songe.

JE crus en dormant, qu'un spectre vêtu de blanc me prenoit par la main. Sa main étoit froide, si froide, que je fis des efforts pour me dégager ; mais le spectre plus fort m'entraîna, me fit passer sous une voûte souterreine, longue, très-longue, au bout de laquelle se trouvoit une entrée étroite & fort basse : il me fallut baisser la tête sous cette porte ; après avoir rampé sur les mains, j'entrai dans un endroit très-vaste, mais ténébreux & lugubre.

Cet immense & triste édifice n'avoit pour toute lumiere que trois lampes suspendues fort haut, & qui brûloient dans les voûtes. Aussi les ténebres l'emportoient sur la clarté. En baissant les yeux, je vis des sépulcres, des urnes cinéraires, des cercueils, des mausolées rangés contre les murailles, & qui en ceignoient le vaste contour.

Tout-à-coup une espece de siege s'éleva au milieu de cette salle vuide & spacieuse : je vis un fantôme habillé de drap verd, & j'entendis une foule de peuple qui s'attroupoit vers une porte entr'ouverte.

Elle étoit gardée par une figure dont la taille étoit courte, la tête grosse & pesante, l'air ignoble, les ongles crochus & pleins d'encre ; elle parloit en ronflant ; un hoquet continuel marquoit que sa digestion étoit laborieuse : sur son front étoit écrit, *Finance.* De l'autre côté, une figure timide, seche & louche, au regard assuré, malgré sa misere & sa maigreur, tenoit le second battant. On lisoit sur sa joue droite qu'elle cachoit, *Ressource.*

Toutes deux ouvrirent la porte à la multitude, qui se pressoit & se coudoyoit : les uns avoient une face enluminée, un ventre prodigieux, des jambes goutteuses, le col apoplectique. Les autres étoient maigres, efflanqués, portoient des mines blêmes avec des perruques plates & des manchons pelés.

Aussi-tôt chacun de ces individus sortit un sac d'argent plus ou moins gros, & l'offrit presqu'à mains jointes au fantôme, en lui demandant un parchemin paraphé. Chacun crioit : *Après moi le déluge ; je double mon revenu ; je vivrai sans travailler ; je déshérite tout ce qui m'appartient ; j'augmenterai ma table ; je nourrirai des chevaux, & je ne me marierai point.* Un cri universel, qui avoit quelque chose de lugubre & d'attristant, fit entendre de toutes parts : *Moi, moi, moi, & encore moi, jamais autre que moi !* Ce *moi* terrible déchiroit l'oreille & l'ame de tout le monde, & chacun le répétoit avec un transport effréné.

Les plus honteux ne crioient point, mais ils disoient tout bas : *Que m'importe autrui ? il faut vivre pour soi : je vis pour moi, pour moi.* Et leurs levres, interpretes fideles de leur cœur, répétoient inceffamment ce monosyllabe.

Le fantôme verd fit un signe, & ce fut à qui se précipiteroit vers lui. On versa l'or & l'argent autour de son siege ; bientôt il en fut environné jusqu'aux épaules,

quoiqu'il eût huit coudées de haut. Alors il se leva, prit une dixieme partie de cet argent, & le rejeta à ceux qui le lui avoient apporté; mais à mesure qu'il dispersoit ce métal, plusieurs individus tomboient & mouroient: aussi-tôt les voisins les rangeoient froidement & l'œil sec dans les sépulcres qui environnoient la salle.

Les survivans ramassoient l'argent du décédé, & le rejetoient au tas en criant: *Moi, moi, moi, rien après moi, ainsi que l'a dit & pratiqué mon prédécesseur; suivons son exemple!* Ils tiroient en même tems une petite fiole où étoit un élixir, & ils disoient en buvant: *C'est pour me faire vivre cent années, & pour bien attraper le fantôme verd.* Ce qui m'étonnoit, c'est qu'étant si avides de recevoir, ils l'étoient encore plus de remettre au tas qui s'accroissoit sans cesse.

Le fantôme tournant sur lui-même & en douze tems égaux, arrosoit circulairement la multitude d'une pluie d'especes monnoyées; il s'arrêtoit pendant cette fonction, & tâchoit de gagner le plus petit espace de tems, car il savoit calculer la valeur du retard; mais la foule impatiente crioit: *Ah, que le tour est long & mesuré! Malheureux que je suis d'avoir été baptisé* Zacharie *au lieu d'*Abraham! *Tournez donc plus vîte...* Le fantôme immobile à ces clameurs, lisoit sans s'émouvoir un petit livre intitulé: *Probabilités de la vie humaine*, avec son commentaire particulier; livre que la multitude ne lisoit pas, & qu'elle n'auroit pas su lire.

Les especes enlevées du tas énorme descendoient sur la foule expectante qui s'éclaircissoit à mesure qu'elles tomboient: l'un expiroit tandis que l'écu étoit en l'air; & son voisin, le traînant charitablement au cercueil, trébuchoit sur son camarade en murmurant: *J'ai signé ma quittance.*

Ils s'enterrerent ainsi réciproquement, sans qu'il y eût une larme sincere de répandue. On fouilloit les poches des morts; elles étoient vuides, & on les maudissoit. L'écu tombé à leurs pieds, ramassé par celui qui étoit le plus proche, par une tendance magique,

revoloit

revoloit toujours au fantôme ; de sorte qu'il se trouva enfin seul au milieu d'un tas d'or & d'argent d'une grosseur prodigieuse.

Il n'y avoit plus que moi de vivant dans la salle ; & le fantôme me lançant un regard effroyable, me dit : *Qui es-tu ? que fais-tu ? qui t'a conduit ici ? que veux-tu ? — Eh, jouir, sans parchemin, des rayons du soleil, des pommes de terre, & de celles que portent les arbres.* Il se tut, voyant qu'il n'avoit rien à me compter ; mais il sembloit me reprocher d'être encore debout parmi ces corps gissans par terre.

Je contemplois avec terreur ce fantôme, lorsque la robe verte qui le couvroit, tomba à ses talons. Je vis un squélette noir qui monta soudain un cheval qui n'étoit lui-même qu'un squélette. Je crus relire un verset mystérieux de l'Apocalypse : j'entendis le craquement effroyable de leurs os ; le cavalier & le coursier n'avoient pas acquis de l'embonpoint au milieu de cette masse d'argent : elle s'envola, elle se changea même en ces vapeurs fluides qui montent au plancher ; elles percerent le toit de pierre sans l'ouvrir : rien ne resta qu'un tas de petits quarrés chargés de paraphes.

Tout-à-coup un bourdonnement confus se fit entendre : tous les décédés qui avoient crié pendant leur vie, *moi*, *moi*, *moi*, se leverent, le coude appuyé sur leur tombe ; leurs figures pâles & repentantes se regardoient l'une l'autre, en disant : *Mes enfans, mes neveux, mes amis oubliés !* Elles firent quelques efforts pour élever la voix, elles ne purent que murmurer ces mots d'une maniere foible & lamentable : *Nous avons joué contre la mort, ce squélette aride & dévorant ! Nous avons joué contre la mort ! La mort ! elle a gagné la partie ; elle a gagné la partie, la mort ! elle a eu tout notre argent. La mort ! moi, moi, moi..... La mort !* Et à ces mots, ils retomberent en silence dans leurs cercueils.

Me voyant seul au milieu de ces ombres plaintives, de ce murmure & de ce silence plus effrayant, l'épou-

vante s'empara de mon ame ; une sueur froide coula sur tous mes membres ; je poussai un cri perçant, & je me réveillai.

MADRIGAL.

Hier Amour me dit d'un air riant :
Bonjour l'ami ! je viens finir ta peine ;
Vois ces deux traits ; l'un sera pour Climene,
L'autre pour toi. — Grand merci, bel enfant
Mais de deux traits n'est besoin cependant,
Un suffira : percez-en l'inhumaine ;
Car quant à moi, votre assistance est vaine :
Laissez agir ses beaux yeux seulement (*).

BUVEURS.

LA qualité de buveur a été respectée chez plusieurs peuples, parce qu'elle suppose une force de tête qui convient très-bien à un général, à un chef, à un combattant. Les peuples belliqueux ont fait grand cas de cette qualité dépendante de la bonne constitution. Les usages qui nous paroissent ridicules ont toujours un fondement, quand l'œil de l'examen remonte à leur origine.

On a remarqué d'ailleurs que les buveurs de vin étoient plus forts, plus braves, plus ingénieux que les autres ; & à la longue, cela a pu instituer la gloire d'être un bon buveur, comme devant être pour l'homme le gage de la victoire.

Dans un souper qu'Alexandre donna à ses capitaines,

(*) Ce sont les premiers vers de l'auteur.

il propofa un prix à ceux qui boiroient le plus. Promachus, qui fut le héros de cette débauche, remporta une couronne d'or; mais il mourut trois jours après, & fa mort fut fuivie de quarante-un de ceux qui lui avoient difputé la gloire de ce fingulier combat.

Amurat IV, fultan des Turcs, fe promenoit un jour déguifé fur la place publique; plaifir qu'il fe donnoit quelquefois pour apprendre & voir ce qu'il n'auroit jamais deviné dans l'enceinte de fon palais. Le fultan, jeté dans la foule, rencontra un homme du peuple ivre, & qui, dans fa marche incertaine & chancelante, faillit à renverfer l'empereur. Ce fpectacle étant nouveau pour lui, il fe faifoit expliquer ce que c'étoit que l'ivreffe. *Becri-Muftapha* (c'eft le nom de l'ivrogne) voyant un homme qui s'étoit arrêté pour le confidérer, lui dit: *Eh l'ami, paffe ton chemin... je ne veux pas qu'on me regarde, moi....* Les fouverains fe trahiffent prefque toujours. — *Que dis-tu, miférable?* reprit Amurat, *ne fais-tu pas que je fuis le fultan?* — *Toi, le fultan? Et moi, je fuis Becri-Muftapha, entends-tu? Si tu veux me vendre Conftantinople, je te l'achete; tu feras alors Becri-Muftapha, & je ferai fultan.* — La furprife d'Amurat augmentant, fur-tout lorfqu'on lui affuroit que dans peu d'heures la raifon reviendroit à cet homme, il le fit tranfporter dans fon palais, pour voir ce qu'il penferoit lorfque la mémoire lui rappelleroit les difcours qu'il avoit tenus au grand-feigneur.

On le laiffe dormir & cuver fon vin dans un appartement du ferrail. Il fe réveille, en donnant des marques de la plus grande furprife. On lui raconte fon aventure, & la promeffe qu'il avoit faite au fultan. L'effroi fuccede à fon délire; & connoiffant Amurat, il fe regarde déja comme empalé: il rappelle toutefois fa préfence d'efprit, & demande en grace une bouteille de vin, ce qui lui fut accordé. Il feint d'en goûter, & la cache fous fon habit.

L'empereur paroît, & lui rappellant fes offres, exige la fomme qui doit payer Conftantinople, ainfi qu'il s'y étoit engagé. *Becri-Muftapha*, fans fe déconcerter, tire

ſa bouteille, & dit à l'empereur : *Ce prix ineſtimable, qui achete une capitale, eſt dans cette bouteille. O très-magnifique empereur ! elle contient le tréſor dont je jouiſſois, & qui ſurpaſſe en valeur les trônes de l'univers. Il ne tient qu'à vous d'être auſſi riche que je l'étois hier.* — *Et comment cela ?* dit Amurat. — *En avalant cette liqueur divine, qui me mettoit au-deſſus des rois.*

Amurat voulut en goûter ; il but, & l'effet fut prompt dans une tête qui recevoit pour la premiere fois les vapeurs du jus de la treille. Son humeur devint gaie ; & pour augmenter cette ſituation délicieuſe, il but encore & s'enivra. Il en fut quitte pour un grand mal de tête ; mais le mal s'étant diſſipé, il ſe remit à chercher l'état où il s'étoit trouvé la veille. Une nouvelle bouteille lui fit ſentir des charmes préférables à ceux de la couronne. Enchanté de cette découverte, il voulut tous les jours boire & s'enivrer avec *Becri-Muſtapha*, qui devint ſon favori, & qui eut un crédit immenſe.

Après l'Allemagne, la Suiſſe eſt le pays où l'on boit le plus ; la qualité de buveur y eſt encore recommandable dans pluſieurs cantons.

Les Suiſſes ſe ſouviennent avec admiration, d'un ambaſſadeur de France, qui rappellé à ſa cour, prenoit congé des députés des cantons. Monſeigneur, lui dit l'un d'eux, vous ne nous quitterez pas ſans boire le *vin de l'étrier*. Le *vin de l'étrier*, reprit l'ambaſſadeur, doit être bu dans une botte, & tirant une des ſiennes, la fait remplir, la vuide d'un trait, la remet, & monte à cheval, laiſſant tout un peuple tranſporté à la vue de cette action à jamais mémorable dans les faſtes helvétiques.



ÉPITHALAME.

« Jonchez le gazon de fleurs, élevez-moi un lit de » roses odorantes & de lis rafraîchissans; je veux re- » poser ma tête sur des touffes de jasmin, de muguet & » de tubéreuse, car je languis d'amour. O vous, jeunes » bergeres, qui avez parcouru ces côteaux fleuris, » dites-le moi, avez-vous vu passer celui que mon cœur » aime? —

» Quel est, fille des cités, quel est l'amant de votre » cœur? à quel trait pouvons-nous le reconnoître celui » que vous aimez? —

» Mon amant est au milieu des bergers de ce ha- » meau, comme un lis dans un champ semé d'humbles » marguerites. Ses cheveux tombent en boucles sur son » col; ses yeux brillent d'amour; le sourire est sur sa » bouche; il marche avec majesté, il parle avec dou- » ceur; l'enchantement, la séduction accompagnent » ses paroles; ses caresses sont enivrantes; c'est sur » ses levres vermeilles que se trouve la volupté; c'est » dans ses bras pressans que repose l'amour.

» J'ai cherché pendant tout le jour celui que mon » cœur aime; je l'ai cherché, & je ne l'ai point » trouvé. Vastes forêts, rendez-moi mon amant! J'ai » parcouru les vallons, les plus hautes montagnes; les » voyageurs ont insulté à ma tendresse inquiete; ils » ont plongé mon foible cœur dans le chagrin. Il » vous fuit, m'ont-ils dit, l'amant que vous suivez; » il se dérobe à votre amour: les plus hautes monta- » gnes, les rochers les plus escarpés le séparent de » vous.

» Quel est celui qui descend de ces hautes monta- » gnes? Son regard plein de feu est semblable à l'astre » du jour; ses yeux humides & ses joues couvertes de » pleurs sont semblables à nos campagnes lorsqu'elles

» font abreuvées de la rofée de la nuit. Amours, volez » à fa rencontre! Zéphirs, portez-lui la fraîcheur de » ces eaux; foufflez au-devant de lui la douce odeur de » ces fleurs, & faites couler vers lui le torrent de par- » fum de ces plantes odoriférantes!

» Viens, mon amant, repofer ta tête dans le fein de » ta tendre amie; viens : je pafferai ma douce main fur » le duvet de ton menton & fur l'incarnat de tes joues; » je chafferai de ton efprit le fouci & les inquiétudes; » ma bouche recueillera les larmes de tendreffe qui » coulent fur ton vifage. Infenfible, tu fembles dé- » daigner mes attraits! Si mon vifage eft noir, ce font » les feux du foleil qui l'ont bruni, & mes mamelles » font blanches comme les nuées du midi : mon fein » eft blanc comme le fommet des hautes montagnes tou- » jours couvertes de neige; mes joues font arrondies, » mes yeux font pleins d'amour, ainfi que mon cœur; » ma taille eft femblable à la tige d'un jeune olivier; je » fuis vive & légere; & quand je t'apperçois, je bon- » dis dans les prairies comme un chevreau âgé de deux » mois.

» J'entends le doux zéphir murmurer dans le feuil- » lage. Quel parfum délicieux s'exhale en ce lieu! Je » crois fentir l'haleine de mon bien-aimé, plus douce » pour moi que le lait & le miel. Oui, c'eft lui! O joie! » je l'ai trouvé, celui que mon cœur aime! Les jaloux » de mon bonheur m'ont trompée. Je l'ai trouvé, je » ne le quitterai plus!... Bergeres, gardez-vous de » réveiller mon amant qui dort fous cet épais feuillage » pendant la chaleur du jour; gardez-vous de le ré- » veiller. J'ai retrouvé celui que mon cœur aime. La » tourterelle fait entendre fon chant d'amour... Ré- » veille-toi, mon cher amant, viens dans mes bras » t'enivrer de plaifirs; viens, nous parcourrons enfem- » ble cette campagne riante; nous irons cueillir les » bourgeons de la vigne, & les fleurs qui commen- » cent à blanchir la cime des pommiers : nous trouve- » rons à leur ombre une fraîcheur délicieufe, nous » nous affeierons fur l'herbe qui croît à nos pieds; tu

» reposeras ta tête sur mon sein ; mes levres apporte- » ront mon ame sur tes levres, & ma bouche soufflera » dans la tienne le feu de mon amour... »

Ce morceau, d'une haute antiquité & dont j'ai rassemblé quelques traits, est une œuvre lyrique, regardée par plusieurs savans comme un épithalame : il y a un dialogue & des chœurs ; on l'attribue à Salomon. C'est l'amour dans toute son énergie ; Salomon n'en a pas moins fait l'*Ecclésiaste*.

Mais ce morceau précieux nous est parvenu tellement défiguré, qu'on n'en peut saisir aujourd'hui que l'intention. Semblable à un temple mutilé par la main du tems, & dont l'architecte seul apperçoit les formes disparues, l'imagination de l'architecte est obligée de le reconstruire ; & c'est en appercevant les bases & les chapiteaux renversés, qu'il découvre la hauteur des colonnes.

Voltaire, toujours ennemi de la simplicité, & jetant son esprit pernicieux à travers les beautés antiques, a fait de cet épithalame une version où chaque mot est un contre-sens qui choque. Il fait dire à l'épouse :

O mes compagnes fidelles !
Voyez mes craintes *cruelles*,
Adoucissez ma douleur.
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre est honorée
De l'objet de mon ardeur,
Quel dieu m'en a séparée.

Quelle terre est honorée. Cette expression est bien étrange ; c'est une idée moderne. L'épouse continue, en parlant de son amant :

Sous une telle figure
Descendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Ministres du Roi des cieux.

Quel amphigouris poétique ! Il n'y a pas un mot

de tout cela. La Sulamite dit encore, en ſtyle de Voltaire :

> Ne ſouffrez pas que j'endure
> Un nouvel éloignement ;
> L'abſence d'un ſeul moment
> Eſt un moment de parjure.

Voilà un joli madrigal ! Salomon ne s'en ſeroit pas douté. Quel goût faux ! L'original en deux lignes dit plus que toute cette verſification, pleine d'une enluminure vicieuſe. Reliſez l'original ; & vous verrez, lecteurs, que Voltaire ne ſavoit pas lire ce qu'il liſoit, & qu'il compoſoit inceſſamment avec l'eſprit factice ſi cher à ſon ſiecle, mais dont la valeur diſparoîtra avec lui.

Il a même inſéré dans la verſion de ce monument antique quelques-unes des turlupinades qui lui étoient familieres. Il fait dire à l'épouſe :

> De mes parens la ſévere rigueur
> Me commanda de bien garder ma vigne ;
> Je l'ai livrée au maître de mon cœur :
> Le vendangeur en étoit aſſez digne.

Ces vers qui figureroient dans un conte grivois, paroiſſent bien ridicules, quand on les rapproche de l'expreſſion douce, naïve & ſentimentale que l'auteur antique a donnée à l'amante, à l'épouſe, & qui pénetre l'ame la plus inſenſible.



L'OPULENCE.

SONGE.

JE me trouvois dans un laboratoire de chymie. Un petit homme pâle rêvoit attentivement près d'un fourneau fur lequel étoit une veffie de cuivre rouge. La réverbération du feu illuminoit fa face blême ; il avoit les cheveux hériffés, la barbe longue & négligée ; un mafque de verre lui couvroit le vifage, & il étoit ceint d'un linge fale. Dès qu'il m'apperçut, il porta le doigt fur fa bouche.

Je me tus. Il fouffla pendant quelques minutes, & tout-à-coup regardant au ciel, il me montra un nuage noir & orageux ; il prêta l'oreille, en difant : *Il tonne, bon !* La joie brilla fur fon vifage terne. *Voici un orage*, ajouta-t-il, *fortons.*

Un éclair vint à luire ; il me prit par la main : *Ah, que cela eft heureux ! Le tonnerre va gronder dans les airs, & peut-être... Soyons en plein air.* Il fembloit vouloir aller au-devant de l'orage : il monta fur une colline ; il tendit les bras à un homme qui venoit de loin. L'homme qui l'apperçut lui fit figne, & courut à nous. Tout-à-coup un fillon de feu s'échappa de la nue embrafée, tomba fur l'homme qui couroit, & le confuma comme un phofphore. Le chymifte jeta un long cri de joie, accourut fur la place où le feu du ciel avoit décompofé ce corps humain ; il fe baiffa, ramaffa une petite pierre triangulaire, & fe relevant, s'écria : *Nous n'avons plus befoin de rien ; voici la pierre philofophale...* Et comment eft-elle là plutôt qu'ailleurs ? Oh ! reprit-il, depuis quarante ans je guette la foudre & le tonnerre ; ce grand œuvre, qu'on cherche depuis fi long-tems, ne peut s'opérer que par la décompofition fubite & inftantanée d'un homme : c'eft la foudre qui

feule eft capable de fondre cette matiere précieufe.

Il me mit en main cette pierre philofophale ; & tandis qu'il faifoit des geftes qui exprimoient les divers mouvemens qui naiffoient dans fon ame, un fecond coup de foudre plus terrible que le premier, le décompofa à fon tour. Je ne fus pas tenté de regarder fur la place pour voir fi j'y trouverois une feconde pierre, fans doute plus parfaite, puifque l'homme qui en auroit fourni la matiere, étoit un philofophe. Je me fauvai précipitamment, ayant en main la pierre dont j'avois hérité par un coup auffi extraordinaire.

J'allai m'établir dans une grande ville, où je louai un galetas fpacieux : j'achetai toute la boutique d'un chauderonnier ; & le foir même, la porte bien clofe, je métamorphofai toutes les marmites en or pur ; je les brifai, ou plutôt je les fciai, & avec ces fragmens précieux j'eus en peu de tems des fommes prodigieufes.

Alors tout le monde me fit la cour : j'eus un hôtel, un cuifinier, des voitures diftinguées par la foupleffe des refforts. Les femmes me trouverent unique, & le peu d'efprit que j'avois devint du génie.

J'étois garçon, & c'étoit à qui m'épouferoit. On employa toutes les minauderies pour parvenir à ce but ; les éloges pleuvoient, les attentions n'avoient point de fin. Au milieu de toutes ces demoifelles coquettes, ambitieufes, qui recherchoient ma main & qui déployoient une artillerie de foupirs & de graces artialifées, je pris une petite perfonne à l'air ingénu, qui ne m'avoit adreffé ni paroles ni regards.

Mes noces furent pompeufes, éblouiffantes, & je me félicitois d'avoir choifi parmi ce nombre prodigieux de filles celle qui paroiffoit la plus modefte & la plus timide.

Un généalogifte me découvrit un ancêtre tué à Cerifoles, & me gratifia d'un écu à trois pals flamboyans de fable fur un champ d'or. Pour mon époufe, on la fit defcendre de Froïla Ier, quatrieme roi des Afturies.

J'étois couché auprès d'elle, dans un lit magnifique, & je contemplois la fomptuofité de mes meubles, lorfque je vis entrer une foule de vampires qui fe mirent à

démeubler mon appartement. J'avois beau leur faire ſigne de diſcontinuer ; ils enlevoient tout, en me faiſant de profondes révérences. Tous les gens de ma maiſon, en m'appellant *monſeigneur*, chargeoient leurs mains de quelques-uns de mes effets. Des robes noires, des robes rouges, mille gens que je ne connoiſſois pas, venoient réclamer leur part, & chacun s'emparoit de ce qui m'appartenoit : on me montroit des papiers qui avoient la vertu d'enlever à mes yeux tous mes meubles. Je vis emporter juſqu'au coffret où étoit ma pierre précieuſe ; il fut ſaiſi par une figure d'homme qui tenoit en main une verge, & qui crioit, *Juſtice !*

Alors je me retournai vers ma bien-aimée, & lui dis dans l'effuſion de mon ame : Les vampires m'ont tout emporté ; mais tu me reſtes. Je la vis pleurer. Je crus que c'étoit d'attendriſſement ; mais ma moitié, ſi douce, ſi ingénue, s'arracha de mes bras, parcourut l'appartement avec le geſte & l'œil d'une Mégere, & voyant qu'il étoit dégarni, ſauta ſur une bourſe que les vampires avoient oubliée dans une des poches de ma veſte, vint à moi, m'appliqua un vigoureux ſoufflet, & diſparut.

Encore tout étourdi de cette ſcene, je me levai ſur mon ſéant pour courir après ma femme, car je l'aimois. J'étois devenu un peu gros par la bonne chere, lorſqu'un petit vampire, plus maigre encore que les autres, s'élança ſur moi, & me ſuça tout vivant. Il ſe gonfloit ſur mon corps à meſure que je maigriſſois ; il me deſſécha des pieds à la tête en ſe rempliſſant de mon ſang, & je devins ſi léger que le vent m'emporta de deſſus mon lit magnifique aux riches courtines, & que je ſortis par la fenêtre. Je voltigeai quelque tems dans l'air, & je tombai ſur un rocher nu, qui par bonheur ſervit à m'éveiller.

❁

DE L'HISTOIRE.

LE caractere de l'hiſtorien eſt un verre qui donne une couleur différente aux objets : ainſi la recherche trop ſcrupuleuſe de la vérité eſt moralement impoſſible. Les mêmes faits ſont racontés par divers auteurs avec des circonſtances qui les dénaturent.

J'oſe donc croire que ce n'eſt point abſolument la vérité hiſtorique qui devient la choſe la plus eſſentielle. Ce qui m'importe dans l'hiſtoire, c'eſt de voir en grand le jeu des paſſions humaines, le foible de ceux qu'on appelle les maîtres de la terre, le vuide de ces grandes entrepriſes qui ſemblent flatter l'orgueil national, & qui le trompent. Ce qui m'importe, c'eſt de voir l'ambition punie, les tyrans périr d'une mort précipitée & violente, les grands criminels ne point échapper au châtiment. Ce qui m'intéreſſe n'eſt pas de ſavoir préciſément ce que tel homme a penſé, mais ce qu'il a pu penſer dans telle circonſtance. En ce ſens, les réflexions de l'hiſtorien ſont ſouvent plus précieuſes que les faits mêmes. Une diſcuſſion détaillée d'événemens inutiles m'endormira ; un tableau vaſte & majeſtueux d'un regne, quoiqu'un peu romaneſque, exercera puiſſamment ma penſée. L'hiſtorien qui a dit, lorſqu'on lui reprochoit d'avoir un peu forcé l'expreſſion de la vérité, *cela eſt beaucoup mieux comme cela*, a fait une réponſe philoſophique. Non pas que j'invite au menſonge ; mais je rejette ces recherches puériles qui font perdre un tems précieux : je ne veux point de ces minuties que l'on honore du nom de diſſertations.

Quinte-Curce a beaucoup inventé dans l'hiſtoire d'Alexandre : qu'eſt-ce que cela me fait ? Je n'en vois pas moins la folie des conquêtes, qui poſſédoit cet homme funeſte au monde ; je ne ris pas moins de le voir ſe diviniſer, & finir par être dupe de ſa propre imagination ;

Je ne le méprise pas moins dans la fureur de sa colere, dans les excès honteux où il se plonge, quand je vois ce conquérant soumis à une courtisanne, embraser Persépolis pour elle, & livré tout entier aux plus infames passions, surpasser en débauche ceux dont il a vaincu la mollesse. Je remporte de cette lecture une réflexion morale qui m'éclaire sur la fausse gloire, & qui m'apprend à la distinguer de la véritable.

Homere est aussi un menteur ; mais les divisions des rois, les malheurs des peuples victimes de leurs débats, n'en sont pas moins caractérisés sous leurs véritables traits. Le langage que les hommes prêtent à leurs dieux, me fait réfléchir : je vois avec quelle facilité ils font intervenir les habitans du ciel pour les rendre témoins & présidens tutélaires des massacres qu'ils exercent ; je vois que les passions divinisent tout ce qui les flatte ; & Homere, sous ce point de vue, m'instruit autant que Tacite.

Celui-ci creusoit sans cesse, pour déterminer quels étoient les mobiles positifs ; il donne sa sagacité & son esprit à ceux dont il peint les actions. Les Tacites sont trop rares pour que je suppose un aussi profond coup-d'œil dans les empereurs qu'il m'a peints ; mais je vois ce que Tacite auroit peut-être fait à leur place, ce que d'autres feront d'après ses instructions, ce qu'ils pourront faire du moins. J'aime mieux, par exemple, être convaincu de cette idée-là, que de savoir au juste si tel empereur avoit un grand appétit, ou s'il étoit sobre ; s'il avoit le visage long, ou oval ; l'heure de son lever & celle de son coucher. Il est des vérités seches, qui n'arrêtent que les yeux du lecteur ; il est des choses hasardées qui le font penser.



PARESSE.

CE n'eſt plus le tems où tout homme qui vouloit poſſéder tel art ou telle ſcience, paſſoit une moitié de ſa vie à l'étudier, & l'autre à mettre ſon étude en pratique. On ne voit plus des ſavans pâlir vingt années ſur des livres; méditer à la lueur de la lampe nocturne; raſſembler, combiner des idées; traiter & retraiter cent fois leur ſujet, pour produire à la fin quatre volumes *in-folio* ſur quelques-unes des ſciences abſtraites. Il eſt vrai que ces quatre tomes étoient pour l'ordinaire un amas d'abſurdités; mais je ne parle pas ici de la rectitude de l'eſprit, je parle de ſa force patiente & du génie laborieux de nos prédéceſſeurs.

Aujourd'hui l'on fait peu, & l'on ne veut faire que des ouvrages aiſés; on ſe contente de bagatelles; le peintre ne fait plus que de petits tableaux: on eſt homme de lettres pour une chanſon, un petit conte en vers ou une brochure ſur l'objet des converſations du jour: une comédie en cinq actes s'appelle un effort extraordinaire.

Notre ſiecle eſt celui de la pareſſe: toute grande compoſition fait frémir; on n'oſe même la contempler en idée. Tel poëte qui néglige ſon talent, excuſe ſa nonchalance oiſive en diſant qu'il reſpecte le public, & bientôt il voudra qu'on honore ſa diſſipation. Tel écrivain qui auroit des lumieres & de la capacité, s'en tient à un petit pamphlet où il conſigne tout ſon avoir, dédaignant ce qu'il pourroit acquérir; il dit que les lecteurs, plus pareſſeux encore, ne liſent jamais deux volumes entiers, & que, dans ce beau monde où l'on parle tant, on n'a plus le tems de lire.

Si, parmi ce peuple indolent & diſſipé, il ſe trouve de tems en tems un homme vigoureux qui, exact au cabinet, produiſe pluſieurs volumes, on lui fait un crime

de ſa fécondité ; des académiciens qui dînent & digerent, des hommes qui tuent leur journée, s'étonnent de cette facilité. Où prend-il ſon tems ? dit-on.

Philippe de Macédoine, aſſis à un feſtin prolongé bien avant dans la nuit, en diſoit autant de Denis qui faiſoit des tragédies. Un courtiſan en belle humeur oſa lui dire : *Il prend juſtement le tems que nous employons à boire & à nous réjouir.*

Le plus grand crime du luxe dans les grandes villes eſt d'enlever à l'artiſan, à l'artiſte, à l'homme de lettres, une portion conſidérable de ſa durée : le luxe remplit les têtes de futilités, il interrompt le travail, le rétrécit, l'empêche d'être grand & utile ; il émouſſe l'activité de l'eſprit, lui ôte ce reſſort qui s'accroît par l'action. Il crée les formalités puériles de la ſociété, invente les jeux, les cercles, fait de l'amuſement un objet eſſentiel, auquel tout ſe rapporte ; ce qui réduit enfin une vie d'homme à quelques journées.

Mais bientôt le pareſſeux tombe dans l'ennui ; il éprouve un vuide inſupportable, vrai tourment, plus intolérable peut-être que la douleur phyſique, & que ne connut jamais l'homme laborieux qui voit toujours en perſpective plus de travail qu'il n'en faut pour remplir tout ſon tems.

On ſait l'hiſtoire de ce fainéant qui crioit dans ſa chambre comme ſi on l'eût aſſaſſiné : les gens de la maiſon accourent effrayés ; on pouſſe la porte, on le voit tout ſeul ſur une chaiſe. *Qu'avez-vous* ? lui dit-on.— *Ce que j'ai, mes amis ? Hélas ! je m'ennuie.*

Quel fardeau que le tems pour certains hommes ! Comme il s'écoule pour les nobles enfans des arts ! Ceux-ci querellent toujours le vieillard ailé, & ils ſont obligés de ſe mettre ſous le verrou pour ne pas recevoir ces importuns qui, fatigués de leur loiſir, viennent vous dire à la lettre : *Monſieur, débarraſſez-moi de mon tems.*

LUCAIN.

Poëte grave, plein d'énergie & de penſées, il a peint de grands hommes; ce qui étoit plus difficile que de peindre des dieux.

Original & audacieux, il a tranſmis dans ſon ſtyle la noble témérité dont ſon cœur étoit plein. La hardieſſe des tours, la force & la préciſion annoncent ſon génie indépendant; il parloit contre la tyrannie, & c'étoit ſous le regne de Néron. Les louanges outrées qu'il lui donne, ne ſont qu'une ironie des plus ſanglantes: Néron lui-même ne s'y méprit point, & le poëte mourut à l'âge de vingt-ſept ans par une mort violente.

La vertu romaine tranſportoit ſon ame; & cette paſſion héroïque pour la liberté enfanta cette diction mâle qui a fait dire qu'il paroiſſoit parmi les poëtes de ſon tems, comme un courſier fougueux & indompté au milieu d'une troupe d'onagres.

Les grandes vertus de Céſar ne lui en impoſerent point; par-tout il le voit comme l'oppreſſeur de ſa patrie, fondant le deſpotiſme le plus monſtrueux & le plus outrageant qui ait peſé ſur une nation grande & victorieuſe. Il rend une eſpece de culte à l'infortuné défenſeur de la cauſe publique; à ce Pompée que ſa modération, ſon âge & la douceur de ſon caractere éloignoient également de tout attentat à la liberté romaine.

Ce poëte vigoureux & hardi, en peignant la guerre civile qui arma Céſar & Pompée, s'eſt occupé du plus grand événement politique qui ſe ſoit paſſé dans l'ancien monde. Le choix du ſujet n'eſt pas d'un génie ordinaire; & quand on ſonge que c'étoit un jeune-homme qui faiſoit parler Caton, Pompée & Céſar, on demeure encore plus étonné.

Sa plus grande gloire n'eſt pas d'avoir été traduit, mais

mais d'avoir été médité par le grand Corneille, qui a transporté dans ses pieces plusieurs traits de la *Pharsale.*

MAHOMET.

SONGE.

J'Étois au bord de la mer, & je me plaisois à considérer ces montagnes écumeuses & mugissantes qui viennent se briser sur un grain de sable; elles accourent avec impétuosité comme pour dévorer la terre; elles reculent devant le doigt qui semble avoir écrit sur la limite inapperçue : *Tu n'iras pas plus loin.*

Une huître étoit restée à sec à demi-pied de l'eau; la vague blanchissante & courroucée ne pouvoit la recouvrir. Elle s'entr'ouvroit tranquillement au soleil comme pour s'abreuver de ses rayons. J'apperçus dedans quelque chose qui brilloit; j'achevai de l'ouvrir, & je vis que ce qui avoit frappé ma vue de son éclat, étoit une petite sonnette d'or; le battant étoit une perle, & la perle étoit couverte de caracteres extrêmement fins. Je pris une forte loupe pour les déchiffrer, & je lus avec étonnement ces mots : *Tu pourras évoquer de la région des morts l'ombre que tu voudras.* Je m'écriai : Graces soient rendues à l'auteur de ce don ! & j'agitai la sonnette.

Tout-à-coup le spectacle le plus éblouissant frappa mes yeux : un rayon immense du soleil descendoit en droite ligne depuis l'orbe de cet astre jusqu'à mes pieds; & un ange glissant avec rapidité sur cette échelle radieuse, & effaçant ses plus vives couleurs, se présenta devant moi.

Je me prosternai, me cachant le visage avec les mains; mais une voix douce & majestueuse m'appella, je levai la tête, & je ne vis plus qu'un beau jeune-homme

Ses cheveux blonds étoient noués avec grace ; un bandeau couleur d'azur lui ceignoit le front ; sa robe, d'une blancheur éblouissante, se retroussoit avec une ceinture d'or. L'Ancien des tems, me dit-il, celui qui a pesé l'océan dans le creux de sa main, daigne m'envoyer vers toi, & il satisfera à tes demandes.

Aussi-tôt un temple en rotonde & tout d'albâtre fut édifié en un clin-d'œil autour de moi ; j'entendis une voix qui me cria : *Nomme donc parmi les enfans des hommes, & qui attendent la splendeur du jour éternel, nomme celui que tu veux voir.* Plusieurs noms se presserent en foule dans ma mémoire : Sésostris, Abraham, Alexandre, César, Charlemagne, Cromwell, &c. lorsque dans le trouble où j'étois, je nommai tout haut *Mahomet !* Je voulois dire...

Son ombre sortit du pavé du temple, & je contemplai à loisir le fondateur de la religion & de la puissance musulmane, le vainqueur de la Mecque & de l'Arabie, l'époux fortuné de tant de belles femmes. Il avoit un air d'autorité, une physionomie auguste, des yeux perçans. *Pourquoi*, lui dis-je, *t'es-tu érigé en prophete ? Pourquoi as-tu trompé les hommes ?* Mahomet me jeta un regard, & je fus atterré de sa grandeur. Il garda le silence ; mais son silence étoit celui de la majesté & du mépris. Il portoit sous son bras un *livre*, & sous son pied fouloit un *glaive*, comme s'il eût rougi de l'avoir employé. Mais son *livre* lui étoit cher : il s'en échappoit un rayon lumineux, & je sentis que ce livre étoit plein du Dieu dont il annonçoit si dignement la puissance & la gloire.

Je repris : *Pourquoi as-tu abusé de la crédulité de tes concitoyens ? pourquoi as-tu feint des révélations ?* En parlant ainsi, j'étois près d'une haute colonne de marbre jaspé, & de cette colonne sortit une voix invisible qui proféra ces mots :

N'accuse point un grand homme révéré d'une partie du monde, & qui a détruit l'idolâtrie. Sais-tu lire ce qu'il a écrit ? La calomnie poétique est montée sur le théatre d'une nation, elle a chargé son personnage de

crimes imaginaires ; mais peut-elle combattre le respect universel des peuples, & leur antique reconnoissance ? Ces préceptes encore vivans & répandus sur une vaste surface du globe, étoient fondés sur de grandes lumieres. Oui, tel législateur sentant bien que l'homme rejeteroit toujours l'autorité de l'homme, son semblable & son égal, a fait descendre du ciel les ordres qu'il vouloit intimer à la terre. Garde-toi de l'en blâmer ; garde-toi de l'appeller *fourbe*, *imposteur*, parce qu'il y a des loix sages & utiles qui sont l'expression de la volonté divine, parce qu'on ne porte aucun préjudice à l'homme quand on lui persuade ses véritables devoirs, parce que le monde entier, offrant la conviction d'un pouvoir qui a établi les loix morales ainsi que les loix physiques, le grand homme se rend le héraut, l'interprete éclairé de ces loix divines ; il les révele d'un ton relatif à leur majesté ; il donne une base religieuse à la police civile, base sacrée & nécessaire ; son droit est dans la noblesse & dans la pureté de sa cause.

Si les anciens législateurs ont mêlé des fables & des rêveries à des vérités importantes & sublimes, c'étoit peut-être le seul moyen de faire passer celles-ci. Les tems, les circonstances, l'esprit humain, toujours amoureux du merveilleux ; tout a pu forcer le législateur à amalgamer le culte & la morale : l'un étoit le corps, & susceptible d'être modifié sans danger ; l'autre étoit l'ame de sa police.

Rangerez-vous donc, petits observateurs à vue myope, rangerez-vous ingratement parmi les *imposteurs* plusieurs bienfaiteurs éclairés du genre humain, parce qu'ils ont compati à ses foiblesses, & qu'ils lui ont laissé quelques erreurs inévitables, pour mieux leur faire adopter de nouvelles lumieres & de nouvelles vertus ?

Ces erreurs n'étoient pas leur propre ouvrage, mais bien avant eux l'œuvre confuse d'une multitude aveugle : une religion purement métaphysique n'auroit pas été entendue alors, & ne le seroit pas davantage aujourd'hui.

Soyez plus justes, foibles humains; rendez graces à ceux qui les premiers ont enseigné l'idée de la Divinité, laquelle observe toutes nos actions, & qui doit les punir ou les récompenser; qui ont institué les fêtes, lesquelles réunissent les hommes; qui leur ont défendu le meurtre, le vol & l'injustice; qui ont enseigné l'immortalité de l'ame, dogme sublime & consolateur; qui ont établi la sépulture des morts; qui ont recommandé la charité, le respect pour les parens, la foi des sermens, & une subordination légitime; qui ont fait chérir ces préceptes; qui ont tracé enfin le code moral, auquel de nos jours nous ne pouvons rien ajouter, & qui plus que les autres sciences porte l'empreinte de l'unité; image de la volonté éternelle.

Il seroit difficile, même de nos jours, de décider jusqu'à quel point un homme qui voudroit faire passer ses opinions dans l'esprit d'un peuple neuf, pourroit se servir du ressort de l'enthousiasme & du merveilleux. Le chemin seroit long & incertain, s'il vouloit procéder par les moyens de conviction; mais s'il frappoit fortement l'imagination, il causeroit tout-à-coup une révolution utile. Et, dis-moi, qui ne pardonneroit aujourd'hui quelque supercherie innocente au législateur moderne qui auroit réussi à faire adopter à un peuple ignorant, superstitieux & barbare, des loix sages, raisonnables & bienfaisantes?...

La voix se tut. Mahomet toujours muet, immobile, le dédain gravé sur le front, me fit un signe de supériorité & rentra en terre avec une majesté tranquille. Aussi-tôt le temple avec son dôme s'écroula sur ma tête.

Je m'éveillai, me proposant d'envoyer au docteur Lavater, mon voisin & grand physionomiste, la *silhouette* du prophete armé, de l'auteur du *Coran*. Les grands hommes anciennement étoient auteurs & par fois souverains. O mes confreres, le bon tems!

LE POLITIQUE.

DAns l'acception vulgaire, un politique est un homme qui ruse, qui marche par des chemins couverts, qui emploie avec adresse l'artifice & la feinte, qui a des idées compliquées, de petites haines; & sous ce point de vue, le politique a été regardé d'un œil défavorable.

Mais dans l'acception générale & raisonnée, un politique, au lieu d'être un homme à moyens obliques & petits, à vengeance particuliere, est celui qui voit en grand, qui découvre des ressources où les autres n'apperçoivent rien, qui saisit la vraie maladie d'un empire, & le remede qu'il faut lui appliquer, qui sait calculer les degrés de résistance & de possibilité, qui ne s'entête pas imprudemment & qui recule à propos, qui saisit enfin l'instant précis où il peut s'élancer d'un pas hardi.

C'est un homme qui mesure d'un coup-d'œil la masse d'un état grand ou petit, en connoît le poids & les angles, & ne la lance contre un autre qu'après avoir prévu le double effet qui doit résulter du choc. C'est un homme qui doit être à la fois timide & audacieux, réservé & facile, impétueux & froid. Les élémens contraires entrent dans son génie, car il doit avoir présens à l'esprit tous les ressorts qu'il peut faire mouvoir; la passion ne doit jamais transpirer dans ses actions, parce qu'il doit avoir mesuré d'avance une partie de la force physique, la grande loi qui existe en politique, & qui néanmoins doit être surbordonnée le plus souvent à des loix morales.

Cette politique est fondée, comme la plus haute géométrie, sur les principes les plus simples; mais le tout est de savoir en déduire les conséquences: le caractere d'un peuple change les forces relatives, détruit l'ensemble & l'accord du systême, qui paroît admirable sur le papier.

Le politique ne feroit jamais de fauſſes combinaiſons, ſans l'extrême variété du caractere des nations : il faut donc qu'il en faſſe une étude particuliere, & qu'il ſache tout ce que les degrés de latitude placent d'étrange & d'oppoſé dans les cerveaux humains.

Voilà le difficile de ſon art. Loin de l'aſtuce & de ſes fineſſes inſuffiſantes, il bâtira ſes plans ſur le caractere d'un peuple vu en grand : dès qu'il poſſédera la véritable connoiſſance de ſes mœurs, il obtiendra ſur lui un empire que le guerrier ne pourroit pas ſe promettre.

Celui-ci ravage comme un torrent & paſſe de même : les ſanglans trophées de la victoire ſont toujours chérement achetés ; le vainqueur eſt ſouvent loin d'en cueillir les fruits ; il ne tient rien, ſi le politique ne vient à ſon ſecours : c'eſt lui qui doit garder, conſerver, naturaliſer la conquête.

La plus grande puiſſance, la plus formidable, peut être ruinée par un politique adroit qui, protégeant un état voiſin plus foible, ſaura enlever à ſon rival, preſqu'à ſon inſu, les forces ſecretes & vitales qui conſtituent ſa ſituation floriſſante.

Ainſi notre prudent & politique Charles V, ſans ſortir de ſon cabinet, ſut regagner tout ce que lui avoient fait perdre la bataille de Poitiers & la captivité de ſon pere. Voyez Fabius tourmenter les ſuccès d'Annibal, & les conſumer par une force inactive. Voyez Coligny, l'un des plus malheureux généraux, triompher en poſant les armes, & briller après des défaites. Voyez le génie du lord Chatham, naguere ſi terrible à la France.

Pluſieurs ſciences ſont de pure curioſité : la politique qui fait d'un vaſte état une grande machine bien montée, bien organiſée, & de tous les citoyens un corps animé, ſouple & vivant, ſurpaſſe toutes les autres par ſon utilité générale & immédiate ; ſes profondes ſpéculations ſont faites pour intéreſſer vivement le génie ſupérieur. Combien il doit lui être glorieux & ſatisfaiſant de s'occuper de la félicité publique & d'em-

braſſer dans ſon ſein agrandi l'intérêt de la patrie & celui de l'humanité entiere ! Il ne doit plus connoître que le deſir de la gloire, de cette gloire immortelle qui accompagnera les noms généreux qui auront ſu faire régner l'ordre & la paix parmi les hommes, donner aux arts & aux ſciences leur développement, & aux belles actions leur récompenſe.

Le génie politique eſt le plus rare de tous : il exige un aſſemblage de vues, une fécondité de moyens; car la politique eſt mobile par ſa nature : le fait doit fréquemment remplacer le principe, & en tenir lieu; ſans quoi, tout deviendroit vague & illuſoire.

Il eſt des circonſtances où la plupart des queſtions politiques, réduites à leur principe, ſont inſolubles; elles ſe perdent dans la métaphyſique. Le droit des peuples & celui des rois ne s'accordent jamais ſi bien enſemble que dans le ſilence ; & cette ſcience a, comme toutes les autres, ſes clartés équivoques & ſes jours douteux.

Il eſt ridicule à des écrivains modernes de parler des conſtitutions anciennes, & de les propoſer pour modele, lorſque la poudre à canon, les méchaniques, la bouſſole, la tactique, les arts, le chriſtianiſme enfin ont tout changé. Quel rapport y a-t-il entre Lacédémone & Paris ? Que diroit Lycurgue tranſporté à Verſailles ?

La politique eſt verſatile par ſa nature, & doit varier comme les calendriers. On conçoit qu'un état dans telle poſition peut & doit changer ſubitement ſes loix politiques & religieuſes, ainſi qu'on a vu, lors de la réformation, les principes les plus reçus abolis, anéantis, & qui devoient l'être avec une impétueuſe déciſion.

Une loi uniforme, ſimple, étendue, univerſelle, ne paroît pas devoir convenir à une machine auſſi compliquée : les projets ſont féconds ; mais les moyens proportionnés ſont difficiles à ſaiſir. Le mouvement politique étant variable à l'infini, des principes dogmatiques ſont le comble de l'erreur : tout ſe balance réci-

proquement; & vouloir jeter des idées purement morales au milieu de tant de choses physiques, c'est ne connoître ni l'histoire, ni les hommes, ni leurs passions.

La politique a passé pendant plusieurs siecles pour une science qui ne pouvoit être traitée que par une classe d'hommes privilégiés qu'on appelloit *hommes d'état;* mais aujourd'hui tout particulier qui raisonne & calcule, peut lire dans les cabinets de tous les potentats de l'Europe; ils sont percés à jour. Il n'est plus d'entreprises secretes : on a évalué la force des empires, & les ressorts les plus mystérieux peuvent être ramenés à un point fixe. S'il est quelqu'obscurité sur les causes secondes, on découvre aisément les premieres.

Ceux qui administrent les états, sont gouvernés ensuite eux-mêmes par les *infiniment-petits.* C'est à la suite d'une foule d'idées & d'observations jetées dans le public par des êtres obscurs, que l'homme d'état compose son systême : il ne peut l'appuyer que sur le choix des hommes, & c'est en cela que réside le grand art de gouverner. Un seul homme, quel que soit son génie, ne peut tout-à-la-fois dessiner l'ensemble & suivre les détails, veiller à la gloire du dehors & assurer la félicité intérieure, concilier les grandes opérations & l'économie du trésor : il faut qu'il aille chercher la vraie capacité, & qu'il lui confie l'exécution de ses plans.

Le choix des hommes, voilà le grand art du politique.

INDÉPENDANCE.

La plus grande des chimeres est l'indépendance absolue : l'homme est un être foible qui dépend de tout ce qui l'environne; il n'est fort que lorsqu'il est réuni en société : mais alors il est soumis à ses semblables; il faut

qu'il achete par le facrifice d'une portion de fa liberté les nouvelles forces qui lui font acquifes, la plus grande fûreté dont il jouit. Ses befoins feront plutôt fatisfaits; fon exiftence fera plus affurée; fon efprit fe développera; il étendra la fphere de fes connoiffances; mais il faut qu'il paie un tribut au pouvoir : c'eft de la dépendance réciproque des citoyens que naît le véritable efprit de liberté.

Chacun fe croit facrifié à l'intérêt des autres, & perfonne ne réfléchit aux avantages qu'il retire pour la fomme de liberté qu'il a facrifiée.

L'inégalité eft une fuite inévitable du corps focial; les arts & l'induftrie nécefſitent les travaux & l'abaiffement des autres claffes; c'eft cette inégalité qui eft le fouffle vivifiant de la grande fociété; il réveille les efprits, encourage les talens, remue tous les bras, fait éclorre les commodités & les richeffes.

Quand l'homme eft riche, je ne dis pas opulent, il eft meilleur. Les déclamations des moraliftes, les raifonnemens des philofophes ne conftituent pas le génie d'une nation; il faut la prendre au point où elle eft. L'affurance des propriétés actuelles, voilà la bafe fondamentale, fans quoi tout eft chancelant.

Qu'on remédie enfuite à cette inégalité; qu'on augmente le mouvement de circulation, qu'on laiffe au commerce le foin de ramener l'ordre le plus naturel; il le fera; fon activité débarraffée de toute contrainte, tiendra lieu d'une foule de réglémens abufifs; chacun ayant fon induftrie en toute propriété, fe dégagera bientôt du poids trop lourd des claffes fupérieures; il obtiendra les jouiffances que comporte fon rang; il fera libre parmi l'inégalité des conditions; il n'aura rien à envier aux autres. Mais fi le gouvernement fe regarde comme maître abfolu des biens & des talens des citoyens, il occafionne un découragement général; il fait appercevoir l'inégalité des fortunes; il la rend odieufe; il fépare toutes les claffes de l'état, qui doivent oublier leurs fituations refpectives, en envifageant fans ceffe une nouvelle reproduction de richeffes & de jouiffances.

Le plus riche a encore à defirer, comme le plus pauvre ; & c'eſt de ce deſir fécond que naiſſent les travaux qui répandent par-tout les productions de la nature & des arts.

Que l'avarice fiſcale, dont les caprices ſont éternels, aboliſſe les gênes, les excluſions, les prohibitions de toute eſpece ; & bientôt ce que l'inégalité des fortunes a d'attriſtant diſparoîtra : chaque arpent de terre recevra toute la valeur dont il eſt ſuſceptible ; chaque tête déploiera ſon génie ; chaque bras frappera un coup juſte ; & tout le monde ſera content dans ſa ſphere, quoique les rangs ſoient inégaux.

Ce n'eſt jamais la grande propriété qui fatigue l'œil du pauvre, c'eſt l'impuiſſance où il ſe trouve, par des loix erronées, d'avoir auſſi une propriété.

LE BALLON-MONTGOLFIER.

On connoît l'Athénien Dédale, qui attacha des ailes à ſon fils Icare ; mais comme le ciment étoit de la cire, elles ſe fondirent aux rayons du ſoleil. On connoît Simon le Magicien, qui s'éleva fort haut aux yeux du peuple romain ; mais un apôtre chrétien le fit tomber, & il ſe caſſa le col. On a entendu parler de Perſée, de Bellérophon combattant la chimere, du char de feu d'Élie, qui en partant laiſſa tomber ſon manteau que ramaſſa ſon diſciple Éliſée ; du char-volant de Médée, fuyant après le maſſacre de ſes enfans ; de Mercure ayant des ailes aux talons ; du cheval ailé, qui partageoit avec l'aigle de Jupiter la redoutable fonction de porter ſes foudres & ſes éclairs.

On a écrit qu'Apollonius de Thyane avoit fait un voyage de trois cens lieues par les airs, puiſqu'il s'étoit montré le même jour dans deux endroits que ſéparoit cette diſtance.

Sous le regne de Néron, un homme s'éleva fort haut ;

l'hiſtoire dit à quatre cens pieds de hauteur : il tomba & ſe tua ; ſon ſang rejaillit juſqu'à l'empereur. *Voyez* Suétone.

Jean-Baptiſte Dante, de Péroufe, a volé & s'eſt caſſé la jambe. Campanella parle d'un habitant de la Calabre, qui tenta un vol réel & paya cher ſon entrepriſe téméraire.

Les anciens, qui nous ont tranſmis les premiers voyages aériens, avoient-ils trouvé le gaz inflammable qui rend le ballon où il eſt contenu plus léger que l'air athmoſphérique ? Le haſard qui fait naître les grandes découvertes qui s'enſeveliſſent enſuite avec les peuples, ne peut-il pas repréſenter le même fait à des époques extrêmement éloignées ? Tous ces dieux aſcendans, dont la mythologie eſt pleine, qui volent ſur les nues & plus vîte que les nuages, n'annonceroient-ils pas des chymiſtes intelligens qui avoient trouvé ce que Montgolfier a rencontré depuis peu ?

Nous ne faiſions aucune attention aux divinités d'Homere, marchant dans le vague des airs ; à la Pallas deſcendant de l'Olympe & arrêtant le fougueux Achille par ſa blonde chevelure ; à la Junon aux yeux pers, ſe cachant dans un nuage ; à la meſſagere Iris ; au char de Vénus, traîné par deux colombes : tout nous revient enfin de l'antiquité, juſqu'au *chant des cygnes*, dont nous nous moquions. Les cygnes de Chantilly nous diront qu'il faut être circonſpect, quand, ſans aucune connoiſſance du paſſé, l'on veut taxer les anciens d'avoir méconnu la phyſique. Nous reviendrons peut-être à la phyſique des anciens.

Voici que l'homme vient de s'aſſujettir le royaume qui lui ſembloit interdit ; il a rencontré l'aigle dans ſon vol, & il partage aujourd'hui ſon empire. Il ne manque plus que d'entendre un capucin en chaire prêcher contre Montgolfier.

Il y eut des eſſais malheureux. On a vu, il y a quarante années, M. de B***** s'ajuſter des ailes au haut d'un donjon du quai des Théatins ; il avoit orné des mêmes ailes les épaules de ſon domeſtique, & il l'exhor-

toit fort à le devancer, lorfque celui-ci répondit *qu'il étoit fait pour fuivre fon maître.* Le marquis de B***** goûta ce raifonnement, s'élança fans fon domeftique, pirouetta quelques toifes, & fe caffa la cuiffe en tombant à vingt toifes fur un bateau de blanchiffeufes.

M. Blanchart, compofant une très-lourde machine qu'il appelloit *bateau volant*, & s'appuyant fur les forces purement méchaniques, nous avoit promis de partir de Saint-Germain-en-Laye, & d'arriver aux Champs-Elifées en face des Tuileries. Ce M. Blanchart, malgré fes annonces, n'a pas tenu parole. Je ne parle plus ici du chanoine d'Etampes.

Ces promeffes de s'élever en l'air rencontroient des incrédules & des rieurs; des gens qui ne foupçonnoient pas jufqu'où pouvoit aller la poffibilité phyfique, armés de ce fcepticifme froid & moqueur qui rejette tout ce qui eft inconnu (*), étoient loin d'avouer que l'homme pouvoit, par hafard ou par étude, découvrir des prodiges nouveaux.

Ariftote, Bacon, Defcartes, Galilée, Newton; tous les phyficiens de l'Europe, en fe chauffant devant leur âtre, avoient vu la fumée s'élever : aucun d'eux ne devina qu'en enfermant cette fumée dans un ballon, il s'éleveroit facilement dans les airs, & qu'en augmentant fon volume, la chaîne de la pefanteur feroit rompue, pour le coq emplumé & pour le coq à deux pieds fans plumes.

M. Montgolfier a imaginé le premier ce que chacun auroit pu découvrir au coin de fa cheminée. Plus la chofe étoit fimple, plus elle fe déroboit à l'efprit de recherche, & c'eft ainfi que nous fommes entourés de vrais phénomenes auxquels l'habitude nous rend infenfibles; car, malgré notre fagacité, l'habitude fait de

(*) Il y a une phyfique inconnue, que les phyficiens à fyftême rejettent; mais elle n'en exifte pas moins : la grande phyfique c'eft la phyfique inconnue. De même que les empyriques guériffent mieux que les médecins, de même les phyficiens fans chaire expérimentale ont des connoiffances qui échappent aux *brevetés* : ce n'eft point de la magie, c'eft toujours de la phyfique.

nous des hommes distraits sur ce qui nous environne, & rien de plus difficile que de bien voir ce qu'on a perpétuellement sous les yeux.

M. le marquis d'Arlandes & M. Pilâtre de Rozier ont eu le courage de s'asseoir les premiers sur ce globe ascendant & abandonné ; ils ont voyagé ainsi dans l'espace, au-dessus de la ville de Paris.

Cette merveilleuse découverte a dû commander l'admiration universelle, & échauffer jusqu'au vulgaire, que rien ne frappe ordinairement en physique, & pour qui tous les miracles de la nature sont perdus : il est sorti de son apathie ; il a marqué de la curiosité, de l'intérêt, de l'étonnement, & toutes les têtes grandes & petites se sont exaltées à l'unisson.

Bientôt MM. Charles & Robert, doués d'une intrépidité éclairée & calme, nous ont donné un spectacle bien neuf & jusqu'alors incroyable. Jamais leçon de physique ne fut publiée devant un plus nombreux & plus solemnel auditoire. L'effet, quoique suite d'un principe simple & certain, étoit inconnu à l'homme & étranger à ses fastes, depuis.... depuis tous les renseignemens connus.

Or, si tous les siecles passés s'étoient relevés au moment où montoit si majestueusement dans les airs le *navigateur aérien*, ils n'en auroient pas cru leurs yeux, ou auroient cru voir quelque dieu retourner de la terre chez lui.

Cette découverte aura sûrement son utilité dans bien des choses; mais, ne fût-elle qu'une simple curiosité, ce seroit toujours une belle & brillante expérience que cette *assomption*. Il est satisfaisant de pouvoir enfin quitter vivant cette terre où nous rampons, & de voyager quelques heures dans les airs avec tant de rapidité.

M. Charles assure qu'à une certaine hauteur, plongé dans un air subtil, on se sent une hilarité inconnue à nous qui rampons dans les plaines. Je le crois; car quand dans mon voisinage je m'éleve seulement à six cens pieds, je me sens un tout autre être.

Le ballon-Montgolfier ! c'eſt la planche jetée ſur l'océan ; c'eſt l'arbre creuſé en canot : la planche & le canot ſe ſont métamorphoſés en vaiſſeaux qui ont fait le tour du monde, portant l'homme ſur des gouffres mouvans, paiſible vainqueur des ouragans & des tempêtes. Et l'on ſait comment Horace, plus voiſin que nous de cette découverte, appelloit celui qui le premier affronta la mer blanchiſſante d'écume, entre des écueils :

Audax Japeti genus, &c.

L'agent principal de cette aſcenſion eſt trouvé ; la nation françoiſe a tout l'honneur de la découverte, & l'Anglois en eſt jaloux : il a voulu ripoſter par des épigrammes ; il a encore été battu. La royale ſociété de Londres (malgré le reſpect que je lui dois) n'a pas eu le ſens commun en cette occaſion : jalouſie, pure jalouſie ; j'en ſuis fâché pour elle.

Cette découverte immortaliſera le regne actuel. Dans quatre mille ans on dira : Les *hommes volans* datent du regne de LOUIS XVI, & il a fait préſent à l'empereur de la Chine de douze ballons aéroſtatiques.

Que ce préſent eſt bien imaginé ! Comme l'empereur de la Chine ſera émerveillé du génie françois ! En croira-t-il ſes yeux ?

Laiſſons faire préſentement l'induſtrie humaine ; elle va tourmenter cette découverte importante, la manier en tous ſens, & parcourir l'ordre des poſſibles.

Les nations voiſines voudront du moins obtenir une gloire ſecondaire ; & ce ballon, déja ſi curieux, va apprendre à l'homme qu'il ne doit jamais déſeſpérer de ſes forces, que ſon intelligence eſt faite pour deſcendre dans tous les ſecrets de la nature, & qu'il peut ſe les approprier pour l'intérêt de ſes beſoins, ou pour le luxe de ſa grandeur.

Qui aſſignera des bornes à la ſagacité de l'homme & aux connoiſſances que le tems, le haſard & la méditation peuvent lui amener ? Qui connoît toute la capacité du cerveau de l'homme, cet être qui paroît ſi foible ?

Scrutons, analyfons, cherchons : les plus importantes vérités dorment fous nos mains ; frappons, interrogeons tout ce qui nous environne. Examinons les fimilitudes, les *analogues* jufque dans les infiniment-petits ; là peut-être eft le grand fecret. Le poiffon dans l'eau monte, s'éleve, defcend, tournoie fans point d'appui dans fon propre élément, parce qu'il fe rend plus léger que l'eau, au moyen de la veffie qu'il a dans le corps, qu'il contracte & qu'il dilate à fon gré : l'homme a fait fa veffie, & l'a déployée fur fa tête, & cette veffie artificielle lui a complétement réuffi (*).

Maintenant, quand je leve les yeux au firmament, je ne vois plus la lune que comme un ballon aéroftatique ; ce fatellite flotte fûrement par les mêmes loix que le ballon-Montgolfier : les planetes font des globes creux ; remplis d'un *gaz* particulier, peut-être foixante fois plus léger que l'air : c'eft un pareil gaz qu'il nous faudroit trouver. Que nos ferions alors forts & leftes !

Notre terre balancée dans le vuide recele vifiblement un *feu central* qui s'échappe ; elle flottera tant que l'enveloppe épaiffe retiendra fon fluide gazeux. J'explique de ce coup une foule de phénomenes non encore expliqués, tels que les volcans, les tempêtes, les tremblemens de terre, la variation des climats ; c'eft la déperdition de l'air inflammable, c'eft le combat éternel du gaz & de l'air athmofphérique : l'équateur eft enflé, tandis que les pôles font applatis : la charpente du ballon eft dans les pôles ; c'eft l'effet inévitable de la matiere ignée qui gonfle notre globe à l'équateur : elle a chaffé des entrailles de la terre tout corps étranger ; elle y a établi le *fluide* moteur qui fufpend le monde en l'air, qui l'appuie fur rien. Toute

(*) Un globe de cuivre laminé empêcheroit peut-être les déchirures promptes & l'embrafement toujours à craindre. La veffie plus compacte feroit douée d'une réfiftance qui, en exigeant d'autres combinaifons, auroit un effet plus étonnant.

planete eſt un ballon aéroſtatique. Je le ſoutiens, que dis-je! tout *aſtre*, tout *ſoleil*, toute *étoile*, autant de globes *creux*, ballons! ballons! qui enferment le *gaz* contenu dans leur intérieur. Il n'y a qu'une ſeule loi pour le petit poiſſon comme pour le peſant Saturne.

L'aſcenſion du *globe-Montgolfier* m'a donné l'idée d'un nouveau ſyſtême phyſique plus raiſonnable, je crois, que les précédens, & qui rend compte de toutes les criſes de la nature. Notre globe, flottant dans l'éther, eſt un ballon aéroſtatique, & dès-lors tout s'explique avec clarté : les conſéquences ſont lumineuſes & fécondes. Quand l'enveloppe ſe déchirera, il périra par le feu. *Et ſæculum per ignem.*

Je détrône en ce jour & Deſcartes & Newton, & je compoſerois là-deſſus un volume plein de *calculs* & ſur-tout d'évidence, ſi je n'avois pas un *drame* à faire.

Incrédules eſprits, froids ignorans, rampez dans vos ſtériles négations : l'homme devient le maître des élémens. Les plus énormes fardeaux s'éleveront des abymes : on ira viſiter les ſommets du *Ténérife*. C'eſt peu; l'on prendra ſans doute un jour un vaiſſeau de cent dix canons, agrès, charge, équipage, avec de bonnes pincettes, & on le portera proprement & ſans avarie dans la mer Rouge, ce qui évitera le long circuit pour le voyage des Indes Orientales.

Pourquoi dans cent années ne parleroit-on pas d'un ballon aéroſtatique comme on parle aujourd'hui d'un cheval & d'une paire de bottes pour faire un voyage par terre? Quant à la maniere la plus ſûre & la plus ſimple de diriger à volonté horizontalement le ballon aéroſtatique, il ne faudra pas vingt-cinq ans pour la trouver. Nous étudierons ſur-tout le méchaniſme du corps & des ailes de l'oiſeau, qui ſe ſoutient, lui, par ſes forces organiques, & nous en ferons un bel attelage.

Un Anglois a avancé que les oiſeaux qu'on nomme oiſeaux de paſſage, ſe retirent dans le globe de la lune, lorſqu'ils diſparoiſſent de nos climats : ils prennent en

effet leur effor en-haut quand ils partent, & s'élevent perpendiculairement; ils defcendent d'en-haut quand ils reviennent. Si cette hypothefe femble hafardée, il paroît du moins que l'homme peut refpirer à une certaine hauteur, puifque ces oifeaux vivent dans l'air le plus fubtil.

En attendant le prochain voyage dans la lune, nos travaux vont développer & étendre finguliérement la connoiffance de l'aftronomie, de l'air, des météores, de la géographie, &c. Nos ballons aéroftatiques feront nos obfervatoires, la guérite célefte, d'où nous découvrirons les grands effets de la nature; & tout cela tenoit à partir d'un petit principe de chymie. Mais que la frivolité n'oublie pas mon *fyftême;* que les géometres le travaillent, je le leur abandonne; la terre, je le répete, eft un *ballon-Montgolfier:* voilà le vrai fyftême du monde enfin découvert, & je fuis tenté de m'écrier comme Archimede: *Je l'ai trouvé.*

Encore un petit mot qui me vient à l'imagination. L'art de fe promener librement dans les airs étant connu, il s'agiroit fur-tout de fe tenir immobile dans l'athmofphere contre le mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre, de jeter l'ancre, pour ainfi dire, à quinze cens toifes au-deffus de nos tours & de nos clochers. Ainfi nos nouveaux Argonautes, en laiffant paifiblement la terre tourner fous leurs pieds, pourroient fans fe mouvoir fe trouver au-deffus de Pekin, y defcendre, y faluer l'empereur de la Chine de la part du roi de France, remonter & revenir quelques heures après rendre compte à Louis XVI de la fanté de fa majefté Tartaro-Chinoife, à qui Dieu prête longue vie, puifqu'elle fait fi bien punir ces mandarins exacteurs qui vexent les pauvres peuples, plantant du riz fur le *gros ballon aéroftatique* vers le 39e degré 54 minutes.

Aucun accident n'eft encore arrivé à ces hommes volans; puiffe l'hiftoire ne dire jamais d'aucun d'eux: *Suo fepultus eft triompho!* Le ballon de Lyon a porté fept

personnes (*), & ce char aérien s'est élevé à 522 toises.

On a fait diverses expériences dans plusieurs villes, & par-tout le peuple, satisfait de ce nouveau spectacle, crioit de surprise, levoit d'étonnement les mains au ciel, rioit de joie, pleuroit de crainte, manifestoit à sa maniere son admiration & les mouvemens extraordinaires dont son ame étoit profondément agitée.

Quel prodige en effet que cette pyramide immense s'élevant d'un vol majestueux qui monte au haut de l'athmosphere, & qui traîne avec son poids & son volume d'intrépides physiciens, saluant cent cinquante mille hommes assemblés, & leur jetant leurs chapeaux d'un air calme & serein.

On vient d'en lancer un à Neuchatel, sous ma fenêtre, le 24 janvier, jour anniversaire de la naissance de Sa Majesté Prussienne, en l'honneur de ce monarque. On avoit écrit dessus : *à Frédéric.*

Roi, le plus roi qui fut onc couronné.
MAROT.

Il s'est élevé à une majestueuse hauteur en présence des Alpes.

Tel législateur européen, jeté chez tel peuple sauvage, ne pourroit-il pas un jour faire servir la machine aérostatique à ses desseins utiles, donner des loix du haut des airs à des hordes errantes, & opérer ainsi de grandes choses par le simple appareil de ce globe merveilleux ?

Et nous, déchirons les cahiers de nos systêmes physiques. Professeurs, adoptez le mien ; tout astre, toute planete porte son gaz abondant ; ce fluide moteur est le seul contrepoids de tous les corps célestes. Voilà sa base, si vainement cherchée jusqu'à nos jours. Les corps n'ont plus de pesanteur, malgré leur masse, quand ils sont animés par le *fluide gazeux* ; & la main

(*) Ces personnes sont, MM. Montgolfier l'aîné, Pilâtre de Rozier, le prince Charles, fils aîné du prince de Ligne, le comte de la Porte-d'Anglefort, lieutenant-colonel d'infanterie & chevalier de S. Louis, le comte de Laurencin, chevalier de S. Louis, le comte de Dampierre, officier aux Gardes-Françoises, & le sieur Fontaine, de Lyon, coopérateur très-zélé.

de la nature se joue des astres avec cette puissance unique, ainsi que nous nous jouons de ces ballons ronds ou sphériques, objets de nos amusemens ; la forme ne fait presque rien, quand le gaz est puissant : nouvelle analogie avec la forme des corps planétaires.

Une réflexion attristante se mêle au plaisir qu'inspire ce nouvel ordre de choses. Il y a du danger pour ces hardis physiciens qui veulent nous ouvrir la route des airs : mais tout état a ses risques & ses périls.

Si tant d'hommes ont prodigué leur vie pour des intérêts équivoques, laissons ces nobles & généreux enfans des arts faire pour la navigation aérienne ce que les anciens ont fait pour la navigation maritime.

N'y a-t-il pas eu des naufrages, & les naufrages n'ont-ils pas appris à la postérité à se jouer des vents & des écueils ? Quand l'homme s'abandonne au caprice des flots, pourquoi ne se livreroit-il pas aux bourrasques de l'air ? Ces deux élémens lui appartiennent, puisque la nature lui a donné les moyens de les assujettir. Ce droit précede toutes les loix : il n'est pas plus téméraire de tenter un vol audacieux que d'avoir affronté la premiere fois l'indomptable océan. Le char aérien est tout aussi sûr que la premiere nacelle.

D'ailleurs, il est utile en politique, & même glorieux pour une nation, d'offrir à l'univers, des hommes qui ne tiennent pas assez à la vie pour craindre la mort, lorsqu'il s'agit de reculer les bornes de la puissance & de l'industrie humaine. Ne limitons pas l'empire du génie, laissons-le luire sur les humains ; il en est le vrai soleil.

On avoit parlé de faire monter des *malfaiteurs* lors des premiers essais de la machine aérostatique. Cette idée étoit rampante, vile & mesquine : les arts veulent être achetés par des mains dignes de les conquérir.

Il appartenoit à des citoyens distingués par leur noblesse & leur courage, de donner ce grand exemple. Qui sert bien sa patrie, fait servir l'humanité. J'ose croire qu'il y a un rapport intime entre ces deux vertus, qu'il ne faut jamais les séparer ni les opposer l'une à l'autre. La nation y perdroit : il faut savoir affronter la

mort. Qu'eſt-ce que la vie, quand on la ſacrifie à l'utilité & à la reconnoiſſance des ſiecles à venir ? Qui ne hafarde pas ſa vie dans les fonctions les plus ordinaires de la ſociété ? On ne devroit même permettre qu'au phyſicien, au militaire & à l'homme de lettres de s'élever ainſi & de planer au-deſſus de nos têtes : cet horizon ne me ſemble fait que pour eux.

L'année 1783 a été l'année des merveilles : on a fait de l'eau avec de l'air, & de l'air avec de l'eau ; on a imité la formation du givre & de la neige ; on a vu de quelle maniere la feuille de l'arbre tranſpire ; on a parlé ſavamment de l'électricité des végétaux ; le phyſicien connu ſous le nom de *Comus* a ſoumis le fluide électrique & l'a appliqué avec ſuccès à la guériſon de nos maux ; l'abbé Spallanzani a publié ſes neuves expériences ſur la digeſtion, & a laiſſé tranſpirer celles ſur la génération, non moins nouvelles & encore plus étonnantes ; d'habiles théoriciens ont fait des recherches fines & des expériences délicates ſur l'hygrometre ; l'Anglois Wright a marché ſous les eaux ; & ſi l'eſpoir d'un air déphlogiſtiqué ſe réaliſe, on touchera le fond de la mer, & l'on en retirera les richeſſes curieuſes que ſon ſein avide a ſouſtraites à nos regards.

On a greffé les vieux ceps de vigne, & cette méthode a pluſieurs avantages. On a trouvé dans les tiges de guimauve une filaſſe plus douce que celle du chanvre & plus forte que le lin.

Meſmer, armé d'une médecine nouvelle & qui étonne la faculté, eſt revenu ſur la ſcene. Par un jeu d'acouſtique très-ſurprenant, une poupée a parlé entre nos mains. Un phyſicien ingénieux, & qui a vraiment l'air d'un magicien, a mis ſous nos yeux la marche progreſſive de la végétation.

Dans un coin ignoré, mais qui deviendra célebre par cette découverte, la doctrine des *fermens aſſimilateurs* a commencé à percer. L'eau peut ſe changer en vinaigre, en vin, en liqueurs de toute eſpece, ſans paſſer par le bois tortu, ou par les lentes filieres des végétaux. La métamorphoſe s'opere preſque ſubitement,

par la grande loi, *aut ſuperat, aut ſuperatur ; ubi virus, ibi virtus.* Qui comprendra la valeur de ces mots? Cette découverte, encore au berceau, fera révolution en chymie ; j'oſe le croire.

Autre phenomene de la même année ; ce ſont des *têtes d'airain* imitant la voix humaine, articulant & prononçant comme nous les mots & les phraſes. Si les anciens en euſſent créé de pareilles qui euſſent paſſé juſqu'à nous, il n'y auroit point de langues mortes ; elles vivroient dans ces bouches d'airain, qui en rendroient aux générations éloignées tous les ſons & les accens ; & nous ſaurions comment ſe parloient le grec & le latin.

Vous qui courez les plaines ſalées de l'océan, ne craignez plus le fléau le plus cruel, le manque d'eau : l'eau de la mer va devenir potable par un moyen facile & prompt.

Ajoutez au prodige de la navigation aérienne les faits extraordinaires de l'année qui l'a vu naître ; les tremblemens de terre qui ont renverſé Meſſine & ébranlé la Calabre ; les volcans de l'Iſlande ; la paix qui a fondé en Amérique un état immenſe compoſé de pluſieurs états qui vont croître, ſe développer & montrer au reſte de l'univers le drapeau invitateur de la liberté ; le Croiſſant en alarmes aux apprêts de deux puiſſances qui, réuniſſant leurs forces, ſemblent devoir frapper un coup qui tient d'avance l'Europe attentive & en ſuſpens, & qui embarraſſe la politique des nations ; les criſes ſingulieres du gouvernement anglois ; la ſituation de la Hollande toujours indéciſe ; la ville de Dantzic bloquée & abandonnée à elle-même ; le decès des mathématiciens célebres ; enfin je ne ſais quelle commotion répandue dans les eſprits & qui les diſpoſe aux entrepriſes les plus hardies, aux événemens les plus rares : tout doit faire ranger l'année 1783 parmi les années les plus remarquables par des faits étonnans.

Siecle d'Auguſte, ſiecle des Médicis, ſiecle de Louis XIV, ſi vantés pour des peintres, des ſculpteurs, des orateurs, des architectes & des poëtes, vous pourriez fort bien diſparoître devant un ſiecle déja

marqué par tant d'époques mémorables ! Le génie impatient de mes contemporains, réclamant son libre essor, demande à se déployer ; il veut modifier l'univers, malgré les obstacles des esprits froids & bornés ; il veut imposer silence aux détracteurs, & servir jusqu'à ces caracteres sombres, petits, envieux, jaloux & méchans, qui se plaisent à arrêter le progrès des sciences ; il veut que le regne actuel, puisqu'il protege & récompense les arts, illustré par les plus brillantes découvertes, soit à jamais célebre dans la mémoire des hommes.

Et que contera-t-on dans mille ans des actions passageres de la génération présente ? Les glorieuses conquêtes du génie des arts sur les pages muettes & ténébreuses du livre de la nature ; l'Éternel l'a ouvert sous nos regards, apprenons à y lire. O physique ! ô chymie ! ô rois ! protégez ces importantes sciences.

MA FENÊTRE.

IL faut à l'homme qui écrit, un emplacement agréable, un point de vue qui intéresse à la fois son œil & son imagination. Le hasard m'a mieux servi que le choix le plus difficile : ma fenêtre me présente en perspective les tableaux les plus magnifiques de la nature & ses grands monumens. Un horizon immense est sous mes regards, & la chaîne majestueuse des Alpes en ceint le contour.

Je les vois, ces monts d'inégale structure, ces dépôts éternels des neiges & des frimats, ces rochers que l'œil voit croître & monter jusqu'aux cieux, d'où tombent les torrens, d'où sortent les fleuves qui vont se perdre dans les deux mers ; je les vois ces monts antiques, témoins des premiers jours du monde ; les voilà ces rocs inaccessibles qu'Annibal a franchis lorsqu'il étonna l'aigle des Romains. Quel superbe entassement de ruines augustes ! Les glaces amoncelées blanchissent les faîtes de ces montagnes sourcilleuses ; l'œil les confond

avec les nuages, & il ne paroît pas qu'au-delà de ces masses gigantesques il puisse y avoir des humains.

Derriere les monts du Valais, qui forment le premier rang, j'apperçois les pointes brillantes des Alpes, le mont Blanc dans sa majesté, le mont Sixt, le Shrekhorn, & plus loin vers l'orient le Grindelwald & le Saint-Gothard. D'autres cimes plus reculées & d'un aspect non moins imposant se confondent dans le lointain avec un ciel pur & sans bornes; ces masses différemment colorées impriment à l'œil qui les contemple un mêlange de surprise, d'admiration & de respect.

C'est pour moi que le soleil en se levant dore ces hautes montagnes; c'est pour moi qu'à son coucher elles sont illuminées d'un feu rouge & vif: ces sommités élancées dans les airs sont des prismes où toutes les couleurs viennent se mêlanger. J'embrasse ce superbe horizon; & si ma vie est casaniere, mon œil court au loin dans cet espace étendu.

Chaque instant m'apporte les jouissances de la vue. A l'aide d'un télescope, elle s'enfonce dans les vallées profondes qui séparent les Alpes; elle monte sur leurs sommets glacés & rayonnans; elle rapproche ces figures colossales, objets tout-à-la-fois terribles & beaux; elle y poursuit l'éclair; elle plane sur ces cantons républicains où vivent des pâtres heureux sur un sol stérile, mais libre.

C'est-là, vous l'apprendrai-je, citadins délicats? c'est-là que l'usage du pain est presqu'inconnu, que des familles entieres n'en ont jamais goûté, & qu'on le regarde les uns comme un aliment trop chérement acheté, les autres comme une friandise inutile à l'homme. Ces mangeurs de laitage foulent des mines riches qu'on n'exploite pas; & c'est sous leurs pieds que l'or repose innocent.

O que de réflexions m'a fait faire ma fenêtre! Elle est de toutes les fenêtres celle qui offre l'aspect le plus pittoresque & le plus large. Quel terme pourra exprimer un spectacle qui intéresse à la fois le physique & le moral, que le tems n'use point, & qui apprend à fuir le tu-

multe, le luxe des villes, si pauvre devant la brute magnificence de la nature ?

Ce tableau, dont les couleurs varient sans cesse, seroit trop vaste, si des montagnes plus rapprochées, placées à ma droite, & dont les masses diminuent en s'éloignant, n'en formoient le cadre de maniere à m'en faire sentir les dégradations. Il seroit trop silencieux, si le beau lac de Neuchatel n'en occupoit le centre ; ses vagues écumeuses & bondissantes qui retentissent huit mois de l'année, animent cette riche perspective, rendent la nuit plus auguste, & bercent mon premier sommeil. Ce lac retentissant forme pour l'oreille un accord qui répond au plaisir de la vue.

Qu'il est encore beau lorsque sa surface tranquille réfléchit la lumiere brillante de la lune ! Tous ses rayons y descendent. Ah, que le silence profond d'une belle nuit d'été a de charmes sur ses bords ! C'est alors que l'ame tombe dans une douce mélancolie, & que les idées qui naissent, vous subjuguent & vous arrachent des larmes.

Ceux qui ont parcouru la Suisse, admirent encore le point-de-vue de ma fenêtre. Je ne suis point au milieu d'une vague étendue de pays, ni resserré entre des collines : ma demeure est adossée à une côte, & delà je contemple le lac qui laisse appercevoir sa rive opposée, les bois verdoyans qui l'environnent, les montagnes qui s'élevent en amphithéatre, enfin les Alpes hautaines & leurs glaces resplendissantes ; spectacle dont mon œil n'est jamais rassasié, & qui, placé à une distance convenable, me fait voir, sans m'éblouir & sans me fatiguer, toutes les modifications de la lumiere.

Je ne vois ni rochers démantelés, ni rocs éboulés, ni pics, ni précipices horribles, ni gouffres, ni excavations, ni glaciers, ni sommets déchirés, rien de ces horreurs sublimes que la nature enfanta dans ses convulsions ; je ne découvre que les pyramides argentées de ces blocs immenses, leurs couleurs éclatantes & leurs majestueuses irrégularités.

Quand les orages viennent s'asseoir sur ces trônes de

grandeur, j'apperçois la foudre étincelante qui s'échappe de ces nuages opaques & noirs : mais le séjour des tempêtes est loin de moi ; l'oreille devine plutôt qu'elle n'entend le bruit sourd du tonnerre, & les élémens ne semblent combattre & rouler des vagues de feu sur ces cimes orgueilleuses, & en enflammer les crystaux, que pour arrêter & réjouir ma vue.

A mes pieds est une petite ville où la discorde littéraire n'a jamais pénétré, car j'y suis le seul qui tienne la plume. On y a mis d'accord la littérature du *fauxbourg Saint-Germain* & celle du *fauxbourg Saint-Honoré* (*), car on n'y lit aucune brochure parisienne. La musique est le seul art qu'on y cultive. On a creusé au dieu des vendanges, cher au pays, des asyles souterreins, percés dans le roc. Des tonnes effrayantes par leur hauteur sont remplies d'un vin pur & salubre. Le peuple est tranquille & attaché à son gouvernement, dont lui seul peut rendre compte : les loix pénales y sont douces : mais des coutumes exclusives y tuent l'industrie qui ne demanderoit qu'à germer, & rétrécissent les avantages du local. Les vues génératrices n'y sont pas encore apperçues.

L'esprit est naturel dans cette ville, mais on croit trop qu'il n'a pas besoin de culture. Les caracteres y sont adroits sans être ingénieux ; les mœurs y sont singuliérement mêlangées. Ce peuple bigarré, placé sur les limites de la France & de la Suisse, n'est ni Suisse ni François.

Le protestantisme en éloigne la superstition, & l'inoculation les ravages de la petite vérole. La jeunesse y est brillante & fraîche, & les bals y offrent plus de beautés qu'on n'en voit ailleurs, proportion gardée.

Ici, tout mon tems m'appartient ; aucun ne songe à m'en dérober la moindre portion ; je jouis de chaque

(*) *La littérature du fauxbourg Saint-Germain, & la littérature du fauxbourg Saint-Honoré*, c'est un chapitre curieux que j'ai oublié dans le *Tableau de Paris*. J'en demande pardon aux nombreux acheteurs de cet ouvrage ; c'est une omission que je réparerai le plutôt qu'il me sera possible.

inſtant de ma durée ; mon loiſir eſt parfait ; nulle diſtraction ne m'enleve à l'étude ; je me ſens ſeul avec une ſatisfaction intime ; ici je regrette que les jours n'aient pas ſoixante-douze heures : je ne ſuis point dans une ſolitude abſolue, je ne ſuis point dans une ville bruyante ; je ne demande aucun ſuffrage ; j'écris enfin dans un pays libre & ſous la main protectrice d'un grand Roi qui lui-même fait écrire.

FIN.



TABLE.

Fin de la Table.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

IL a plu à l'auteur de raſſembler ſous ce titre fantaſque pluſieurs de ſes opuſcules. Il a donné à cet ouvrage le format du *Tableau de Paris* en huit volumes, & des *Portraits des Rois de France* en quatre volumes. C'eſt ſous ces mêmes format & caractere qu'il fera imprimer la collection de ſes Œuvres. On peut les acquérir ſucceſſivement, ſans craindre qu'il y ait aucune différence dans l'exécution ; & l'on recevra à certaines époques les titres généraux.

L'An deux mille quatre cent quarante, nouvelle édition très-augmentée & en trois volumes, fera imprimé grand *in*-8°.

Si le public ne veut pas être trompé de toute maniere par tant de contrefacteurs ineptes, il doit s'adreſſer à la Société Typographique de Neuchatel en Suiſſe, dont les éditions ſont les ſeules avouées par l'auteur.

Il paroît du même auteur l'*Homme ſauvage*, roman ; 1 vol. avec cette épigraphe :

Sponte ſuâ ſine lege fidem rectumque colebat.
OVID. Metam. lib. I.

On publiera, *Portrait de* PHILIPPE II, *roi d'Eſpagne*, 1 volume.